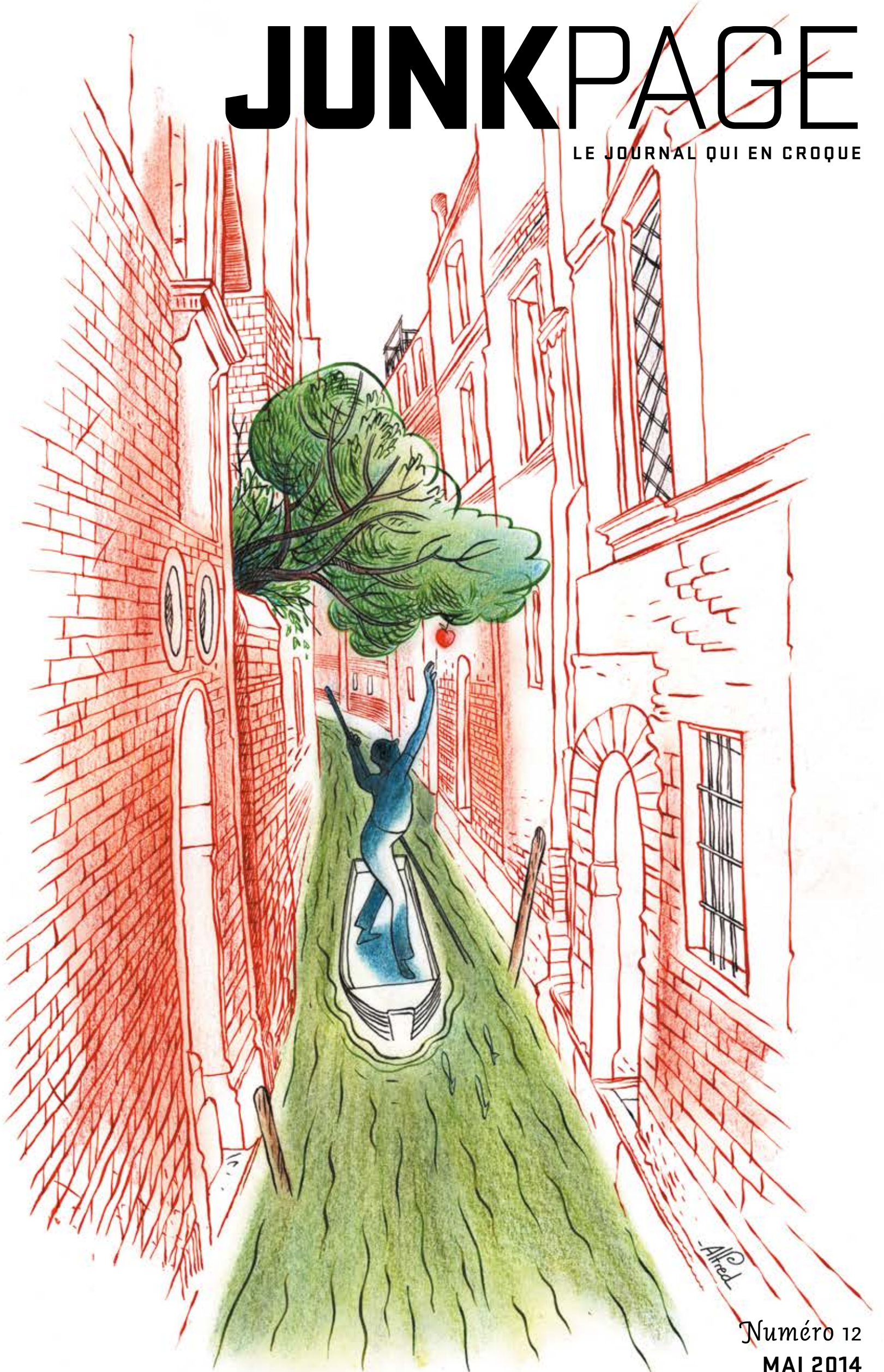


JUNKPAGE

LE JOURNAL QUI EN CROQUE



Numéro 12

MAI 2014

Gratuit

AGORA 2014

AGORA 2014 du 11/09
au 14/09
Biennale de Bordeaux

architecture - urbanisme - design

HANGAR 14 et en ville

Commissaire de l'exposition
Espace public [Limites] :
Youssef Tohmé

Scénographe : Inside/Outside Petra Blaisse

Sommaire

4 EN VRAC

6 LA VIE DES AUTRES

8 SONO TONNE

CHINESE MAN

RADIO MOSCOW

MIDLAKE

16 EXHIB

LE CHANGEMENT, C'EST MAINTENANT ?
(ÉCOLE DES BEAUX-ARTS)

TOMOAKI SUZUKI

DANS LES GALERIES...

20 SUR LES PLANCHES

LA CINQUIÈME SAISON

ATELIER DE MÉCANIQUE GÉNÉRALE,
JEAN-PHILIPPE IBOS

24 CLAP

28 LIBER

32 DÉAMBULATION

N° 12 / IN EX-JARDIN ROYAL

34 BUILDING DIALOGUE

RÉHABILITER POUR RÉ-HABITER

36 NATURE URBAINE

ARC EN RÊVE RESTE AUX ENTREPÔTS LAINÉ

38 MATIÈRES & PIXELS

OPEN BIDQUILLE

40 CUISINES ET DÉPENDANCES

44 CONVERSATION

ALFRED

46 TRIBU

Prochain numéro le 27 mai 2014

JUNKPAGE met en place un abonnement afin que vous puissiez recevoir le journal directement chez vous. 10 numéros / an : 30 euros. Sur demande auprès de Marie : administration@junkpage.fr

JUNKPAGE N°12

Dessin exclusif d'Alfred, commandé dans la cadre du Festival Regard 9, du 19 mai au 1^{er} juin, Bordeaux www.rgrd9.com

[Lire aussi Conversation p. 44]

Suivez JUNKPAGE en ligne journaljunkpage.tumblr.com

tumblr.

JUNKPAGE est une publication sans publi-rédactionnel d'Évidence Éditions ; SARL au capital de 1 000 euros, 32, place Pey-Berland, 33 000 Bordeaux, immatriculation : 791 986 797, RCS Bordeaux, evidence.editions@gmail.com.
Directeur de publication : **Vincent Filet**, vincent.filet@junkpage.fr/ Rédactrice en chef : **Clémence Blochet**, clemenceblochet@gmail.com, redac.chef@junkpage.fr, 06 27 54 14 41/Déléguee à la rédaction : **Marine Decremps**, marine.decremps@gmail.com/ Direction artistique & design : **Franck Tallon**, contact@francktallon.com Assistantes : **Emmanuelle March**, **Tsabelle Minbielle** / Ont collaboré à ce numéro : **Didier Arnaudet**, **Lucie Babaud**, **Lisa Beljen**, **Marc Camille**, **Olivier Chadoin**, **Hubert Chaperon** (en association avec **Chahuts**), **Arnaud d'Armagnac**, **France Debès**, **Marine Decremps**, **Tiphaine Deraison**, **Julien Duché**, **Giacinto Facchetti**, **Glovesmore**, **Elsa Gribinski**, **Guillaume Gwarddeath**, **Sébastien Jounel**, **Stanislas Kazal**, **Guillaume Laidain**, **Alex Masson**, **Sophie Poirier**, **Joël Ruffier**, **Aurélien Ramos**, **José Ruiz**, **Nicolas Trespallé**, **Pégase Yltar**. Correction : **Laurence Cénédèse**, laurence.cenedese@sfr.fr / Fondateurs et associés : **Christelle Cazaubon**, **Clémence Blochet**, **Alain Lawless**, **Franck Tallon**, **Serge Damidoff** et **Vincent Filet** / Publicité : publicite@junkpage.fr, 06 43 92 21 93 / Administration : **Marie Baudry**, administration@junkpage.fr
Impression : Roularta Printing, Roeselare (Belgique), roulartaprinting.be. Papier issu des forêts gérées durablement (PEFC) / Dépôt légal à parution - ISSN : en cours - OJD en cours
L'éditeur décline toute responsabilité quant aux visuels, photos, libellés des annonces, fournis par ses annonceurs, omissions ou erreurs figurant dans cette publication. Tous droits d'auteur réservés pour tous pays, toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, ainsi que l'enregistrement d'informations par système de traitement de données à des fins professionnelles sont interdits et donnent lieu à des sanctions pénales. Ne pas jeter sur la voie publique.



Photo Franck Tallon

INFRA ORDINAIRE par Ulrich

ONE OF US

« Qu'on me disperse, je suis noir[e] de monde, qu'on me dispense, du son des leçons, qu'on me dissipe... » La vie urbaine est parfois trop pleine, trop pleine d'Autres, trop pleine de messages... Pour désigner cette intense sollicitation de nos sens, le savant et le politique parlent d'urbanité. Le mot a fait recette. C'est désormais un terme obligé des politiques urbaines et du langage des professionnels de la ville de tout poil : associatif du quartier, notable urbaniste, premier magistrat... L'urbanité ne désigne pourtant que la politesse, les qualités et manières affables. Par extension, le mot renvoie aujourd'hui aux « manières d'être ensemble en ville », à ce fameux « vivre ensemble » qu'affectionnent les philosophes-journalistes et les politiques conviviaux. Pour d'autres, l'urbanité est tout simplement ce qui est symétriquement opposé à l'incivilité et à la violence.

L'affaire n'est pas mince. Elle engage une philosophie morale et politique : « comment faisons-nous pour vivre ensemble en ville », « pour faire société ». On connaît la parabole de Schopenhauer : pris par le froid de l'hiver, un troupeau de porcs-épics s'était mis en groupe serré pour se réchauffer mutuellement, mais aussitôt ils ressentirent chacun les piquants de leurs congénères, ce qui les fit s'écarter à nouveau les uns des autres, de sorte qu'ils étaient ballottés entre se rapprocher pour lutter contre le froid ou ressentir la gêne causée par des voisins trop proches... Cela jusqu'à ce qu'ils eussent fini par trouver une distance moyenne pour supporter la situation. La question à se poser ne serait-elle alors pas plutôt : comment vivre ensemble à la bonne distance, voire comment vivre ensemble mais... séparés.

Toujours la même interrogation : comment partager une quantité d'espace limitée alors que nous sommes nombreux et différents ? Tournons-nous vers les sorciers du XXI^e siècle que sont les communicants : l'équation est simple et elle devra être communiquée, rappelée, affichée : « espace partagé = espace civilisé ». Lisez donc le « code de la rue » !

Nous voici maintenant dans les transports en commun, qui rappellent ce qu'est un bon comportement, d'usager normal, en comparant les mauvaises manières à celles du pauvre Néandertal, qui n'a rien demandé. Dans le bus, d'entrée, on conseille par voie d'affichage d'être agréable et de dire bonjour au chauffeur... Mot d'ordre et exigence évidente relayés par une communication chargée de lubrifier le lien social urbain : l'urbanité se mue subrepticement en catégorie d'appréciation normative de la bonne manière de côtoyer ses semblables. Sur un chantier boueux qui espère devenir un square, il s'agit de « favoriser une plus grande convivialité dans un environnement végétalisé »... Attention ! La contagion gagne également les lieux de travail où désormais se déploient des « lieux de convivialité ». À quand un panneau « Ici lieu de convivialité » sur une place urbaine ? Nous vivons une époque pavée de bonnes intentions !

Est-il vraiment nécessaire d'inventer des slogans pour vivre ensemble en ville ? La grande ville, la densité et la diversité de sa population comme sa circulation exigent de chacun une discipline, un autocontrôle de son comportement. Le sociologue Norbert Elias y voyait un facteur de civilisation, une façon d'envisager comment « nous faisons partie les uns des autres ». Est-ce vraiment le cas ? Dans le doute, pourquoi ne pas proposer à nos crieurs publics d'engager un événementiel urbain et un grand débat autour de la question « vivre ensemble, oui, mais à quelle distance ? ».

Et c'est ainsi que la métropole est gonflée d'URBANITÉ !



© F. Devail

MAYA AU MUSÉE

On connaissait celles du Rocher de Palmer, voici que le CAPC présente également ses ruches ! Le 7 avril dernier a été inauguré La Mine, le rucher du musée, qui est destiné aux expériences collaboratives avec artistes, apiculteurs et autres scientifiques. Ce programme de l'association Open Bee Lab a été imaginé par Pierre Grangé-Praderas et fait appel à l'art et à la science puisqu'il est impulsé par le CAPC et aussi par l'Open Source Beehouse Monitoring. Cette installation sur le toit permettra de collecter des données, de sensibiliser à la pratique raisonnée. Les 80 000 abeilles sont installées pour deux ans.

La Mine, CAPC, Bordeaux.
www.capc-bordeaux.fr



© Atelier DES SIGNES

PYJAMA ARTY

La nuit du 17 mai sera placée sous le signe de l'art pour la Nuit européenne des musées. Pour cette 10^e édition, le Jardin botanique ouvrira ses grilles et proposera de découvrir ses collections, mais aussi des animations exceptionnelles. Que ceux qui n'aiment pas les frissons s'abstiennent ! Dans les autres musées de la ville, même scénario que pour les éditions précédentes. À Cap Sciences, c'est le T-rex qui sortira à minuit...

Nuit européenne des musées, 17 mai, divers lieux.
www.bordeaux.fr et
www.nuitdesmusees.culture.fr



© Guillaume Mares

RENDEZ-VOUS AVEC DAME NATURE

Du 21 au 25 mai se tiendront les journées Aquitaine Nature. Littoral, estuaire de la Gironde, forêt des Landes, massifs des Pyrénées, lacs, étangs, marais... La région offre de nombreux paysages et sites naturels. Pour les découvrir, 150 animations ont été organisées. Cistude Nature invite dans la forêt du site des Sources au Haillan, l'association Écosite du Bourgaillh organise avec le photo-club de l'Espoir pessacais une initiation à la photo nature, le Parc naturel régional des Landes de Gascogne organise une sortie naturaliste pour découvrir le cours d'eau, au cœur du delta ou en bord de l'Eyre, avec un naturaliste du Parc. Ne pas oublier les « Ciné Nature », qui donneront à voir une sélection de films sur les enjeux environnementaux et la sauvegarde des espèces, et le concours photo « Capturez l'émotion nature ».

Journées Aquitaine Nature, du 21 au 25 mai, divers lieux.
patrimoine-naturel.aquitaine.fr

MONDANITÉS SUR TROTTOIR

Le 23 mai prochain, on sort la tête de son nid pour partager une soirée avec ses voisins ! On guette les invitations ou on se lance soi-même ! Pour cela, trouver un lieu spacieux et convier les ripailleurs du coin. Il y aura des événements à Bordeaux, mais aussi sur Canon, Floirac, Gujan-Mestras, Libourne, Lormont, Mérignac, Parempuyre, Sadirac et Saint-Ciers-sur-Gironde. Pour connaître des animations près de chez soi ou en proposer, il suffit de se rendre sur le site des Immeubles en fête.

Fête des voisins, 23 mai, divers lieux.
www.immeublesenfete.com



© Camille Van Haecke et Anne Vanwyssberghe

ENFANCE & BOTANIQUE

Partout en France, les 30, 31 mai et 1^{er} juin sera programmé le 12^e Rendez-vous aux jardins. Impulsé par le ministère de la Culture et de la Communication, cet événement invite à (re)découvrir les espaces verts publics ou privés, ces poumons des villes. Avec pour thème « L'enfant au jardin », cette édition a pour vocation de raviver les souvenirs, de réveiller l'imaginaire d'aventurier. Pour toutes les générations, les animations regardent les liens entre l'enfant et le jardin, et ce dans plus de 2 300 jardins ! Au Jardin public de Bordeaux, plusieurs animations : « Suivons les traces », le jeu de piste avec le Muséum d'histoire naturelle, création d'un massif de plantes, apprendre à tailler un mini buis, chasse au trésor, chasse aux feuilles et Let's Dance !, grand bal intergénérationnel avec la compagnie Entresols et la bibliothèque. Rive droite, le Jardin botanique propose différents jeux avec la ludothèque Interlude.

Rendez-vous aux jardins, les 30, 31 mai et 1^{er} juin, divers lieux.
www.rendezvousauxjardins.culture.fr et www.bordeaux.fr



D.R.

BANZAÏ !

Cap Sciences invite encore à se poser des questions : à quoi ressemblerait la plante idéale ? Serait-elle comestible ? Omnivore ? S'entretiendrait-elle toute seule ? Soignerait-elle tous les maux ? Toutes questions farfelues sont acceptées ! La scénographie pensée comme un cabinet de curiosités moderne. Les enfants à partir de 8 ans découvriront les caractéristiques et les besoins de ces espèces indispensables à l'homme. Indispensables ? Ah, oui, est-ce sûr ? Réponse durant l'expo, où vous découvrirez qu'elles nous servent pour tout !

« Et si la plante idéale existait... », du 3 mai au mois de novembre, Cap Sciences, Bordeaux.
www.cap-sciences.net

MAI 2014

Pour habiller la fête de l'Europe du 9 mai, date anniversaire de la déclaration Schuman, l'Aquitaine ouvre la nouvelle édition de son Joli Mois de l'Europe 2014. Événements culturels, animations gastronomiques, expositions, conférences, réunions d'information, rencontres professionnelles, ateliers, visites, concours... De nombreux événements seront proposés tout au long du mois pour continuer à comprendre et à appréhender le projet européen. Ainsi, le 7 mai, le pôle emploi de Bordeaux propose un atelier « Vivre et travailler au Royaume-Uni » ; l'hôtel de région donne une exposition « Citoyen européen, citoyen aquitain » ; concert et speak dating le 12 mai à l'occasion des 50 ans du jumelage Bordeaux-Munich ; le 13 mai, conférence sur le sujet « En quoi l'Europe favorise-t-elle l'emploi en Aquitaine ? » à la Maison de l'Europe Bordeaux-Aquitaine... En 2013, 37 acteurs ont organisé 70 événements dans la région. Pour clôturer ce joli mois de mai, rendez-vous aux urnes pour l'élection du Parlement européen, le 25 mai.

Joli Mois de l'Europe, divers lieux.
www.europe-international.aquitaine.fr





© Huma Rosentalaki



D.R.

MINUIT... L'HEURE DES IDÉES

En mai, on passe la nuit au musée, mais aussi au théâtre, avec la Nuit des idées du TnBA. Le 23 mai, de 19 h à 6 h du matin, lectures, interventions, tables rondes réuniront une cinquantaine d'intervenants (philosophes, écrivains, penseurs) autour de la thématique « L'autre parmi nous... entre Atlantique et Méditerranée » et seront abordées les notions de tolérance, d'étranger, d'ennemi... Un spectacle théâtral Notre Corps utopique, d'après Le Corps utopique de Michel Foucault, sera donné par le collectif F71, ainsi que des lectures par les élèves comédiens de l'École supérieure de théâtre Bordeaux en Aquitaine (ESTBA).

Nuit des idées, le 23 mai, TnBA, Bordeaux.



D.R.

VOYAGE EN AFRIQUE

La 25^e édition des Rencontres africaines se déroulera les 23 et 24 mai prochains. Le vendredi soir, les festivités s'ouvriront par le visionnage d'un film. Le samedi après-midi, rendez-vous au traditionnel marché africain, et le soir un concert de Ballaké Sissoko sera donné.

Rencontres africaines, 25 et 26 mai, Pessac.
www.pessac.fr



D.R.

SUR LA VAGUE

Le 26 mai prochain, la 2^e édition de la Fête de l'estampe promeut à travers le pays ce genre artistique de tableau obtenu au moyen de la gravure en taille-douce. Organisé par l'association Manifestampe, l'événement a été programmé à Blanquefort des portes ouvertes au château de Fongravey avec des démonstrations et le tirage d'estampes dans le but d'en faire un livre.

Fête de l'estampe, le 26 mai, château de Fongravey, Blanquefort.
www.fetedelestampe.fr

TU TIRES ?

Un titre facile pour annoncer l'événement amical Pétanque Paradise qui se tiendra le 24 mai aux Vivres de l'Art. Avec Obut et Ricard comme sponsors, ce rendez-vous donnera des airs de Provence au lieu. Bien sûr, décalé, le tournoi n'en sera pas moins sérieux. Une partie de pétanque entre les œuvres d'art : il faudra pointer pour têter le cochonnet ou pour tenter de faire un carreau et s'en tirer avec de nombreux lots !

Pétanque Paradise, le 24 mai, Vivres de l'Art, Bordeaux.



© R. Lugassy



© Philippe Delacroix

VOICI LA VOIX

Consacré à la chanson francophone, le festival En Bonne Voix branche ses guitares à Pessac. Une 7^e édition pour ce festival qui place en haut de l'affiche le chanteur à textes Sanseverino qui présente son dernier album, *Honky Tonk*. Autre univers, celui de Bazbaz avec des propositions plus empruntées

au reggae et au dub. Autres noms sur l'affiche : Maissiat – lauréate du prix Charles Cros, l'accordéoniste Bat Point G des Grosses Papilles ou encore le multi-instrumentiste autodidacte Le Larron.

Festival En Bonne Voix, le 31 mai, parc Razon, Pessac.
www.pessac.fr



D.R.

COLLECTOR

Le disque vinyle Sigma est en vente jusqu'au 3 mai chez Agnès b. (Bordeaux) ; chez Acapulco au CAPC et à la librairie Mollat jusqu'à épuisement des 333 exemplaires numérotés.



D.R.

JARDIN'ART

Nature à l'honneur au Jardin botanique en ce printemps ! C'est devenu une habitude depuis 2008, le Jardin accueille le salon international de photographie « Photo-phylls » jusqu'au 1^{er} juin. Cette discipline à part entière honore les végétaux en les plaçant au centre de la photographie. Objectif macro et bons photos pour ceux à qui cela donnerait des idées. Autre rendez-vous au Jardin, jusqu'en juin également, l'exposition « De l'autre côté de l'eau ». Avec l'association Jardins et Santé, le Jardin botanique a convié treize artistes qui présentent leurs œuvres sur le thème du passage. Une partie de la vente de ces œuvres sera reversée à l'association pour l'aide à la recherche clinique sur les maladies du cerveau : Alzheimer, autisme..., et pour la création de jardins à but thérapeutique dans les établissements hospitaliers et médico-sociaux.

« Photo-phylls », jusqu'au 1^{er} juin, et **« De l'autre côté de l'eau »**, jusqu'au 8 juin, Jardin botanique, Bordeaux.
www.bordeaux.fr



Abd Rchouk, tendance nomade urbain hyperactif (mais qui va aussi parfois dans le désert), a monté sa petite société en 2009, Synchroniz, basée à Cenon. Depuis, elle grandit, grandit, au croisement de l'humanitaire, de l'animation, de l'entrepreneuriat... et de l'humour.

L'action culturelle pose des questions : sa relation à l'artiste, au politique, est-ce de l'art quand on travaille avec le citoyen, quand la santé devient matière... ? Jean-Paul Rathier, metteur en scène et directeur de l'association artistique et culturelle Script, nous expose ses pistes de réflexion issues de trente années de pratique.

QU'EST-CE QUI SE PASSE PAR LÀ ?

Depuis 1984, l'association réunit des artistes de différentes disciplines pour réaliser des projets de création dans les domaines du spectacle vivant et des arts visuels, et pour expérimenter des dispositifs de médiation culturelle en partenariat avec des professionnels de la santé, de l'éducation et du social. Script vient de publier *Assemblages*, un ouvrage qui témoigne des dix années de ce « compagnonnage » entre le personnel et les patients de l'Institut Bergonié – Centre régional de lutte contre le cancer de Bordeaux et du Sud-Ouest – et les artistes (des auteurs, des plasticiens, des acteurs). À partir de cette aventure particulière, on comprend combien l'action culturelle est un objet complexe. Du péjoratif qualificatif socio-cu aux politiques qui attendent leur retour sur investissement si difficile à évaluer, du véritable intérêt artistique du participatif, en passant par la place de l'art et celle de l'artiste dans tout ça..., les questions sont multiples. Pour Jean-Paul Rathier, le risque serait que cette tendance « utilitariste » de l'art dans la cité devienne le nouveau diktat, obligeant l'artiste (ou ne soutenant que celui qui) à aller dans le champ social (tous n'en ont pas le goût ni l'envie) ; et que les collectivités évacuent peu à peu le soutien à l'art ou à sa diffusion pour ne soutenir que l'action culturelle : « On aurait la culture contre l'Art, après avoir eu l'Art contre la culture ? Il faut absolument soutenir les deux ! » Comment fait-on de l'action culturelle ? Pour lui, c'est une histoire de franchissement : « Quelque chose peut sortir, peut se faire, mais, pour que ça arrive peut-être, il faut commencer

par y aller. C'est une prise de risque. Notre travail est un travail sur la rencontre. Donc on y va, on fait, et la rencontre a lieu... ou pas. Ou après. Ou autrement. » Il poursuit : « Ça prend du temps, à contre-pied de celui d'une programmation culturelle ! Il faut accepter la modestie des débuts, les détours... » Dans le livre *Nationale 10 - Voix de passage*, sous-titré *5 petites formes théâtrales pour ouvrir un débat de société*, un autre des ouvrages édité par Script, on suit le déroulé d'une action qui commence au bord d'une route et qui finira au théâtre ! Il n'y avait pas cet objectif au départ : « La création artistique et le champ social se cherchent et s'équilibrent en fonction des artistes et des situations. » On aborde l'autre aspect de l'action culturelle, celui de la diffusion : « Comment donner à voir le processus, parfois lent, intime ? » Voilà une des raisons qui poussent Script à s'occuper d'édition, d'expositions ou de représentations. « Ce temps de la restitution est délicat, comment rendre compte ? » Jean-Paul Rathier dit continuer à chercher : « De l'expérience tomberont les préjugés... » Script lance aussi chaque année depuis 2007 un Appel aux arts mitoyens qui s'adresse à tous et s'empare des notions de proximités et de frontières : les Voisinages sont un autre de leur projet à suivre. **Sophie Poirier**
Script, 17 bis, avenue Salvador-Allende, Bègles.
www.script-bordeaux.fr

LE NOMADE HYPERACTIF

On peut le croiser dans le tram, jouant avec les voyageurs dubitatifs lors d'une performance, en costard cravate lors d'un colloque, à donner des conseils aux jeunes chefs d'entreprises, ou au CAPC lors de la remise des prix pour l'École de la deuxième chance, récompensant le travail autour du slam de jeunes gens en mal de scolarité. Si Abd Rchouk n'est pas facile à suivre, il est en revanche très facile à croiser. Même là où on ne l'attend pas. Normal. C'est un nomade. Comme son grand-père, qui était un nomade du Haut Atlas marocain. À un détail près : lui, il est urbain. Bien ancré dans sa ville, sa communauté urbaine. Synchrone. Avec les autres, avec lui-même. À 37 ans, il a tout fait, il peut tout faire. Comme une sorte de source énergétique qui diffuserait partout, Abd Rchouk a le goût des autres et de l'action commune. « On m'a toujours appelé », dit-il. « Je n'ai jamais démarché pour un boulot. J'ai fait beaucoup de choses : chauffeur de poids lourds, plombier, électricien, animateur, directeur de centre d'animation. À 21 ans, j'étais le plus jeune de Gironde. Et puis, j'ai toujours écrit. » Aujourd'hui, Synchroniz est le grand tout. Dont le sous-titre « Organisateur d'événements » ne donne pas la pleine mesure. En effet, cela comprend la société Ma petite entreprise en Aquitaine, des opérations avec la Mission locale de Bordeaux, l'Insup des Hauts de Garonne ou l'association pour la formation et l'éducation permanente de Tivoli (l'Afept), sans oublier le coaching pour jeunes entrepreneurs, la réalisation d'un chantier au Sénégal ou l'organisation d'une tournée pour l'humoriste Hassan Zahi.

Tout cela pourrait sembler un peu décousu si le maître d'œuvre ne savait parfaitement ce qu'il veut : le partage des richesses, qu'elles soient intellectuelles ou solidaires. Et quand il vient à manquer d'idées, les projets et propositions viennent à lui. Les mairies, les institutions et associations font appel à ses services.

À la base de sa démarche, une seule exigence : partir du cœur. Une conception qui n'a rien de mièvre, ni de démagogique. Il s'est simplement rendu compte au fil du temps que c'était plus constructif. « Il est bien plus bénéfique pour tout le monde de partager. Cela ne m'enlève rien de donner quelques noms de mon carnet d'adresses et des conseils à quelqu'un afin qu'il se lance dans sa propre affaire. Cela lui servira, et moi, je continue ma route. Pour avancer, il faut partager. »

Ce parcours atypique est le fruit de choix personnels faits dès l'adolescence. En France, la tendance générale n'est pas à la nuance quand on est un ado marocain 2^e ou 3^e génération. Deux portraits en gros : la racaille qui fait peur ou le gentil Arabe qui réussit à l'école. Les clichés ont la peau dure. Abd Rchouk s'est battu pour leur faire la peau. Il en a fait deux fois plus, d'où une forme d'hyperactivité intrinsèque qui l'a poussé à mener à bout chaque projet, et d'où ce foisonnement, cette multitude d'activités qui mêlent le socio-cu, l'humain, l'esprit d'entreprise et l'art. Ce qui est déjà en soi un succès.

Lucie Babaud

www.synchroniz.fr

SONO
TUNNE



D.R.

Costumes à rayures et lunettes en plastique coloré, les Toy Dolls ont inventé la crise d'adolescence punk à l'échelle de toute une vie.

POUPÉES SURGONFLÉES

Pour situer, disons que s'ils avaient été de Bordeaux et non pas de Sunderland, en Angleterre, il est probable que les Toy Dolls auraient déjà composé, enregistré et commercialisé une chanson consacrée à Serge le Lama (« *Serge le Lama prend le tram, il écluse des canettes, il se fait une crête et il part pogoter au concert* »). Ils ont beau avoir plus de cinquante piges, l'idée de devenir sérieux ne semble toujours pas avoir effleuré les Toy Dolls. Belle diagonale : après avoir ouvert la scène au pamphlétaire Jello Biafra, la Rock School poursuit son club d'activités à l'attention des punks seniors, mais en mettant à l'affiche les plus clownesques des vétérans de la vague 77-79. D'authentiques Britanniques qui aiment se déguiser pour sortir en bande, qui prononcent « *pounque* » le mot *punk*, qui ont intitulé leur anthologie *We're Mad!* et qui ponctuent leur conversation de l'interjection « *oi oi* ». Certes, leurs rangs ont vu se succéder des dizaines de batteurs et de bassistes différents, et il n'y a plus guère que le frontman Olga à avoir fait partie de la formation originale. Mais leur spectacle est toujours plein de fraîcheur et d'énergie. Autrement plus fun que de voir des reformations de quinquagénaires blasés, allant jusqu'à pousser derrière le micro un obscur ancien roadie, histoire d'être en mesure de payer leurs impôts de l'année en misant sur la nostalgie des vieux fans. Avec les Toy Dolls, l'explosion punk se veut toujours assourdissante, mais elle se fait à coups de canon à confettis.

Guillaume Gwardeth

The Toy Dolls + Flying Over, mercredi 14 mai, 20 h 30, Rock School Barbey, Bordeaux.
www.rockschool-barbey.com



© Erwin, ver Slappen

David Eugene Edwards, ex-Sixteen Horsepower, est une légende sombre, mystique et bien torturée.

MAIN DE FER DANS GANT DE VELOURS

Il y a ces chroniques de concerts lambda. On met l'artiste en fond musical, on fait autre chose pendant que les plages défilent. On pond vingt lignes tant bien que mal en le comparant à toutes les références dans lesquelles le groupe a pioché pour combler son manque d'innovation. Et on passe à autre chose dans le même souffle. Mais quand on tombe sur un de ces groupes à l'intensité qui tyrannise l'attention, on s'assoit et on est pris en otage. Une musique en lien direct avec les tripes et qui ne supporte pas d'étiquette. Heavy americana ? Doom folk ? Gospel alternatif ? Sur scène, Wovenhand est un voyage initiatique, une musique contemplative et habitée où les morceaux prennent leur profil le plus sauvage. David Eugene Edwards faisait déjà la même chose dans ce groupe terrible qu'était Sixteen Horsepower, coincé entre Mark Lanegan et le Gun Club. Mais il s'était vu reprocher d'accorder trop de place à sa foi, et ses textes toujours plus habités avaient précipité la fin du groupe. Il faut avouer qu'en France on se tamponne un peu de ce que veulent dire les textes. Edwards peut annoncer la fin du monde comme déclamer sa liste de courses, ça n'importe à personne ici depuis que les Beatles ont pu dire en haut des charts « *aime-moi, aime-moi vraiment, tu sais que je t'aime, alors s'il te plaît aime-moi vraiment* ». Plus indépendant avec Wovenhand, il sort déjà le septième album de ce projet d'après, *Refractory Obdurate*, en délaissant la pop chamanique de *The Laughing Stalk* pour revenir à son versant le plus heavy et radical. Peu importe l'emballage, Edwards n'oublie jamais son âme et garde cette voix qui irradiait chaque morceau de Sixteen Horsepower. On connaît la réflexion qui affirme qu'une flamme qui va brûler plus fort brûlera surtout moins longtemps, alors on se demande bien comment Edwards tient ce niveau d'intensité intolérable depuis aussi longtemps.

Arnaud d'Armagnac

Wovenhand, samedi 31 mai, 20 h 30, Krakatoa, Mérignac.
www.krakatoa.org



D.R.

LES MYSTÈRES DE PÉKIN

Mieux que la boom anniversaire des 10 ans de votre petite nièce, l'anniversaire à ne pas louper début mai, c'est celui des électrons libre de la drum'n'bass sample par des révolutionnaires communistes et adeptes du groove façon Bronx Party. Mesdames et messieurs : Chinese Man et ses acolytes Deluxe et Taiwan MC vont créer la surprise party ! La confrérie de l'homme chinois n'a pas dit son dernier mot. High Ku, Sly et Zé Mateo ont décidé d'arpenter les scènes avec leurs complices, le tout pour une fête pleine de magie. Organisé par la Rock School Barbey, la soirée se fera l'audace d'ajouter à une programmation exceptionnelle des lives magiques et éclectiques. Comme un micmac fantaisiste et un magicien qui sort un lapin du chapeau, on en aura donc, plein les yeux. Et Taiwan MC, le petit dernier, n'est pas en reste. Il faut dire que l'artiste a démarré en balançant son single *Miss Chang* et en écumant les soirées drum'n'bass aux côtés de Dj Pitch-In. Pour nous faire swinguer, on teste les rythmes savoureux de *Groove Sessions vol. 3* avec un retour fracassant de tous les artistes du label fondé par le groupe. Outre l'envie d'aller jouer au chamboule-tout, lors de cette Foire du Trône bordelaise, on se dit que se sera l'occasion de retrouver des rythmes chaleureux et de s'enivrer d'échappées mystérieuses sous les beats, entre hip hop dubstep, samples et funky, puisque Youthstar viendra compléter une longue liste de guest stars. L'occasion de voir toute la compagnie donner le meilleur de soi avec des lives étonnants, bourrés d'adrénaline, et qui dévoileront de nouveaux titres. Le tout, avant de s'attaquer les uns aux autres, façon battle qui vire en câlin collectif, en une apothéose musicale explosive. La guerre secrète est déclarée dans les contrées du soleil levant. Et tous les soldats sont sur le front. L'opportunité unique de redécouvrir l'homme chinois, qui a su avec le temps distiller un son made autoproduction. Un univers atypique qui répand l'esprit zen !

Tiphaine Deraison

Chinese Man, samedi 3 mai, 20 h, Rock School Barbey, Bordeaux.
www.rockschool-barbey.com



D.R.

TOTALY CONCRETE

1966. Le titre *Tomorrow Never Knows* des Beatles ressort dans les chroniques de musicologie comme le premier morceau pop à utiliser la musique concrète. Déjà bien avant, en 1940, Pierre Schaeffer, le précurseur, transforme les « objets sonores » enregistrés sur supports magnétiques en « objets musicaux », et, avec Pierre Henry, ils créent en 1950 la *Symphonie pour un homme seul*, qui se place comme étant la première œuvre de musique concrète. Outre les Beatles dans les 60's, on retrouve ce genre de cacophonie musicalement exquise dans le morceau *Money* des Pink Floyd, sorti en 1973. La vie est faite d'expérience. Et c'est précisément cette pratique qui sera au centre de la soirée Into The Mars Red Sound donnée le 15 mai à la Rock School Barbey. Cette création/ expérimentation – appelée *acousmonium*, genre d'orchestre de haut-parleurs – réunit les Bordelais saturés de Mars Red Sky et la compositrice de musique acousmatique Julia Al Abed. Aux côtés de cette diplômée en composition électroacoustique du Conservatoire de Bordeaux, le groupe propose de s'immerger dans une ambiance au carrefour entre l'expérimentation et la musique concrète. Projections vidéo pour ajouter au tout. La soirée sera aussi marquée par un concert du Grand Astoria. Une formation russe qui qualifie sa musique de « *rock psyché disjointé faisant l'amour au heavy metal* ». OK. En sus, Mars Red Sky donnera un concert de son nouvel album, *Stranded In Arcadia*, sorti en avril chez Listenable Records. Concrète-ment, il faut y aller. **Marine Decremps**

Into The Mars Red Sound, jeudi 15 mai, 19 h 30, Rock School Barbey, Bordeaux.
www.rockschool-barbey.com



31 Juillet au 03 Août 2014

DOMAINE UNIVERSITAIRE DE PESSAC - TALENCE - GRADIGNAN

4 JOURS / 6 SCÈNES / 80 GROUPES

Plus d'infos sur notre site internet : www.reggaesunska.com

début de la programmation :

SHAGGY MADNESS

PATRICE DANAKIL RAGING FYAH

TIKEN JAH FAKOLY

THE SKATALITES THE CAT EMPIRE

BUSY SIGNAL BEENIE MAN

DANIEL BAMBAATA MARLEY

KABAKA PYRAMID & THE BEBBLE ROCKERS

NAAMAN ESTER RADA

PROTOJE AND EASY STAR

THE SKINTS THE INDIGNATIONS

ALL STARS

FLAVIA COELHO THE JOLLY BOYS

CHRONIXX

la suite très prochainement...



NUMÉROS DE LICENCE : 1005549 ET 1005550 / DESIGN GRAPHIQUE : WWW.UNDEUSTOIT.COM

Opération UN, DEUX, TOIT



“Propriétaires,

**Une chambre inoccupée ?
Une maison devenue trop grande ?
Quelques jours par semaine ou
par mois, accueillez un jeune en
formation chez vous !”**

**Le conseil régional d'Aquitaine
vous met en relation et vous
accompagne
le temps de la location.**

Pour en savoir plus

Rendez-vous sur logement-jeunes.aquitaine.fr
ou adressez-vous à undeustoit@aquitaine.fr

Cette offre d'hébergement s'adresse aux apprenti(e)s,
stagiaires de la formation professionnelle, élèves du para-
médical et social, étudiant(e)s ou lycéen(ne)s,
et aux jeunes travailleurs.

L'hébergement peut-être accompagné d'un repas, dîner
ou petit déjeuner.

Le prix de l'hébergement et des repas est fixé par
le conseil régional d'Aquitaine.

Une Initiative



**RÉGION
AQUITAINE**

Avec le soutien financier



SIRES 05 56 51 57 66
sires.aquitaine@wanadoo.fr

SONO
TUNNE



© Da Octopuss

Nuit sonore à Canéjan, avec la 4^e édition du festival So Good, pourvoyeur de bass music et autres vibrations électro.

GOOD VIBRATIONS

« Le festival avait lieu jusqu'à présent tous les deux ans... Mais comment attendre après une édition qui a affiché complet l'année dernière et qui a satisfait tous les accros ? » Le ton est enthousiaste du côté de Flore Cassini, en charge de la com et de la prog pour le compte de l'asso Volume 4. Le So Good Festival revient se poser au Centre Simone-Signoret de Canéjan, avec double scène indoor/outdoor, espace chill out sous les arbres et une programmation construite sous les feux croisés de l'éclectisme et de la qualité. « On reste fidèles aux musiques électroniques en élargissant le spectre des découvertes », confirme-t-on chez Volume 4. À commencer par l'invitation faite à Fakear, révélation du moment, auteur d'une electro abstract poétique et exotique. On peut s'attendre à un grand moment visuel – en sus du choc de leur électro lourde – quand viendra le tour des deux producteurs Da Octopuss, accompagnés de leur VJ. Avec leur look de Davy Jones, ils seront parfaits pour focaliser l'attention des chroniqueurs inspirés ou des grosses têtes du dance floor (« la pièce vivante de la vitalité de l'électro française », « celui qui défoncera leur concept, il n'est pas encornet », « viens, poulpe, viens », etc.). Il est prévu que la sono soit débranchée à 4 heures du mat. Dans l'hypothèse d'un petit coup de fatigue, il sera possible de camper à proximité du Centre Simone-Signoret, à même la prairie. Une vraie party de campagne. **G. Gw**

So Good Festival, samedi 10 mai, dès 20 h, avec Fakear, Da Octopuss, Xoma Silent Listener, Budju, Orang Outang, Khords, Centre Simone-Signoret, Canéjan.
volume4prod.tumblr.com



© Stefano Giovannini

Camille Claudel indie rock ayant toujours fait de sa souffrance un capital, Cat Power a connu plus d'une mue en vingt ans de carrière. Égérie aux amours tumultueuses, sujette à la dépression, envisageant souvent son art comme une catharsis, mais plus que tout, une chanteuse et compositrice accomplie.

MISE À NU

Née en 1972 à Atlanta, Géorgie, dans un foyer hautement bohème, Chan Marshall gagne New York au début des années 1990, sympathise avec God Is My Co-Pilot et publie un confidentiel 45 T. Ouvrant pour Liz Phair, sa prestation subjugue tant Steve Shelley (Sonic Youth) et Tim Foljahn (Two Dollar Guitar) qu'ils produisent son premier effort *Dear Sir* en 1995, début d'une trilogie rêche à souhait (*Myra Lee*, *What Would The Community Think*) qui attire l'attention de la prestigieuse étiquette Matador. Avec *Moon Pix*, enregistré en 1998 en Australie avec Mick Turner et Jim White des Dirty Three, l'ancienne compagne de Bill Callahan se dévoile solaire, renouant avec ses racines folk. Passé le brillant interlude *The Covers Record* (2000), *You Are Free* (2003), invitant Eddie Vedder et Dave Grohl, poursuit la veine entamée tout en renouant avec une franche frontalité. Nouvelle rupture de ton avec *The Greatest* (2006), disque soul racé conçu après une tournée au sein de Dirty Delta Blues Band (Judah Bauer du Blues Explosion, Gregg Forman de Delta 72 et Jim White). Aperçue chez Karl Lagerfeld et Wong Kar-wai aux bras de Giovanni Ribisi, à Los Angeles, elle hypothèque alors ses biens pour concevoir en solitaire *Sun* (2012), opus électro pop nomade et auto-tuné, mixé par Zdar, parrainé par Iggy Pop, entamant un possible troisième cycle. Celui d'une perpétuelle survivante.

Giacinto Facchetti

Cat Power, mardi 27 mai, 20 h 30, Krakatoa, Mérignac.
www.krakatoa.org



© Hogwash

OLD'S COOL NEW'S COOL

Formé en 2002, le groupe est déjà une carte vermeille du genre. En France, ils sont peu à prétendre à une telle longévité. En juin, pourtant, Hogwash, combo parisien, revient avec un mini album et fêtera les quatre ans de l'association Rock'n'roll Agreement.

Alliant gimmick d'un punk rock mélodique façon Lagwagon ou Billy Talent, ainsi que rage et puissance punk hardcore dès leur premier album en 2005, c'est avec sincérité et simplicité qu'ils arpentent les scènes d'Europe. Jusqu'à envahir la scène bordelaise cette année, avec de nouveaux titres et les locaux du genre : *Two Minutes For* et *One Thousand Directions*. Avant cela, les Frenchies ont ouvert pour des groupes comme Captain Everything!, Mouthwash, Lightyear, Millencolin, No Use For a Name. Ils compilent en trois minutes plus d'énergie qu'on peut en ingurgiter. Peut-être Fukushima, lors de leur tournée au Japon en 2008, aurait-il eu un impact sur ces pourvoyeurs de mélodies acérées. Un retour qui nous fait l'effet d'une bonne tasse de café après une semaine de soupe Bolino au petit déjeuner. Comme pour un enfant sans parents, en leur absence, on a pu se demander si ce n'est pas l'essence du punk rock qu'ils avaient perdu. Loin de là. Car le combo n'a qu'une idée en tête, outre l'efficacité, bouffer la vie à pleines dents si on en croit les titres de *Sticker Paralysis*. D'éternels ados ? Ça va sans dire ! Et ce n'est pas avec *Rainmaker*, qui les emmène jusqu'au Pouzza Fest – Mecque canadienne du genre –, qu'on va se tromper ! Sortez la planche, dégainez les roulettes et vos vieux jeans troués. Demain, on est « too cool for school ». Et notre billet d'excuse sera : « Je pouvais pas, il y avait Hogwash... » **TD**

Hogwash, One Thousand Directions, Two Minutes For, mercredi 7 mai, 21 h, Heretic Club, Bordeaux.
www.hereticclub.com



© Radio Moscow

Plus chevelu que les Allman Brothers et plus gorgé de fuzz que l'intégrale du Jimi Hendrix Experience, c'est avec les amplis Marshall dans le rouge que Radio Moscow fête sa décennie au service d'un heavy blues rock de prime abord anachronique mais jamais nostalgique. « Best Played Very High », disent-ils.

VOICE OF RUSSIA

Originaire de Ames, Iowa – The Hawkeye State –, ce vrai-faux trio dissimule en fait l'insolent talent de son leader et fondateur Parker Griggs. Multi-instrumentiste surdoué (guitare, batterie) et chanteur, passé par l'école hardcore, il provoque sa chance en 2007 à l'issue d'un concert des Black Keys, remettant en mains propres une démo à son idole Dan Auerbach. Séduit, ce dernier convie la formation à venir enregistrer dans son studio d'Akron, Ohio, un premier album produit également par ses soins. L'éponyme effort, signé sur l'étiquette Alive Records, maison mère de Soledad Brothers et Left Lane Cruiser, pose le style à l'œuvre : une relecture des canons du power trio tels que définis jadis par Johnny Winter, Blue Cheer et Cream. A priori, une orientation surprenante, tandis que leurs contemporains revisitent avec plus ou moins de bonheur le legs stoner. Toutefois, Griggs et les siens préfèrent croiser l'héritage psychédélique avec le boogie. Nonobstant d'incessants changements de line-up – désormais fixé autour de Paul Marrone aux drums et d'Anthony Meier à la basse –, le groupe, fort de quatre références, s'apprête à publier *Magical Dirt* le 17 juin. Un nouvel effort creusant le même sillon depuis 2004, certes, mais prétexte arrivant à point nommé pour entamer une nouvelle tournée, car c'est bel et bien sur scène que Radio Moscow prend toute sa dimension. Sueur comprise. **Gf**

Radio Moscow, vendredi 16 mai, 20 h, Bootleg, Bordeaux.
www.allezlesfilles.net

ALBUM DU MOIS



Michel
de **Funken** (pop, hip hop),
chez Platinum Records.
« Cet album, c'est de la musique vraie,
c'est beau, c'est sincère, c'est pop, c'est
post-punk, c'est hip hop, c'est l'amour,
c'est la joie et c'est l'amitié et le partage.
Funken devrait être étudié dans les
écoles du rock. Du magnifique Do It
Yourself, mais surtout Ensemble, et
bien. » Rubin Steiner



LABEL DU MOIS Platinum Records

Date de naissance : 1996. Signes
particuliers : bidouillages électro,
collages sonores, revival électro
80 , fort esprit rock. Artistes
emblématiques du label, en France
comme à l'international : Rubin
Steiner, Bikini Machine, Funken,
Rich Aucoin, Powersolo, Tiger Bell...
Aujourd'hui, Platinum continue de
tracer sa route quelque part entre
électro, rock et hip hop, avec une
passion qui n'a rien perdu de sa
vigueur.

SORTIES DU MOIS

Compilation Bordeaux rock 2004-2014 (rock, pop), chez Bordeaux Rock.
Short Change EP de **The Skints** (reggae, ska), chez Soulbeats Records.
She Is There de **Motorama** (pop, new wave), chez Talitres.
Talka Tum de **Karnege** (musique traditionnelle), chez Pagans.
Ep #3 de **The Ballardurians** (rock, punk), chez Pagans.
Are You Experiencing de **Rich Aucoin** (pop, électro), chez Platinum Records.
The Game EP de **Smokey Joe & The Kid** (hip hop, électro), chez Banzaï Lab.



Une rencontre sur le marché des Capucins au petit matin. Ross Heselton, attentif à l'allure des passants et à la ferveur des étals, m'en dit plus sur son écriture. Une voix saisissante, comme le bout de ses doigts.

GLOIRE LOCALE par **Glovesmore**

CONFI- DENCES

Ce jeune compositeur, originaire de la banlieue de Londres, affûte sa sensibilité avec la poésie anglaise de la Première Guerre mondiale et la révèle depuis l'adolescence avec une assurance grandissante. La gamme majeure et sa prose ont abimé le vernis de sa première guitare, sur laquelle il a gravé un passage de Kerouac. En 2010, il sort son premier maxi : *Listen To Hear*. De la photographie à l'aquarelle, il tient donc son propre journal, tout en nuances. Multipliant les voyages à pied, prévoyant de traverser l'Angleterre à vélo pour relire en bonne compagnie le Prélude de Wordsworth. S'inspirant également de Leonard Cohen, de Jacques Brel et des sorties du label visionnaire ECM. Découvert rue de Candale pour un concert acoustique, le romantique *Spanish Red Wine* (2012) sur le comptoir. L'enregistrement d'une nuit, contenu dans une simple pochette kraft sur laquelle est agrafée une feuille d'arbre. Il renouvelle dans le titre éponyme son goût pour les poètes centenaires. Il comptait déjà à l'époque fleurir la tombe de John Keats. La violoniste Jessica Astrid Bachke et les membres de Cocktail Bananas le rejoignent aujourd'hui sur scène. Il sait s'entourer, quand il s'agit de capturer l'instant, des inédits. Attendre l'été. Un nouveau morceau par semaine, voilà ce que s'est fixé comme objectif celui qui nourrit le rêve d'enseigner, de transmettre. Le bois de sa guitare et le torrent des effets font que la magie opère à chacune de ses apparitions, de ses ellipses. On ne peut que vouloir croiser, soutenir son regard et sa vision de l'art. À vous de le retrouver dans un café chaleureux, non loin du fleuve, en pleine nature...

Ross Heselton : rossheselton.bandcamp.com
ou www.facebook.com/rossheseltonmusic

FRAGILE 1^{ER} EP
SMILE(S)
SORTIE LE 26 MAI 2014

Enregistré par Fred Norguet (Ez3kiel)
Mixé par Joe Barresi (Queens of the stone age, Nir, Isis, Wolfmother)
EP disponible en pré-commande + un titre offert
CD / Digital sur fragilemusic.fr, iTunes, Deezer, Spotify...
HANDLE WITH CARE - TOUS DROITS RESERVES © 2014
PHOTO COURTESY OF LAURENT SEROUSSI © 2014

FLORENT MARCHET
CENON (33)
24 MAI
ROCHER DE PALMER

EDGUY
BORDEAUX (33)
15 OCTOBRE
ROCK SCHOOL BARBEY

SHAKA POKK
BORDEAUX (33)
15 NOVEMBRE
PATINOIRE MÉRIADECK
PAU (64)
04 DÉCEMBRE
ZÉNITH

SHAKA POKK LIVE
BORDEAUX (33)
15 NOVEMBRE
PATINOIRE MÉRIADECK
PAU (64)
04 DÉCEMBRE
ZÉNITH

HOLLYSIZ
MÉRIGNAC (33)
29 OCTOBRE
KRAKATOA

ALDEBERT
BORDEAUX (33)
22 NOVEMBRE
THÉÂTRE FÉMINA

DETROIT
DETROIT (DETROIT, MICHIGAN)
MAY 2014
BAYONNE (64)
22 JUILLET
ARÈNES DE BAYONNE
LIMOGES (87)
24 OCTOBRE
ZÉNITH
PAU (64)
08 NOVEMBRE
ZÉNITH

SKIP THE USE
TALENCE (33)
16 OCTOBRE
L'ESPACE MEDOQUINE

Plus d'informations sur www.base-productions.com
Points de vente habituels
Locations France, Carrefour, Océano, Magasins U, Intermarché
www.france.com : 0 802 85 30 22 (0-34Crown)

SONO
TONNE



D.R.

Crocodiles ne fait pas référence au héros australien tout de reptile vêtu, lasso en main ! Mais à un combo composé de Charles et Brandon venant de San Diego. Et s'ils prennent le nom d'un animal féroce, c'est que leur musique emprunte plus au rock qu'à la pop. Les gars de Crocodiles vont croquer la poue de l'I. Boat à pleines dents... Avez-vous envie de chavirer avec eux ?

CROCODILE DUNDEE

Ils débarquent en Europe grâce à un quatrième album qui confirme leur position de rockeurs aimant les guitares fuzz. *Crimes of Passion*, sorti l'an dernier, rappelle aussi les dix ans de rock psychédélique matraqué de pop forcenée qu'ont enquillés les Californiens. À la fois électrique et sensuelle, la musique de Crocodiles a une écriture enveloppée d'une vapeur 70's presque scandaleuse. Produit par Sune Rose Wagner des Raveonettes, l'album se termine par une touche plutôt romantique avec Un chant d'amour, titre en français. Grâce et volupté font donc partie intégrante de cet opus plus accompli que le précédent *Endless Flowers*, même si *She Splits Me Up* ou *Me and My Machine Gun* gardent cette saveur pop rock sauvage mais sensible qu'on leur connaît depuis *Summer of Hate*, sorti en 2009. Distorsions et déflagrations soniques ne sont pas inconnues pour ce duo, qui propulse un son à la Jesu and Mary Chain. Les mélodies imparables sur des titres comme *Gimme Some Annihilation* nous rappellent qu'ils sont issus de racines garage efficaces. Donc, pas besoin d'être sur son trente-et-un ce jour-là. Car Crocodiles est surtout là pour enflammer cette brèche musicale laissée entre le psychédéisme, le rock et la pop. Sans compromis, le groupe a de ces compositions mordantes qui donnent presque goût à l'hypoglycémie, pas vrai ? **TD**

Crocodiles, mercredi 28 mai, 19 h 30, I. Boat, Bordeaux.
www.iboat.eu



D.R.

Bim bam boum one two three four. Old school rock'n'roll.

LA PIEUVRE PAR TROIS

Dans *Octopussy*, James Bond sort cette phrase épique : « *L'action parle bien plus fort que les mots.* » La citation résume assez bien cette soirée à l'Heretic, où les amplis réglés à 11 seront de meilleurs arguments que toute synthèse musicale qu'on pourrait détailler ici. Certains écoutent la musique au casque dans leur fauteuil club, un verre de brandy à la main ; d'autres la jouent à tombeau ouvert, comme si chaque chanson était la dernière. Appelons ça le maximum rock'n'roll, avec ce qu'il faut d'esprit teenager et d'inconscience. Une niche dans un paysage musical schizophrénique, entre jeunes groupes qui privilégient la posture et vieux groupes qui font du rab sur scène histoire de payer les factures. Libido Fuzz, The Octopus, Escobar. La scène va être repeinte années 70, les enceintes vont vomir des influences comme les Hellcopters, les Black Lips ou Jon Spencer. L'esprit castagne, mais avec de bonnes mélodies. Pour finir la soirée, la cerise sur ta culture rock avec un karaoké live. Un groupe sur scène qui joue un répertoire d'une dizaine de chansons (de Téléphone aux Sex Pistols), et le chanteur monte sur scène pour sublimer son art du air guitar. Groovy ! Dans un soupir, Octopussy répondait à James : « *On est fait du même bois. De grandes choses attendent quelqu'un de votre talent, prêt à prendre tous les risques.* » Du risque et du talent. Un deuxième argument valable pour cette soirée. Merci James.

AA

Libido Fuzz + The Octopus + Escobar, vendredi 10 mai, 22 h, Heretic Club, Bordeaux.
www.hereticclub.com



© Brad Walsh

Héros discrets et survivants d'une certaine idée de l'indie rock, Juliana Hatfield et Matthew Caws ont uni leurs talents respectifs le temps d'une collaboration aussi délicate que précieuse sous alias Minor Alps. Soit une espèce de parenthèse réellement enchantée sonnante comme une troublante évidence.

ELLE & LUI

Là où tant de leurs contemporains ont établi le « hiatus » en prétexte fallacieux pour d'indigents retours, l'ex-Blake Babies (croisée chez The Lemonheads) et le chanteur de Nada Surf n'ont eux jamais quitté les affaires, connaissant aussi bien les heurs que les bonheurs, les majors et MTV, les college radios et les fanzines. Dès lors, à force de s'apprécier et de se fréquenter, il était logique de consommer enfin l'union. Baptisé d'après un souvenir d'enfance de Caws, dont les parents possédaient une sommaire maison sur le mont Ventoux, Minor Alps signe ainsi l'aboutissement d'un projet de longue date. Une histoire simple d'amitié entre modestes mais talentueux songwriters, privilégiant l'art intemporel des harmonies vocales sur un moelleux tapis de guitares. L'école des Everly Brothers – dont ils reprennent avec bonheur *When Will I Be Loved* – en version contemporaine. Soit *Get There*, disque nomade, écrit à quatre mains entre New York, Massachusetts et Cambridge, enregistré en deux semaines à Hoboken, New Jersey, produit par Tom Beaujour, publié à l'automne 2013 sur l'indépendant Barsuk Records (Cymbals Eat Guitars, Death Cab for Cutie, Benjamin Gibbard, Menomena). Élégant, boisé, intemporel et gracieux, ce recueil délicat connaît un prolongement sur scène qu'il est aisé de deviner fidèle à ce bel ouvrage. Preuve que, parfois, savoir bien vieillir tient à peu de chose. **GF**

Minor Alps, samedi 17 mai, 20 h 30, Krakatoa, Mérignac.
www.krakatoa.org



D.R.

À la croisée de l'héritage psychédélique et de la tradition Laurel Canyon, Midlake, dix ans d'activité déjà, poursuit son modeste chemin à la manière de ses homologues Tron & Wine. Cet apparent profil bas cachant une œuvre certes classique mais ambitieuse, jouant habilement du temps et des époques.

LONE STARS

Jadis quintet, originaire de Denton, Texas, Midlake frappe au cœur critiques et public en 2006 sur la foi de *The Trials of Van Occupanther*, deuxième album en forme de relecture des canons 70', convoquant les harmonies vocales d'America comme les échappées solitaires de l'ex-Byrds Gene Clark et de Neil Young. Surprenante affaire au regard de *Bamnam and Silvercock*, première pierre fortement psychédélique d'une formation ayant séduit Robin Guthrie et Simon Raymonde, anciens Cocteau Twins et fondateurs du label Bella Union. Comme si ce groupe d'amis issus des bancs de la University of North Texas, exempts de toute velléité, s'embarquait vers de nouveaux horizons à chaque livraison. Confirmation avec *The Courage of Others*, disque profondément mélancolique et subtil hommage à un certain folk anglais fin 60' – Fairport Convention en ligne de mire. Hélas, la gestation de son successeur signe le départ du chanteur et leader Tim Smith, arguant de divergences musicales et désormais à la tête de Harp. Dos au mur après d'infructueux mois en studio, la formation se ressaisit, Eric Pulido, guitariste, assumant la place vacante puis recrutant deux nouveaux membres. Résultat : *Antiphon*, quatrième livraison et renouveau, placée sous les auspices des Pink Floyd période *Meddle*. Ample et maîtrisé, l'aboutissement d'une quête augurant sans aucun doute d'un futur riche en promesses. **GF**

Midlake + Caveman, lundi 2 juin, 20 h 30, Rock School Barbey, Bordeaux.
www.rockschool-barbey.com

ÉMOTION PURE

21 > 25 MAI 2014

JOURNÉES AQUITAINE NATURE

60 SITES NATURELS

150 ANIMATIONS
GRATUITES

RENSEIGNEMENTS, RÉSERVATIONS
jan2014.aquitaine.fr



RÉGION
AQUITAINE

L'AVENIR
S'ÉCRIT EN AQT



RÉSERVEZ
ICI !



Photo : © Guillaume Mares



15|02|14
04|01|15

T.REX

SECRETS DE FAMILLE D'UN DINOSAURE

DEBUTER L'AVENTURE SUR REX-TREX.NET



REX-TREX.NET



CAP SCIENCES

HANGAR 20
QUAI DE BACALAN
BORDEAUX
05 56 01 07 07

www.cap-sciences.net



SONO
TUNNE



Même si le grade de « guitar hero » a perdu de son aura à la fin des années 70 (« No more guitar heroes! » proclamaient les Clash à l'aube du punk), prétendants et titulaires se pressent autour du podium des novateurs avec le profil « guitare acoustique jouée fingerstyle ». Andy McKee s'avance, lui, vers la plus haute marche.

GUITAR HERO

Technique éblouissante, charisme minimaliste et notoriété planétaire gagnée sur la Toile : Andy McKee est l'archétype du nouveau guitar hero. Autant son style de jeu que son inspiration musicale l'éloignent des canons de l'instrument. Le guitariste se définit au carrefour même de ses quatre principaux maîtres, qui sont Don Ross, Preston Reed, Michael Hedges et Billy McLaughlin. Quatre musiciens qui selon lui dessinent le territoire de la guitare acoustique « fingerstyle ». Andy McKee pratique l'instrument en combinant accordages inattendus et jeu percussif basé sur le taping, utilisant aussi des capodastres particuliers. Pourtant, Andy McKee vient du métal, et son catéchisme des premiers émois comprenait l'écoute intensive d'Iron Maiden, Pantera, Metallica et autres joailliers du rock lourd. Pour saisir le sens du mot « taping », le solo de guitare de *Beat It* (Michael Jackson) par Eddie Van Halen en est un bon spécimen. Vitesse sur les cordes frappées par la main droite directement sur le manche sans être pincées, offrant ainsi des textures nouvelles ; le jeu d'Andy McKee s'impose aussi par des rythmiques étourdissantes. La guitare harpe est son autre joujou, car, plus que tout, l'homme jubile aux commandes de ses instruments, un véritable gamin expérimentant avec émerveillement ses propres possibilités. Pour Andy McKee, la guitare est un jeu d'enfant.

José Ruiz

Andy McKee, mardi 6 mai, 20 h 30, Le Rocher de Palmer, Cenon. www.lerocherdepalmer.fr



En accueillant un membre supplémentaire, le Hadouk Trio ne change pas seulement de nom, c'est toute sa musique qui se redéploie. Bienvenue aux cordes d'Éric Löhner.

3 + 1

Bientôt vingt ans que Didier Malherbe, le lunaire meneur du Hadouk Trio (devenu Quartet) arpente la *terra incognita* des musiques à inventer avec son complice Loy Ehrlich. Pourtant, le joueur de doudouk, cet instrument arménien devenu assez central dans sa musique, n'en a pas fini avec les découvertes et les explorations. En ajoutant la guitare, le banjo et la lap-steel d'Éric Löhner aux sonorités des vents et aux percussions de Jean-Luc Di Fraya, la musique du Hadouk Quartet s'élève encore vers un univers harmonique plus étendu. Et continue de s'autoriser des espiègleries aussi souriantes que cette version de *Blueberry Hill* qui figure sur leur dernier album ; on y entend un dialogue inattendu entre le gumbass, inventé par Loy Ehrlich, sorte de contrebasse africaine jouée ici à l'archet et qui croise le fer (de ses cordes) avec le banjo d'Éric Löhner. On cherchera en vain un nom à cette musique en perpétuel mouvement, le terme « jazz » s'imposant par défaut, mais convenant assez bien, finalement. On a même pu la qualifier d'« incertain jazz », dénomination qui ajoute au caractère aléatoire de ces combinaisons d'instruments et des cultures qui les portent. C'est qu'à force d'étiquettes on s'éloigne en voulant s'approcher au plus près. Plus modeste, et plus ambitieux à la fois, le Hadouk Quartet multiplie les possibles. Et nous invite dans sa quête. **JR**

Hadouk Quartet, mercredi 7 mai, 20 h 30, Espace Treulon, Bruges. www.mairie-bruges.fr

Gruppo Incanto migre de Toulouse à Bordeaux pour présenter une fresque sur la diaspora italienne.

TU VUÒ FA' L'AMERICANO

Au départ, il y a un livre. Non. Au départ, il y a un pays, une botte riche de culture et de parfum. Une godasse qui a offert la *dolce vita*, Gina Lollobrigida, Sophia Loren et le chianti. Mais surtout un pays qui a connu la disgrazia. Entre 1861 et 1881, sa population augmente et la croissance démographique entraîne l'inévitable : trop de bras, pas de travail, chômage, misère. C'est ainsi que la diaspora est devenue aujourd'hui un cas remarquable. Fin du XIX^e siècle et après la Seconde Guerre mondiale, une vague d'Italiens se réfugient en France. La population immigrée y connaît des heurts. Même schéma aux États-Unis, où 90 % des besognes les plus pénibles sont confiées aux « *ritals* » qui vivent dans des ghettos comme Little Italy, seul rempart contre la xénophobie ou les lynchages. Cette histoire est rassemblée dans un livre – *Italiens, 150 ans d'émigration en France et ailleurs* – écrit sous la direction de Laure Teulière. De ce recueil est sorti un disque éponyme réalisé par Gualtiero Bertelli et la Compagnia delle Acque. Et le spectacle proposé en mai au Rocher de Palmer s'inspire des chansons originales, récits, portraits, et fait contenir 150 ans d'histoire dans un format de 90 minutes qui mêle concert de chansons traditionnelles, vidéos et images. Sur scène, les 25 membres de la troupe toulousaine Gruppo Incanto portent ce projet dont la scénographie sobre laisse place à la force des images et des voix. Poignant.

La veille de la soirée, la Maison de l'Europe de Bordeaux recevra Rocco Femia, le directeur de la revue *Radici*, bimestriel bilingue sur l'actualité et la culture italiennes. **MD**

« **Italiens, quand les immigrés, c'était nous** », Gruppo Incanto, samedi 17 mai, 20 h 30, Le Rocher de Palmer, Cenon. www.lerocherdepalmer.fr

Rencontre avec Rocco Femia, vendredi 16 mai, 18 h, Maison de l'Europe, Bordeaux. www.europe-bordeaux.eu



Quittant ses habits de chanteur en marge, Florent Marchet se réinvente en sombre héros d'après-demain à la faveur d'un ambitieux projet où la science devient fiction du possible. Odyssée intime, anticipation, extension du domaine de la solitude, fuite et mouvement : un concept en forme de mission.

COSMOS 1999

On l'avait quitté en saint Nicolas, à la faveur du fort réussi *Noël Songs*, recueil de haute tenue revisitant chants traditionnels d'ici et autres sucreries affiliées. Une parenthèse et une récréation n'annonçant en rien la publication cet hiver du rétro-futuriste *Bambi Galaxy*, sixième album d'une déjà riche carrière entamée au début des années 2000. D'ailleurs, c'est bien cette date – ô combien symbolique – qui sert de matrice et de plan de vol à ce voyage en capsule convoquant physique quantique et détachement houellebecquien, Raël et Tabachnik, Alpha Centauri et poésie des nombres premiers. À bien y réfléchir, rien d'étonnant chez cet enfant du Berry capable d'inventer de tragiques destins (Rio Baril) ou des cadavres exquis avec son ami écrivain Arnaud Cathrine (*Frère animal*). Oscillant entre György Ligeti et pop synthétique typiquement 80', arrangements façon Jean-Claude Vannier et ambiances inspirées par David Wingo (le compositeur fétiche de Jeff Nichols), cette œuvre au noir convoque dans le même élan l'infiniment petit comme l'infiniment grand. Talent singulier, souvent au service des autres (Sylvie Vartan, Clarika, La Fiancée), amateur de rencontres (Dominique A, Katerine, Jane Birkin, Gaëtan Roussel), compositeur de bandes originales pour le cinéma et la littérature, Marchet poursuit une folle aventure stellaire dans les pas d'Ilos & Decuyper et de Air. **GF**

Florent Marchet, samedi 24 mai, 20 h 30, Rocher de Palmer, Cenon. www.lerocherdepalmer.fr



D.R.

POINT D'ORGUE par **France Debès**

MAI, METS CE QUI TE PLAÎT POUR LE MOIS DU TANGO

Depuis que le Conservatoire ne conserve plus mais s'ouvre à la ville, on peut entendre enfin les élèves et préprofessionnels de la musique confrontés à un vrai public. Plus d'auditions, de concours, d'examens à huis clos, mais spectacles dans les scènes de la région (domaine de Malagar, théâtre Molière, Rocher de Palmer, Jardin botanique, Auditorium, églises, Manufacture Atlantique...). Toutes les disciplines et classes se dépaysent, et en mai on y ouvre les oreilles au tango dans le cadre du Bordeaux cité tango festival. Le maître du bandonéon Juan José Mosalini vient donner des cours et livrer tous ses secrets sur cet instrument indissociable du tango. Ainsi les élèves pourront former des ensembles à géométrie variable, du duo à l'orchestre, pour tout saisir de cette musique à codes et à secrets et nous livrer le résultat.

Le lieu tango final est au Grand Parc, où les manifestations festives rassemblent les aficionados concernés ; ceux de Bordeaux-Sud, qui ont perdu leurs bars rituels de tango du dimanche, retrouveront au Grand Parc la saveur de leur récent passé et les élèves formés, sacrés vedettes de cette soirée.

Scènes publiques, Tango/Mosalini/CRR, dimanche 4 mai, 19 h, centre d'animation Grand Parc. [Lire aussi p. 22]. www.bordeaux-tango-festival.com

Le mois traditionnel du quatuor ne comporte pas d'épreuves cette année, mais un festival. On y réentendra les vainqueurs de l'année précédente, dont le quatuor Ellipse, qui ne fut que deuxième mais a suscité l'enthousiasme du public. Échappés de l'Orchestre national de France à l'esclavage doré, ils se transcendent dans cette mise à découvert de chacun au sein du quatuor. Si vous ne les connaissez pas, vous avez une séance de rattrapage pour les entendre parmi d'autres dans le cadre de Quatuors en fêtes, sans enjeu, pour le seul plaisir.

Quatuors en fêtes, du 5 au 11 mai, divers lieux. www.quatuorabordeaux.com

Place à la voix, et à la plus insolite : on ne se plaindra pas que Max-Emmanuel Cenčić, brillant contre-ténor, ait gardé et cultivé sa voix de tête. Il a choisi un programme hommage à Gluck, né en 1714, avec les œuvres de Hasse, son contemporain, moins connu.

On le suivra d'autant qu'on entendra en vrai le contenu du disque (*Rokoko*) récemment enregistré avec un ensemble peu connu, Armoria Atenea, dirigé par George Petrou, avec lequel il a une belle complicité.

La sélection d'airs choisie, verticale d'arias trépidants ou tendres, fait illusion avec ceux de Haendel. Le vaillant extrait de *L'Olimpiade* de Hasse en est un exemple troublant, preuve que sans autres médias les musiciens voyageurs à l'oreille fine et sélective transportaient dans leur mémoire les tubes retenus. Mais Max-Emmanuel Cenčić ressuscite ce compositeur injustement méconnu. Pourrait-il encore chanter en bis l'air acrobatique de la Reine de la nuit, extrait de *La Flûte enchantée* de Mozart balancé à l'âge de 10 ans avec un aplomb redoutable ? À voir pour le fun sur vos petits écrans.

Max-Emmanuel Cenčić, jeudi 15 mai, 20 h, Auditorium, Bordeaux. www.opera-bordeaux.com

Dans le chapitre découverte, Orfeo continue l'exploration des répertoires peu connus avec le Stabat Mater de Sébastien de Brossard et des œuvres pour le temps de Pâques de Charpentier. Pura joyaux du XVII^e siècle. L'Ensemble est confié à la direction de Michel Laplénie (Sagittarius), qui remplit ici sa fonction de maître à chanter auprès des chœurs de la région. Et ça s'entend ! Ce concert s'inscrit dans la saison de Renaissance de l'orgue, et Paul Goussot, jeune organiste décoiffant, jonglera à la tribune du Dom Bedos de Sainte-Croix, en improvisant dans le style des pièces du programme, entre Brossard et Charpentier. Joute excitante et exemple d'une coproduction harmonieuse à reproduire sans modération.

Renaissance de l'orgue, dimanche 25 mai, 18 h 30, abbatale Sainte-Croix. www.renaissance-orgue.fr



La nomination de Sonia Criton à la tête de l'École des beaux-arts de Bordeaux, en poste officiellement depuis le 1^{er} avril 2014, a déclenché bien en amont de son arrivée une vive opposition de la part des enseignants et des étudiants à l'encontre du processus de sa désignation. Occupation de l'école, distribution de tracts, recours en justice formulé à la demande des enseignants afin d'annuler son recrutement, autant d'actions qui décrivent, à l'heure où nous éditons, la situation crispée dans laquelle la nouvelle directrice se trouve engagée.

LE CHANGEMENT, C'EST MAINTENANT ?

Un cas d'école

Mais pourquoi cette nomination a-t-elle généré un tel soulèvement de la part des élèves et des enseignants ? À l'origine de cette situation, l'expérimentation d'une nouvelle gouvernance liée à un changement de statut de l'école, devenue depuis 2011 un Établissement public de coopération culturelle (EPCC). Cette mue relève d'une vaste politique publique à l'échelle nationale permettant au DNSEP, diplôme de fin d'études délivré dans les écoles des beaux-arts, d'accéder à la reconnaissance au niveau de l'enseignement supérieur européen au grade de master. L'autre conséquence directe de cette transformation est d'avoir rendu ces établissements autonomes sur leur propre gestion vis-à-vis de leur autorité de tutelle, les municipalités. Désormais, c'est donc un conseil d'administration, présidé par l' élu à la culture de la ville, qui assure pleinement la gestion et le fonctionnement de chaque école. À Bordeaux, Fabien Robert (Modem), en poste depuis le 4 avril 2014, occupera cette fonction dans les semaines à venir (interrogé au sujet du processus de nomination, l'intéressé a préféré différer ses commentaires). C'est l'ancienne directrice, Guadalupe Echevarria, en place depuis vingt trois ans, qui a accompagné la réforme de l'EPCC. Et c'est lorsque la question de sa succession s'est posée que les tensions sont apparues.

L'arbitraire soft

Au cours des différentes étapes qui jalonnent la procédure de désignation de la nouvelle direction, de la rédaction du profil, en passant par la sélection des candidats jusqu'à la nomination, les enseignants n'ont pas été impliqués. « Le vote du CA qui plaçait Sonia Criton en quatrième choix sur les cinq candidatures retenues en raison de son profil jugé "trop administratif" et de son projet pour l'école manquant "d'ambition" n'a pas été suivi par les membres du jury, qui l'ont élue à l'unanimité. C'est une forme d'exercice du pouvoir particulier qui simule la consultation, mais qui n'en tient pas compte. Nous avons fait une demande de recours gracieux d'annulation du recrutement avec l'aide d'un avocat. Elle a été jugée comme non recevable par Dominique Ducassou, l'ancien président du CA. Nous avons décidé de poursuivre la procédure devant le tribunal administratif », commentent les représentants des enseignants, Pierre Ponant et Jeanne Quéheilliard. Très vite, les étudiants ont suivi les professeurs dans leur démarche, notamment en diffusant une lettre de revendications dans laquelle ils critiquent « le champ lexical entrepreneurial employé pour qualifier l'école » dans la note écrite par la directrice.

Celle dont tout le monde parle

Jointe au téléphone, Sonia Criton a bien voulu s'exprimer sur la situation actuelle. « J'ai commencé à enseigner à l'âge de 27 ans. J'ai connu des passages de direction. Il arrive qu'il y ait dans ces périodes-là de l'agitation et de l'inquiétude. J'attends ce moment où on va pouvoir travailler avec l'équipe. Pour l'instant, j'observe, j'analyse. J'ai décidé de ne pas fermer ou empêcher cette "école de nuit". J'attends de voir. J'aurais pu faire l'inverse, puisque c'est cette "école de nuit" qui a fait apparaître des banderoles, etc., mais je le prends avec beaucoup de distance. Pour autant, il y a eu des tracts qui étaient erronés. Je dissocie les choses. Concernant le projet, je considère qu'il ne peut pas s'écrire sans l'équipe en place. Les enseignants proposent eux-mêmes des programmes. Tant que je ne les ai pas rencontrés, je ne peux donner que les grandes lignes. »

Une colère saine ?

Depuis le début du mois de mars, les étudiants ont choisi d'investir les espaces de travail en prolongeant les cours la nuit. « On ne voulait pas entamer le temps d'enseignement, mais ouvrir de nouveaux espaces de liberté. Ce qui nous a permis de débattre sur la pédagogie dans les écoles d'art, sur les formes alternatives de l'enseignement et de proposer sur cette base de réflexion un cycle de conférences, d'inviter des personnalités, le tout fondé sur la gratuité et le bénévolat », explique Charlene Griffon, en passe de présenter son diplôme de fin d'études. Cette énergie salvatrice et cette utopie collective laisseront-elles des traces dans le fonctionnement de l'école ? C'est ce que semblent espérer les professeurs, qui désirent une gouvernance collégiale. Mais le statut de l'EPCC le permet-il vraiment ? Non, répondent dans un communiqué les représentants de la Coordination nationale des enseignants et des écoles d'arts, pour qui l'EPCC est « inadéquat en l'état ». Or la réforme, loin d'être achevée, est pourtant bien entamée, puisque 36 écoles sur 48 en France ont déjà ce statut. L'autre difficulté réside dans l'autonomie de la gestion du budget qu'implique l'EPCC, car, pour le dire simplement, des coûts supplémentaires viennent s'ajouter, réduisant d'autant la marge de manœuvre sur le volet pédagogique. Pourtant, les objectifs sont bien là, et ils sont ambitieux : excellence de la formation, ouverture au national et à l'international, obtention de la validation des enseignements au grade de master, etc. « Une des forces de l'École des beaux-arts de Bordeaux réside dans son équipe pédagogique », constate Sonia Criton. Espérons qu'ils renoueront le dialogue et construiront ensemble. **Marc Camille**



LE GRAND BASSIN

Depuis presque deux ans, le photographe Ludovic Lamarque et le peintre Tim Hale arpentent le territoire de Bacalan, rencontrent les habitants, écoutent leur histoire et baladent leurs regards d'artistes sur ce quartier en pleine transformation. Un travail de mémoire, en quelque sorte, dont la nécessité naît bien souvent comme ici à l'aube des grands bouleversements. Marqué par son passé portuaire, ce faubourg situé dans le nord de Bordeaux a connu le fourmillement cosmopolite et populaire des quartiers d'entrée de ville, les luttes syndicales des dockers et les ravages de la Seconde Guerre mondiale avant d'être peu à peu déserté et gagné par les terrains vagues et le délabrement. Le temps de la requalification est venu. Voté en 2010, un grand projet d'aménagement d'ensemble de près de 160 hectares situé autour des Bassins-à-flot mêlera habitat durable, plaisance, activités économiques et culturelles. Au Garage moderne, l'exposition « Bacalan, la mémoire et l'instant » réunit 50 tableaux et photographies. « Nous avons choisi de porter deux regards très différents », confie le peintre Tim Hale. « Avec les yeux d'un photographe, Ludovic a voulu saisir des instants volés de ce quartier quand je trouvais intéressant d'apporter une perception plus lente ; de reproduire, à ma façon, des lieux emblématiques, parfois vides mais toujours vivants comme les nouveaux chantiers en cours, mais aussi les lieux incontournables de Bacalan, les grues Wallace et Wellman, les écluses, une forme de radoub... Mon travail repose sur un monde éphémère. Un jour un vieux bâtiment, et le lendemain, à sa place, un logement moderne. J'ai toujours voulu que mes peintures servent non seulement pour la mémoire d'un quartier, mais aussi pour une reconnaissance de ce qui a été. » **MC**

« Bacalan, la mémoire et l'instant », Tim Hale et Ludovic Lamarque, jusqu'au 9 mai, Le Garage moderne, Bordeaux. legaragemoderne.org



Tomoaki Suzuki, vue de l'exposition, CAPC musée d'art contemporain, 2014.

Les sculptures miniatures de Tomoaki Suzuki apparaissent dans l'espace comme des composés chimiquement actifs, faits de sensations et d'images, susceptibles de mobiliser le visiteur dans une étonnante proximité et de l'entraîner dans un décryptage vivifiant.

UN AUTRE DEGRÉ DE VISIBILITÉ

Tomoaki Suzuki pratique la sculpture traditionnelle sur bois de tilleul, figurative et peinte. Depuis son arrivée à Londres en 1998, cet artiste japonais puise ses modèles dans les faunes branchées londoniennes, les reproduit avec un soin extrême porté au détail et dans une taille qui correspond à un tiers de la réelle et ne dépasse pas soixante centimètres : « *C'est ce que je peux sculpter de plus grand avec mes mains.* » Dans la grande nef, ces dix-sept personnages de petite dimension, impassibles, dispersés, installés à même le sol, sans socle ni support, se « *tiennent debout* », et arborent leur style vestimentaire comme « *un marquage temporel* ». Ils affirment tous ensemble leur capacité d'être là, mais s'ignorent, exacerbent le vide autour d'eux et se retrouvent face à une communauté impossible. Ils permettent, dans une complémentarité de différences et de confrontations, un contact recadré, renouvelé avec le lieu qui les accueille, les fait exister en soulignant la spécificité de leur place et de leur assise. Des forces les déterminent, les proportions piranésiennes de cette architecture remarquable les entourent et, en les entourant, les définissent à leur tour. Ils s'appellent Andy, Kitty, Takashi, Mel, Jason ou Daisuke, et appartiennent intensément à tout ce qui se déroule dans l'environnement qu'ils occupent sans jamais l'encombrer. Loin de dresser des obstacles, ils ouvrent des trajectoires. Ces sculptures sont issues d'un monde identifiable, et pourtant

produisent un effet de dépaysement. Ce phénomène dépend bien sûr des rapports d'échelle, mais également d'écarts et de déboitements qui s'imposent là où on ne les attendait pas et provoquent de nouvelles intentions de défi et d'enseignement, et donc de points de vue qui convergent vers un autre degré de visibilité. Leur présence réduite amène le visiteur à ne pas se figer dans une position préétablie de regard, mais à expérimenter plusieurs approches, plusieurs réglages dans différentes directions. Il ne néglige aucune possibilité de tourner autour, de se baisser, de s'agenouiller, de s'accroupir pour saisir les multiples ressources, découvrir les cohérences, les surprises et leurs perspectives enrichissantes. Il s'agit de trouver la bonne distance, de s'adapter, de s'ajuster à la sculpture, de s'inscrire dans une forme de temple, cette qualité qui, en taumachie, consiste à accorder le mouvement de l'étoffe et la vitesse de charge du taureau. Cette relation particulière à l'espace, au temps et à ce qui s'ouvre au regard et au corps en mouvement, ne se déploie qu'en écho à une offre constante de générosité et de vigilance.

Didier Arnaudet

« **Tomoaki Suzuki** », jusqu'au 1^{er} juin, CAPC, musée d'Art contemporain, Bordeaux. www.capc-bordeaux.fr

[Voir et entendre sur] www.station-ausone.com



Tomoaki Suzuki, Mel, 2012. Photo P. Devit, maître de Bordeaux



Tomoaki Suzuki, Takashi, 2012. Col. privée. Photo P. Devit, maître de Bordeaux



L'Université Bordeaux Montaigne, le TnBA et la Librairie Mollat présentent



L'Autre parmi nous... entre Atlantique et Méditerranée

vendredi 23 mai 2014
→ de 19h à 6h du matin
Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine

→ **entrée libre**

+ d'infos
www.tnba.org / 05 56 33 36 80
www.u-bordeaux-montaigne.fr
www.mollat.com



DANS LES GALERIES par **Marc Camille****LE PAON ET LE LOUP**

Dans la vitrine du Crystal Palace, à l'invitation de l'association Zebra3, le plasticien Cyril Hatt a choisi d'écrire en volume une fable des temps modernes qui met en scène un paon, un loup et des détrit.

Des volumes photographiques, voilà comment les œuvres de Cyril Hatt pourraient être définies. À 38 ans, cet autodidacte a développé un rapport singulier à l'image. Ces sculptures, réalisées à partir de papier argentique, ont la particularité d'être à la fois légères et réalistes jusque dans les moindres détails. Sa méthode est rigoureuse. Il commence par fabriquer un document à l'échelle 1 sur son ordinateur, destiné à être imprimé sur du papier argentique brillant au format carte postale.

C'est à partir d'une quantité de photos plus ou moins importante, selon le sujet retenu, qu'il reconstitue le puzzle. Du scotch et des agrafes suffisent la plupart du temps à venir à bout de ce jeu de patience. Parfois, un grillage sert d'armature à la structure de l'œuvre quand les dimensions l'imposent. Dans la vitrine du Crystal Palace, il montre un ensemble de sculptures autonomes, dont deux sont inédites, qui composent une scène bien étrange. Un paon est installé au sommet d'une poubelle. Le sol est jonché de détrit. Au second plan, un loup au pelage roux observe à l'arrêt le spectacle. Ni corbeau ni renard, donc, mais on y pense. L'événement raconté, s'apparentant à une fable contemporaine, s'inspire de la société de marchandisation, le paon représentant le consommateur et le loup les marques des grandes entreprises. En réalité, cette installation fonctionne davantage comme un miroir pour le spectateur, le renvoyant à sa condition. Mais en cherchant à charmer les yeux comme les fables charment les oreilles, le plasticien parviendra-t-il, et c'est là la mission de ces récits, à alerter les passants par l'exemple et faire en sorte qu'ils corrigent leurs erreurs ?

« On ne m'y reprendra plus », **Cyril Hatt**, jusqu'au 22 juin, Crystal Palace, 7, place du Parlement, Bordeaux.



Dorothée Smith, Marcel Miracle

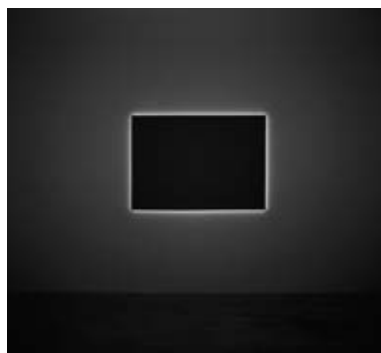
AUTOFICTIONS

L'artiste franco-suisse Marcel Miracle, né en 1957, expose un ensemble conséquent de collages et de dessins à la galerie Le Soixante-Neuf jusqu'au 7 juin.

Être face à ce travail, c'est plonger dans un univers aux contours mouvants où la poésie du trait et du collage et celle des mots font bon ménage. C'est un travail à la fois fécond et alerte, puissant à travers sa capacité à déporter le spectateur vers un ailleurs dont on ne sait si il est réellement lointain, tout en restant d'une extrême simplicité. Marcel Miracle est un auteur. Ses œuvres sont plastiques, littéraires (il écrit des nouvelles et des recueils de poésie), et il confectionne également des livres d'artistes. Ce qui semble relier le tout, c'est un rapport au monde et sans doute sa capacité à construire le sien, un peu désordonné, fait de rien, mais terriblement lumineux.

« Collages et dessins », **Marcel Miracle**, jusqu'au 7 juin, galerie Le Soixante-Neuf, 69, rue Mandron Bordeaux.

Facebook/lesoixanteneuf



Black Edge d'Arnaud Gerniers - Photo Arnaud Gerniers

AU-DELÀ

La galerie des Étables accueille un projet curatorial proposé par les commissaires Emmanuelle Leblanc et Michèle Rossignol. Intitulée « Seuil », cette exposition réunit les artistes Pierre Labat, Sylvain Chauveau, Yohann Gozard et Arnaud Gerniers autour de la notion de « limite ». Il est ici question du point de vue du spectateur. Son regard et sa perception sont éprouvés jusque dans les confins les plus ténus. Quand l'installation d'Arnaud Gerniers plonge un espace semi-clos dans l'obscurité quasi totale avec comme seul repère visuel un trait lumineux, une ligne de partage au cœur du néant, le compositeur Sylvain Chauveau donne à entendre dès l'entrée de la galerie une pièce sonore à fréquence à peine perceptible par l'oreille humaine. De son côté, le photographe Yohann Gozard choisit de montrer des clichés réalisés de nuit, en pose très longue, dans la périphérie de Bordeaux ; des représentations de paysages périurbains autrement inaccessibles à l'œil nu. L'idée de frontière est aussi comprise ici comme une zone au-delà de laquelle on se déprend du réel pour mieux en réenvisager les contours, cet espace tangent où se posent les questions de l'en dehors et de l'en dedans, des limbes de la conscience sensible et de la vérité crue des choses.

« Seuil » : **Pierre Labat, Yohann Gozard, Sylvain Chauveau et Arnaud Gerniers**, du 17 mai au 28 juin, galerie des Étables, 1, rue des Étables, Bordeaux.

Vernissage le vendredi 16 mai à 19 h + séance d'écoute de Sylvain Chauveau de 21 h 26 à 22 h 07.

Rencontre avec les artistes, samedi 17 mai à 16 h.

Rencontre avec les curatrices, samedi 14 mai à 16 h.

Présentation du catalogue d'exposition, vendredi 27 mai à 19 h.

Ouvert vendredi, samedi et dimanche : de 13 h à 19 h ou sur rendez-vous. www.pleonasm.eu

[Voir et entendre sur] www.station-ausone.com



© Dorothée Smith

MULTITUDE QUEER

Les identités mouvantes, plurielles, hybrides, construites au-delà de la binarité masculin/féminin occupent les représentations des artistes réunis dans le deuxième volet du projet d'exposition « Identity Lab » présenté par l'Espace 29 à l'invitation du festival Cinémarges. Des visions fantasmées ou réelles de ces corps « queer » on retrouve les pratiques parfois assez extrêmes des lesbiennes « butch » et trans dessinées dans un style presque enfantin par l'artiste Virginie Jourdain. Les photographies noir et blanc du corps démembré d'Anaïs Boudot réalisées avec un sténopé explorent le morcellement de l'identité au travers d'effets surréalistes. Dans une série de six vidéos, Dorothée Smith fait rejouer à des comédiens les étapes de l'histoire d'Agnès, femme trans se faisant passer pour hermaphrodite afin de dissimuler un processus de transition engagé depuis sa jeunesse grâce à la prise régulière de pilules dérobées à sa mère. Présenté en 2010 dans une première version aux Rencontres d'Arles, ce projet d'exposition initié par les artistes Anaïs Boudot et Dorothée Smith entend questionner les représentations artistiques de la multitude sexuelle gay, trans et intersexes et affirmer leur autonomie dans le champ de l'art en dehors des sphères exclusivement militantes.

« Identity Lab », avec **Tom de Pékin, Fredster, Anaïs Boudot, Michel Peneau, Virginie Jourdain et Dorothée Smith**, du 30 avril au 28 juin, Espace 29, 29, rue Fernand-Marin, Bordeaux. www.espace29.com



STREET WHERE ?

par **Guillaume Gwarddeath**

Elle préfère l'intimité et la lenteur, bien qu'il arrive, rançon du succès, que ça se bouscule autour de son stand lors des événements à la mode. À Bordeaux, Fonteljuice, adepte du « handpoke tattoo », appose ses tatouages artistiques à l'ancienne.

POINTS D'ENCRAGE

Le corps comme matériau, c'était déjà son truc. Elle est fraîche sur la scène du tatouage artistique, mais conçoit la pratique comme « une suite logique » de problématiques qu'elle travaille de longue date (doctorat en arts plastiques, spécialiste de la performance, et performeuse elle-même). Se positionnant « clando mais classe », elle a choisi de se baptiser Fonteljuice, « classe comme Geneviève de Fontenay et clando comme Beetlejuice ».

Fonteljuice tatoue sans dermographe, ce pistolet électro-magnétique au bourdon caractéristique. « J'utilise les mêmes aiguilles mais je travaille à la main », explique-t-elle. Le cadre est clean (déclaration à l'agence compétente, formation obligatoire, encres aux normes...), mais le choix d'une technique basique implique une approche particulière : sans machine, le travail est trois fois plus long. Mais aussi « plus doux, moins violent pour la peau, qui cicatrice beaucoup plus vite ». La patience fait partie du processus : « Tu ne peux pas te faire tatouer comme tu vas acheter des baskets. L'acte, pour moi, est quasiment aussi important que le résultat. Quand on ressort, il faut sentir qu'on est changé pour toujours. » Fonteljuice, qui avoue une préférence « soit pour les coloriage pour enfants, soit pour les gravures », crée ses calques (« Je fais des planches avec plusieurs motifs, et les gens choisissent ») et applique son aiguille : « C'est un petit peu comme de la couture... Je fais des petits points les uns à côté des autres, qui forment des lignes, ou des trames. » Puis Fonteljuice et la personne ainsi marquée savourent « le résultat brut qu'induit cette technique, cet aspect un peu imparfait à une époque de dictature de l'asepsie, où tout devrait être lisse et impeccable ».

Facebook/Fonteljuice



ART & PAYSAGE EST (AU POINT) MORT, VIVE ART & PAYSAGE ?

À l'heure où nous écrivons, l'édition 2014 d'Art & Paysage programmée par la mairie d'Artigues-près-Bordeaux depuis 2006 est à l'arrêt. Or, son ouverture est prévue en juin prochain. Anne-Lise Jacquet (UMP/UDI/Modem), élue maire de la ville en mars dernier, jointe par téléphone, explique avoir « demandé de ne pas avancer trop vite dans l'élaboration du projet ». Et de préciser : « Nous avons tout à faire concernant le budget de la ville. Et certaines choses sont à prioriser, mais ma décision n'est pas encore prise. » Affaire à suivre.

RAPIDO

La galerie Ilka Bree – avant de quitter définitivement ce mois-ci le local du 7, rue Cornac, aux Chartrons – a offert l'espace au collectif La Mobylette, qui propose l'exposition de groupe « Come as you are », visible jusqu'au 15 mai 2014; infos sur www.lamobylette.org • **Marathon de la photo** : venez le vendredi 16 mai, à 18 h, avec un appareil argentique; récupérez une pellicule 12 poses couleur ou un appareil jetable au Labo, à la Fabrique Pola. Et ramenez le lendemain vos photos réalisées autour de 12 thèmes imposés. À la clé, une exposition collective le 14 juin à 19 h avec remise des prix! www.pola.fr • « **Parcs et jardins** », une exposition de **Maya Andersson**, du 15 mai au 6 septembre, à l'Artothèque de Pessac; vernissage le jeudi 15 mai, à 19 h, en présence de l'artiste : www.lesartsaumur.com • Le Frac Aquitaine consacre l'exposition monographique « **magmas & plasmas** » au travail de l'artiste **Antoine Dorotte**; vernissage le 23 mai, à 18h30 : www.frac-aquitaine.net • Jusqu'au 10 mai, la galerie Guyenne Art Gascogne montre la peinture de l'artiste **Herta Lebk** au 32, rue Fondaudège; plus d'infos sur : galerie.gag.fr • Deux expositions personnelles consacrées à **Anne Grgich** et **Marie Hénocq** jusqu'au 8 juin au musée de la création Franche à Bègles : www.musee-creationfranche.com • « **Orientalismes** », collections du musée des Beaux-Arts, présentées à la galerie des Beaux-Arts jusqu'au 23 juin, Bordeaux : www.musba-bordeaux.fr • « Doux amer » de Michel Vanden Eeckhoudt jusqu'au 8 juin à la vieille église Saint-Vincent à Mérignac. www.merignac.com



PAPY FAIT DE LA RÉSISTANCE

56 RUE DU HAMEL
33800 BORDEAUX

INFORMATION & RÉSERVATION
09 83 85 29 90

FACEBOOK
PAPYFAITDELARESISTANCE.BX

• ARDOISE •
QUOTIDIENNE

• PRODUITS DE SAISON •
D'ICI OU D'AILLEURS

• CUISINE •
SAVOUREUSE
DANS UN CADRE CHALEUREUX

OUVERTURE
DU MARDI AU SAMEDI MIDI
ET LES VENDREDIS ET SAMEDIS SOIR

•
EN JUILLET
DU MARDI AU SAMEDI SOIR
ET LE SAMEDI MIDI

•
FERMETURE ANNUELLE EN AOÛT

Le théâtre de l'Unité kidnappe Shakespeare et le perd dans la forêt, l'un des temps forts de la 5^e saison de Gradignan. Interview de Jacques Livchine, 45 ans d'activisme théâtral.



Macbeth © Jacques Livchine

MACBETH PASSE LA 5^e

Comédien, metteur en scène, auteur, plaisantin, pionnier du théâtre d'improvisation et du théâtre de rue, cofondateur depuis 1968 (avec Hervée de Lafond) de l'emblématique théâtre de l'Unité, aujourd'hui basé à Audincourt (Doubs), Jacques Livchine se frotte pour la première fois à Shakespeare. Il nous dit pourquoi.

Jusqu'ici, vous n'avez jamais monté Shakespeare... Pourquoi maintenant et pourquoi Macbeth ?

On ne se sentait pas capables de le monter avant, même si on a fait plein d'essais en atelier. Et puis, il y a deux ans, on a essayé avec des amateurs, dans une forêt, la nuit. D'un seul coup, ça s'est mis à fonctionner très fort : la noirceur, le mystère. C'est aussi l'une de ses pièces les plus courtes, ce qui nous plaisait bien. Et puis c'est toujours d'actualité, ces hommes qui sont prêts à tous les crimes pour prendre le pouvoir...

« La haine est le moteur du monde et nous marchons tous sur des cadavres. » Macbeth, responsable ou coupable ?

Comme toutes les grandes pièces, elle a plein de résonances. À chaque minute, j'y trouve une signification différente. Par exemple, je remarque que la plupart des politiques avides de pouvoir sont très complexés : Hitler, Sarkozy et sa petite taille, Hollande et sa femme... Macbeth, lui, est stérile. Quand un homme devient violent, c'est qu'il a un problème.

Macbeth n'est pas un serial killer, il est torturé par ses crimes. Il est manipulé par sa femme, comme tous les hommes. Il est poussé par les sorcières, comme beaucoup aujourd'hui croient aux forces occultes : horoscopes, gourous, intellectuels, psychanalystes, sondages...

Vous avez pris beaucoup de liberté avec le texte...

Le texte est paru après la mort de Shakespeare, et même les plus grands traducteurs pensent que certaines scènes ont été rajoutées par Thomas Middleton. Il y a plein de versions différentes. On adore les métaphores de Shakespeare, mais, en français, c'est parfois injouable. On a « cosmétisé » certains passages. On a gardé la quintessence, les grandes répliques, retraduites pour que les comédiens puissent les dire.

Quelle distribution ?

La distribution originale de Shakespeare.

Onze acteurs, qui jouent plusieurs rôles : Shakespeare a sûrement inventé le football. On a travaillé scène par scène, en galérant. On a donné le rôle de Macbeth à quelqu'un qui n'a fait aucune école de théâtre, un autodidacte, Pancho Jimenez. C'est lui qui assurait le mieux la violence du personnage. Au début, on a monté la pièce classiquement, et c'était chiant. C'est là qu'on a fait entrer en jeu une « explicatrice », Hervée de Lafond, qui va conduire le public en reprécisant l'histoire. Ce qui est très discutable ! Elle frise le vulgaire, mais c'est un peu la voix du théâtre de l'Unité sur l'œuvre.

C'est aussi un spectacle déambulatoire...

Il y a des étapes et le public est équipé de tabourets : on estime que l'émotion ne peut venir qu'assis. On est vraiment dans la nature. C'est risqué, parce que personne n'a l'habitude d'être dans le noir, dans la forêt. On a eu des problèmes avec des comédiens qui se sont perdus ou qui avaient peur...

Vous n'avez pas renoncé à « faire du théâtre pour ceux qui n'y mettent jamais les pieds » ?

Non. Je suis toujours obsédé par la culture de la femme de ménage. On travaille avec eux, comme à Amiens : là, c'est plutôt la culture Restos du Cœur. On joue dans notre ville, devant un public très populaire. On a réussi ça. Je m'adresse à eux en priorité : ceux qui ne savent rien sur Shakespeare. La dernière fois, on a eu une grosse déconvenue parce qu'on a fait une représentation gratuite chez nous, à Audincourt, et personne ne voulait venir. « Oh non, pas la nuit, pas dans la forêt ! » Mais j'ai le fantasme de la femme de ménage et du prof de fac assis à côté, devant le même spectacle...

Vous êtes aussi connu pour vos prises de position dans le débat culturel. Que vous inspire la politique du gouvernement actuel ?

Côté intermittents, c'est un véritable drame. Je trouve que le mot est horrible, il vient du Medef : rien n'est moins intermittent qu'un comédien, on travaille sans arrêt, c'est un des métiers les plus durs... Côté ministère, elle a bien commencé, la petite Filippetti, mais elle s'est fait manger... Je crois que tout se fait hors institution, dans les petits abris culturels.

C'est là que la culture s'invente. On espérait que le ministère allait aider ce vivier, alors qu'il ne subventionne que les grosses structures, comme les opéras, ce qui est un scandale. Je ne peux pas dire du mal du réseau, parce qu'ils me prennent parfois... Mais il est un peu calaminé. Je crois que le salut vient de ceux qui allument des lumières dans les campagnes.

Propos recueillis par Pégase Yltar

Macbeth, du jeudi 1^{er} au samedi 3 mai, 21 h 30, 5^e saison, théâtre des Quatre Saisons, Gradignan. www.t4saisons.com
Prévoir une lampe de poche.



Cie Carabosse / Photo Vincent Mitréau

UNE SAISON EN ENFER

Grosse affiche pour cette 5^e saison qui fait appel à des troupes confirmées du théâtre de rue pour une édition incandescente. En plus des brasiers en forêt allumés par le théâtre de l'Unité, on y verra aussi les installations pyrotechniques, métalliques et poétiques de la compagnie Carabosse. La troupe des Deux-Sèvres, abonnée aux festivals internationaux, dévoilera son installation de feu sur l'esplanade des Quatre-Saisons (vendredi 2 mai, à 21 h 30, entrée libre). Autre habitué de l'événementiel in situ, le groupe Merci, basé à Toulouse, jouera son *Europeana*, qui tourne depuis quelques années. « Une brève histoire du xx^e siècle », mise en scène de Solange Oswald, d'après le Tchèque Patrik Ouředník, dans une scénographie surprenante sous chapiteau, comme un trou de mémoire, une fosse commune. Il y aura aussi du jazz, avec la rencontre entre François Corneloup et Henri Texier, et de la danse sur le fil tout public, avec la compagnie circassienne Au fil du vent, aujourd'hui basée en Dordogne. Bref, une grosse saison en plein air, qui mériterait un temps de printemps.

5^e saison, théâtre des Quatre Saisons, Gradignan. www.t4saisons.com



© Elisabeth Carrechio

Le classique de Ferenc Molnár
visité par Galin Stoev.

LILIOM, LE LANGAGE QUI FOIRE

Ce n'est pas la seule pièce du prolifique Hongrois Ferenc Molnár (1878-1952), mais c'est la plus connue. Depuis sa première mise en scène le 7 décembre 1909 au théâtre Vig de Budapest, *Liliom* a traversé le siècle et le monde, constamment réadapté au théâtre, au cinéma, en version comédie musicale (*Carousel*). Pourquoi ? À cause du décor et du background populaire : en racontant l'histoire d'un voyou bonimenteur dans une fête foraine de banlieue, Molnár a voulu peindre une « histoire naïve », comme les tableaux du Douanier Rousseau, loin des codes du théâtre bourgeois de son époque. À cause de sa drôle de structure, surnaturelle, *Liliom* s'essaie au hold-up, foire, meurt et se retrouve devant les flics de Dieu, qui semblent lui donner une seconde chance. À cause de sa vraie-fausse morale, pessimiste, ambiguë, donc universelle. Pour le metteur en scène Galin Stoev, qui reprend la récente traduction (2004) établie par Kristina Rády, Alexis Moati et Stratis Vouyoucas, belle adaptation de l'argot hongrois originel, *Liliom* est tout cela à la fois : un mélodrame prolétaire, une fable surréelle, une tragédie du langage et de l'aliénation. *Liliom* embarque Julie la boniche sur son maudit manège ; c'est une histoire d'amour mais il n'a pas les mots : alors il cogne, elle se tait. Ce n'est pas pour autant un drame de la misère culturelle : pour Stoev, la pièce dessine aussi un chemin, une transcendance, une « transformation métaphysique ». Le metteur en scène d'origine bulgare a tenté de ressusciter ce *Liliom* (créé à Liège cette saison) en imposant son propre univers de foire et sa ménagerie : dix comédiens, dont Christophe Grégoire (en voyou physique, des airs de Boyer dans la version de Fritz Lang), Marie-Ève Perron et le jeune Christophe Montenez, sorti de l'EstBA, dans le rôle du talent local de l'étape bordelaise. **TY**

Liliom, du 13 au 16 mai, TnBA, Bordeaux.
www.tnba.org



D.R.

LE COMBAT DES ROIS

Le Requiem de Fauré, la guerre, le cirque, la danse, l'acrobatie. *Rois*, la dernière création de Gilles Baron, explore les rapports au pouvoir, à la conquête, tout ce qui agite les hommes, avec huit danseurs de haut vol qui se lancent dans une interprétation relevant « d'un combat pour l'élévation », selon le chorégraphe. Car c'est quand ils sont épuisés, à terre, que les hommes peuvent enfin relever la tête, reconstruire après le chaos. **Lucie Babaud**

Rois, le 23 mai, 20 h 45, théâtre du Liburnia, Libourne
www.ville-libourne.fr



D.R.

SUR LA ROUTE DE YUVAL PICK

Pour sa 7^e édition, Itinéraire dansé propose une balade en compagnie du chorégraphe israélien Yuval Pick afin de découvrir son univers et son esthétique. Le directeur du Centre chorégraphique national de Rillieux-la-Pape présentera *Play Bach*, une pièce où il revisite la musique du célèbre compositeur via son iPod et travaille son énergie sur l'exploration du poids des corps des interprètes. Il animera également des ateliers. **LB**

Play Bach, le jeudi 23 mai, Pôle culturel ev@sion, Ambarès-et-Lagrave. Les restitutions du travail chorégraphique des amateurs se feront le mardi 28 mai à 20 h 30 au Cube de Villenave-d'Ornon.

le

Glob

2013-2014

THEATRE | BORDEAUX

>> DANCE ROADS

RENCONTRES INTERNATIONALES DE DANSE CONTEMPORAINE

DU 13 AU 17 MAI 2014

5 jeunes chorégraphes innovants sélectionnés par 5 centres de création contemporaine en tournée internationale

CANADA / FRANCE
PAYS DE GALLES
ITALIE / PAYS-BAS

RENSEIGNEMENTS SUR : www.danceroads.eu

RESERVATION EN LIGNE SUR www.globtheatre.net

69 RUE JOSEPHINE | TRAM LIGNE B | 05 56 69 85 13

BORDEAUX | BORDEAUX | BORDEAUX



D.R.

Sabine Samba revient à la danse en solo avec *À cause d'un moment*, accompagnée de Renaud Cojo.

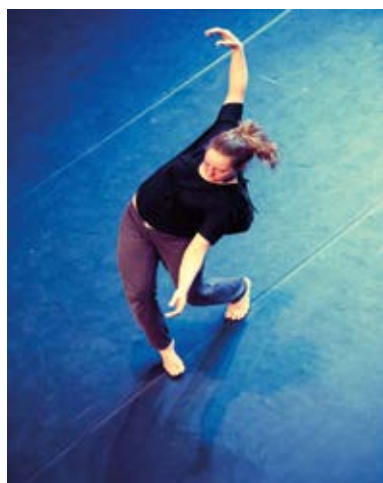
SAMBA, LA TÊTE ET LES JAMBES

Oui, elle vient du hip hop (compagnies Révolution, Hors Série). Mais elle a aussi fait le Conservatoire et du jazz. Sabine Samba insiste, depuis la création de sa compagnie GestueLLe en 2003, sur une danse plurielle (multiplicité des styles et affirmation de sa féminité). Aujourd'hui, après un parcours qui l'a amenée à travailler avec des gens de théâtre, elle revient à l'essence de sa danse. Mais avec un metteur en scène de théâtre, tout de même. Qui lui demande de rester muette, alors qu'elle est une danseuse réputée pour son franc-parler. Non pas que Renaud Cojo soit particulièrement machiste, mais il ne goûte pas le mélange des genres, galvaudé ces dernières années : *« Je refuse désormais ces appétits bicéphales (encouragés par l'économie culturelle). »*

« J'ai besoin de réinterroger mon écriture chorégraphique », reconnaît la danseuse chorégraphe. « D'être moins dans la narration, plus dans une expression du corps qui passe par ses tendances naturelles, par une écoute attentive. J'ai demandé à Renaud Cojo de travailler avec moi car j'aime son sens de la provocation dans le fond et la forme. Pour ce solo, je lui ai dit que je voulais déconstruire le façonnement des corps et des humains. C'est déstabilisant, mais c'est ce que je voulais. »

Dans *À cause d'un moment*, on retrouvera donc tous les ingrédients chers à Cojo : de la musique pop rock, des projections et du second degré. Chez Sabine Samba, la danse d'une femme indépendante, noire et d'une énergie redoutable. Et quelques questionnements existentiels : mais comment coiffer ces cheveux impossibles ? **13**

À cause d'un moment, sortie publique le mardi 27 mai à 18 h 30, Molière Scène d'Aquitaine, Oara, Bordeaux. oara.fr



© Pierre Planchenaît

Le Glob accueille cinq artistes émergents dans le cadre du réseau européen Dance Roads. En parallèle, le Cuvier organise des journées pros.

ROADS MOVIES CHORÉGRAPHIQUES

Ils sont jeunes, ils dansent et ils voyagent. Ils sont en plein dans leur génération, mobiles et créatifs. Avec Dance Roads, l'invitation à la danse est aussi une invitation au voyage. Ce réseau européen qui œuvre en partenariat avec l'organisation Tangente, située à Montréal, soutient les chorégraphes émergents et leur donne l'occasion de se produire sur la scène internationale. En France, et à Bordeaux, donc, c'est le Glob Théâtre qui est la structure d'accueil et reçoit le projet pour la deuxième fois. Ainsi, cinq jeunes compagnies de cinq pays travaillent sous le regard bienveillant du chorégraphe Emmanuel Grivet : Andrea Gallo Rosso, Jasper van Luijk, Jo Fong, Sarah Bronsard et Teilo Troncy. Chacun à sa manière explore sa voie, questionne le mouvement, sa place au monde, les relations humaines, le rapport à l'espace et au temps.

Le Cuvier à Artigues et le Glob s'associent durant une semaine sur des propositions communes autour du thème de la mobilité. Le Cuvier accueillera plutôt des journées professionnelles durant cette semaine. Cependant, une après-midi sera ouverte aux ados de 12 à 16 ans pour un atelier de battle de danse africaine, de 14 h 30 à 16 h 30, le mercredi 14 mai. Et une pièce d'Herman Diephuis, habitué du Cuvier, est programmée et s'inscrit dans cette même thématique voyageuse. *Objet principal du voyage* est le fruit d'une rencontre avec quatre danseurs burkinabés le jeudi 15 mai à 20 h 30. **13**

Dance Roads, du 13 au 17 mai au Glob Théâtre, Bordeaux. www.globtheatre.net

Rencontres internationales, du 14 au 16 mai au Cuvier, Artigues-près-Bordeaux. www.lecuvier-artigues.com



D.R.

La Fabrique de l'écriture, l'atelier de lecture de la Manufacture Atlantique, présente ses coups de cœur de l'année.

PRENDRE LANGUE À PLUSIEURS

À plusieurs, c'est toujours mieux. On ne déclinera pas ici toutes les activités qui sont bien plus agréables à pratiquer à plusieurs que seul. On s'arrêtera juste à la lecture, qui, si elle est un des plaisirs solitaires les plus savoureux, est aussi jouissive en groupe. À la Manufacture Atlantique, on la pratique régulièrement à une dizaine au sein de La Fabrique de l'écriture, presque tous les mercredis, et les lecteurs n'ont pas peur de s'exhiber : ils présenteront leurs coups de cœur de l'année les 22 et 23 mai.

« La Fabrique de l'écriture, ce n'est pas un atelier de travail », explique Frédéric Maragnani, directeur du lieu. « C'est né d'un vieux rêve que j'avais d'avoir un comité de lecture autour d'auteurs et de textes de théâtre. Je reçois beaucoup de textes, et j'avais envie de les partager, de les entendre à voix haute, par d'autres personnes que moi. Le théâtre, ce n'est pas facile à lire. Là, on entend le rythme des mots, on les dévore ensemble, on ne les travaille pas, mais on les découvre collectivement, c'est enthousiasmant. »

Ainsi, amateurs, pros, enseignants savourent ensemble des auteurs connus comme Lagarde ou Minyana, moins connus comme Mariette Navarro ou Nicolas Doutey, voire décédés comme Armando Llamas.

Avec la déclinaison du travail de la Manufacture Atlantique autour des écritures contemporaines, avec les banquets littéraires ou la bibliothèque des livres vivants – qui s'attache essentiellement au roman –, cette Fabrique de l'écriture est une mise en bouche théâtrale qui se déguste sans modération. **13**

Coups de cœur de la Fabrique de l'écriture, les 22 et 23 mai, 20 h 30, Manufacture Atlantique, Bordeaux. www.manufactureatlantique.net



D.R.

La 2^e édition du festival Bordeaux Cité Tango dévoile toutes les richesses de cet art argentin qui connaît un véritable engouement sur les bords de Garonne.

BORDEAUX, TANGO, TANGO

Bordeaux se devait d'avoir son festival de tango. La chanteuse argentine Sandra Rumolino, installée en France depuis une trentaine d'années et à Bordeaux depuis 2010, l'a imaginé et l'a concrétisé. Bordeaux Cité Tango réunit cinq associations de tango, la crème du genre, avec Tanguendo, Tango Feroz, El Recodo Tango, Percal Productions et Amor del Tango. La 1^{re} édition du festival l'an dernier fut un succès. L'association renouvelle l'aventure en ce début mai, et invite les Bordelais à chavirer aux rythmes argentins. Sandra Rumolino et son époux, Jorge Rodriguez, danseur, sont des passionnés, des professionnels, de ceux qui convoquent l'excellence. *« À Bordeaux, il y a beaucoup d'associations et de danseurs. Certes, le tango est un art qui appelle l'émotion, avec un aspect très sensuel, mais nous allons au-delà de cela. »*

Ainsi, le festival déploie toutes les options qu'offre cette culture qui ne cesse d'évoluer. Le festival se déroulera en plusieurs temps et ouvrira les fenêtres sur tous les paysages artistiques liés au tango : le chant et la danse, les arts plastiques, les lettres et le cinéma. Il y aura des milongas, bien sûr, mais aussi des siestes musicales, un concert au Rocher de Palmer, avec le Quinteto El Después, qui incarne le tango contemporain, une soirée au cinéma Utopia avec la projection du film *L'Impénétrable*, suivi d'un débat animé par Jean-Noël Salomon, puis d'une milonga en plein air place Fernand-Lafargue. Il y aura aussi une master class avec le grand Juan José Mosalini. Bref, le vrai désir du festival : faire vibrer Bordeaux. **13**

Bordeaux Cité Tango, du 6 au 11 mai, divers lieux. [Lire aussi p. 15] www.bordeaux-tango-festival.com



© Elisabeth Thuillier / Jean-Jacques Ibo

L'AMGC de l'auteur et utopiste en chef Jean-Philippe Ibo achève son compagnonnage avec Pessac. Pour marquer le coup, il propose son « Grand Final », deux jours pour fêter six années de parole publique, artistique et citoyenne.

LA FINALE DES MÉCANOS

Quel est ce « Grand Final » ?

Voilà six ans que l'Atelier de mécanique générale contemporaine est installé à Pessac pour ce compagnonnage avec les habitants. On avait envie de finir en beauté, avec une dernière grande action qui revient sur ces années citoyennes d'exploration du monde. On a préparé une petite fiesta en deux parties. Des spectacles en jardin fabriqués avec ce qu'on a envie de revoir. On en a dessiné deux grands thèmes. Autour de l'intime : comment on tient debout ? On a beaucoup de textes, issus de commandes à des auteurs (Catherine Zambon, A.-J. Rudefoucauld, Julie Lagarrigue, Marc Depond, Hubert Chaperon, Elie Briceno, etc.). On a imaginé un univers forain, avec des bonimenteurs qui embarquent les gens derrière le rideau. Deuxième thème : la connerie, la bêtise crasse, les petites saloperies au quotidien... Et là on a aussi de beaux trucs, de quoi faire un « Cirque de la bêtise ». Ces deux jardins seront montés avec les comédiens de la compagnie et plein d'amateurs de l'Atelier, de tous les âges. En tout, une centaine de personnes ! Enfin, ce « Grand Final » est issu d'un dernier collectage qui nous amène à la fabrique de L'Opéra des illuminés. Le produit d'une question, posée à tous les Pessacais : « Sur quelle utopie ou réalité il vous paraît important de rallumer la lumière ? » On a fait un montage qu'on va mettre en musique et en lumière, le soir : le dernier mouvement, le grand poème de notre compagnonnage.

Que retenez-vous de ces six ans de travail ?

On avait déjà travaillé sur le territoire, mais sur des résidences plus courtes. Là, on a approfondi les possibilités, l'horizontalité, les débats, les croisements – Pessac est une grande commune avec des espaces et des gens très différents. Petit à petit, on finit par habiter là, on se sent proche des

gens avec qui on essaie de construire un point de vue sur le monde. On a vraiment creusé la relation, en immersion, avec une carte blanche : c'est un espace d'expérimentation formidable. Du coup, on ressort enrichi de beaucoup de choses. De méthodes de travail, de rencontres avec des gens, acteurs, musiciens, auteurs. Et ça, c'est pas du bluff. Surtout, on n'a pas arrêté de créer. Des petits objets, souvent minimalistes, sur des actes de parole, qui sont maintenant dans notre catalogue. Donc tout ça est très positif.

Quel va être l'avenir de la compagnie d'un point de vue administratif et artistique ?

Le compagnonnage s'arrête avec ses financements. Mais notre siège social reste à Pessac, on a développé de douces racines dans cette ville, des liens au-delà de ce dispositif qui s'arrête. On nous a confié l'option théâtre du lycée Pape-Clément, qui continue. On va créer un projet jeune public avec Pépito Matéo et les écoles. Mais à ce jour on ne sait pas ce qui peut nous arriver. D'autres travaux sur d'autres territoires ? On est dans un grand point d'interrogation. Avec beaucoup de questions, comme toutes les compagnies qui vivent ce moment de crise assez violente dans la culture... Donc, on continue de créer. On monte un nouvel espace de création permanent, qu'on appellera l'Encyclopédie des mécanos. Pour une mise en scène en musique et une mise en ligne des trucs et astuces pour tenir debout. Propos recueillis par **Pégase Yltar**

Grand Final, les 16 et 17 mai, parc Camponac, médiathèque Jacques-Ellul, Pessac ; manifestation gratuite, réservation conseillée pour les petites formes : 05 57 93 65 40. www.atelier-de-mecanique-generale-contemporaine.com

→ théâtre

voyage au bout de la nuit

d'après le texte de **louis-ferdinand céline**
création **collectif les possédés**

28 avril → 7 mai à 20h

Avec *Voyage au bout de la nuit*, Céline bouscule la littérature d'avant-guerre et rompt avec un académisme « trop lisse ». Ce chef-d'œuvre de chair et de sang retrace les tribulations de Ferdinand Bardamu, de la guerre de 1914 à New York en passant par l'Afrique. De retour en France, médecin, il découvre la misère des faubourgs parisiens. Rodolphe Dana accompagne l'anti-héros de Céline dans sa quête d'absolu et s'empare de sa langue explosive et jubilatoire. Un voyage truculent au cœur d'une humanité sublime et grotesque.

→ théâtre des enfants

journal d'un monstre

à voir en famille
→ à partir de 8 ans

d'après **richard matheson**
mise en scène et adaptation **florence lavaud**

13 → 16 mai mar à 20h / mer à 14h30 & 19h30 / ven à 20h

« Aujourd'hui, maman m'a appelé monstre... Je me demande qu'est-ce que c'est qu'un monstre ? » Adapté de la nouvelle de Richard Matheson, maître du fantastique, ce *Journal d'un monstre* scrute nos propres peurs et nous questionne sur notre rapport à l'autre et à la différence. Dans un univers sépulcral avec bruit de chaîne et gouttes d'eau qui tombent sans discontinuer, Florence Lavaud chamboule les codes de notre monde pluriel où la monstruosité n'est jamais là où on l'attend.

→ théâtre

Liliom

coproduction
TQBA

texte **ferenc molnár** / mise en scène **galin stoev**

13 → 16 mai mar, ven à 20h30 / mer, jeu à 19h30

Julie, bonne à tout faire, tombe amoureuse du beau Liliom, bonimenteur de foire. Quand elle tombe enceinte, Liliom participe à un braquage qui tourne mal. Plutôt que d'être arrêté, il se suicide. Le tribunal céleste le condamne pour avoir battu sa femme. Seize ans plus tard, il retourne sur terre afin de rencontrer sa fille. Las Elle le repousse. Désespéré, il la frappe. En 1934, Fritz Lang fit un film du drame social de Ferenc Molnár. En 2013, le metteur en scène bulgare Galin Stoev livre de cette belle histoire de banlieue une version légère et grave, décapante et décapée.

TQBA

programme
& billetterie en ligne
www.tnba.org
du mardi au samedi,
de 13h à 19h
05 56 33 36 80

design franco tiliou

Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine
direction **catherine marnas**
place renaudel / square jean-vauthier
tram c - arrêt sainte-croix



© Aramis Films

LIGNE D'ARRIVÉE

Une étudiante canadienne n’a qu’une possibilité pour aller au bout de ses rêves : quitter la petite ville où elle habite pour aller à Montréal, où elle pourra intégrer l’université lui permettant de s’entraîner pour devenir une coureuse de fond. Le trajet pour en arriver là sera de longue haleine : pour s’installer, Sarah doit épouser son colocataire alors qu’elle a peut-être bien une préférence pour les filles. *Sarah préfère la course* est bien un film sur l’endurance : celle de sa drôle d’héroïne pour assumer qui elle est, s’accomplir pour ce qu’elle est et non pour ce que les autres attendent d’elle. Le film de Chloé Robichaud fonctionne de la même manière : ni prosélyte lesbien, ni portrait d’une jeunesse canadienne grisâtre, mais un récit qui s’émancipe des clichés, veut conquérir sa liberté. Sophie Desmarais est parfaite en marathoniennne de sa vie.

Sarah préfère la course, sortie le 7 mai.



© Eurozoom

ÉVANGILE TRASH

Vincent Lannoo est un drôle de zigue. Ce cinéaste belge s’évertue au gré des films à détourner les lignes, à faire vaciller les codes (de la télé-réalité – *Strass* – comme du film d’horreur – *Vampires* – ou du cinéma indépendant américain – *Little Glory*). Parfois en ruant dans les brancards, comme avec *Au nom du fils*. Ça commence comme du Étienne Chatiliez avec le portrait d’une famille petite-bourgeoise bigote, avant de virer cinéma d’exploitation avec la croisade d’une mère contre l’Église pédophile. *Au nom du fils* prend surtout les armes du poujadisme, mais a le mérite d’y aller franco. Pas de quartier ici, que ce soit dans le ton très noir ou la férocité. Mauvais goût ? Sans doute un peu, mais particulièrement réjouissant si on veut bien prendre le film pour ce qu’il est : une rugueuse série B, provoc en diable.

Au nom du fils, sortie le 7 mai.

JEUX DE GUERRE

La guerre serait-elle un jeu d’enfants ? C’est la piste proposée par *Loubia Hamra*, portrait saisissant de l’Algérie actuelle, entre rêves de ses mêmes et poids du passé historique. Ce film inclassable (peut-on parler de documentaire ? de cinéma semi-expérimental ?) se déroule d’ailleurs dans un entre-deux. Des gamins d’Alger, qui ne supportent plus de devoir se contenter de haricots, vont à l’assaut d’une maison française coloniale qui regorgerait de chocolats et d’œufs. L’évocation de la guerre d’Algérie est évidente, mais dans une relecture façon *Sa Majesté des mouches*. Si Narimane Mari filme la bataille de l’identité contre l’idéologie (la citation finale d’Artaud « *Vaut-il mieux être que d’obéir* ? » est claire à ce sujet), c’est par la grâce d’une poésie visuelle que s’immisce le politique, qu’apparaît le paysage mental d’un monde arabe qui n’a pas encore achevé sa révolution.

Loubia Hamra, sortie le 28 mai.



© Pyramide Distribution

FAMILLE, JE VOUS AIME

Les Drôles de Poissons-Chats démarre comme une caricature du pire du cinéma d’auteur latino actuel : Claudia, une employée de supermarché, est repliée sur elle-même, sa vie n’est que tristesse et souffrance. Littéralement quand une crise d’appendicite la tord de douleur. Tout s’illumine avec son arrivée à l’hôpital, où elle va se lier d’amitié avec Martha, sa voisine de chambre, une mère de famille nombreuse qui va l’intégrer à son foyer. Souci : Martha est atteinte d’une maladie incurable... *Les Drôles de Poissons-Chats* oscille sans cesse entre *telenovela* et *feel-good movie*, le second registre prenant peu à peu le dessus, pour installer une réconfortante chaleur humaine dans ce mélo au féminin, s’allégeant toujours plus des lourds sabots d’une chronique chialarde pour aller vers un ton étonnamment solaire, rasséréné.

Les Drôles de Poissons-Chats, sortie le 28 mai.



Loubia Hamra, DR

NEWS

TRÈS COURTS SANS FRONTIÈRES

Pour sa 16^e édition, le Festival international des très courts aura lieu du 2 au 11 mai. Pendant neuf jours, une cinquantaine de films issus du monde entier, d’une durée maximale de 3 min, sont projetés simultanément dans 100 villes à travers 17 pays, de la Chine au Guatemala. Pour la troisième année de suite, Le Haillan accueille le festival à L’Entrepôt, le 2 mai, à partir de 20 h 30, pour deux séances de la sélection internationale, le tout pour 5 euros.

Pour plus de renseignements : 05 57 93 11 30 ou 05 57 93 11 38 ; lehaillan@trescourt.com

ENTRE DEUX FILMS

Le festival Entre-deux-Films aura lieu du 14 au 20 mai au cinéma Max Linder à Créon. Le thème retenu cette année : « Humour en tous genres à travers le cinéma européen ». Un concours de blagues sera organisé. Vous pourrez glisser vos blagues dans des boîtes déposées au cinéma et chez les commerçants de Créon. Un jury sélectionnera les meilleures, qui seront lues au bistrot du festival. Le grand gagnant recevra un an de gratuité au ciné Max Linder.

Pour plus d’informations sur les horaires et la programmation : 05 56 23 30 04. cinemaxlinder.free.fr

EXTRA SCOLAIRE

Le Crous Bordeaux-Aquitaine, sous l’égide du Cnous, propose des concours et des tremplins pour tous les étudiants de la région qui ont des initiatives liées à l’art. Chaque année, de mi-décembre à mi-mai, ces derniers peuvent déposer leurs projets culturels et artistiques (musique, danse, écriture, BD, photo, audiovisuel) sur le site du Crous. Le thème choisi cette année est « Ailleurs ». La date limite de dépôt des projets relatifs à la bande dessinée, à la photographie, à la peinture, aux arts numériques et aux films courts est fixée au 12 mai.

Les règlements et les bulletins d’inscription sont disponibles en téléchargement sur la page Internet : www.crous-bordeaux.fr/culture/concours-etudiants

Pour tous renseignements, contactez le service culturel du Crous de Bordeaux : 05 56 80 78 28 ou service.culturel@crous-bordeaux.fr

NUITS COQUINES

Le cinéma Le Festival de Bègles passe au rose avec ses deux séances coquines, du 15 au 17 mai. Érotisme et humour se conjugueront dans une dizaine de courts métrages, français et étrangers, interdits aux moins de 16 ans. Un apéritif dînatoire est offert chaque soir de l’événement entre 20 h 30 et 21 h.

Pour plus de renseignements : www.cinemalefestival.fr



© David Hurst (Dublin Films)

Questions à David Hurst, coproducteur avec Fabrice Main et Benjamin Serero, ses acolytes de Dublin Films, de Pasolini, le prochain film d'Abel Ferrara.

ZOOM SUR... par Sébastien Jounel

Pourrais-tu résumer ton parcours jusqu'à la création de Dublin Films ?

Je ne m'étais pas prédestiné au cinéma. J'y suis tombé un peu par hasard quand j'ai fini mes études d'histoire à Bordeaux 3 : j'ai commencé en étant chauffeur pendant quatre mois sur le tournage d'un film américain en Dordogne (*À tout jamais*, d'Andy Tennant, 1998, [ndr]). Je suis devenu intermittent tout de suite. Je me suis intéressé à la production de courts métrages avec des gens à Bordeaux (asso Têtes à clap), mais, pendant presque quinze ans, j'ai eu une carrière de régisseur puis de directeur de production sur toute une série de longs métrages, téléfilms, pubs, documentaires, tout en gardant un œil sur la production.

En 2010, j'ai été sollicité par la Commission nationale du film et la Commission Aquitaine du film (écla) pour accueillir le tournage d'un long métrage chinois pendant deux mois à Bordeaux. C'est à ce moment-là que j'ai fait appel à Fabrice Main, qui avait déjà sa boîte, Dublin Films. À partir de 2011, je me suis concentré sur la production de films d'auteurs après quinze ans de régie pour des séries comme *Section de recherches* qui me frustraient intellectuellement.

Et maintenant, trois ans plus tard, Dublin Films développe des projets de longs métrages en tant que producteur délégué. C'est un moment très important et très excitant. La coproduction du film d'Abel Ferrara est pour nous un coup d'accélérateur pour accéder au réseau dont nous avons besoin pour la suite.

Comment un producteur bordelais se retrouve-t-il associé à un film du mythique Abel Ferrara ?

Le producteur à l'initiative de *Pasolini* est Thierry Lounas de Capricci. Il nous a contactés il y a un an et demi lorsqu'il cherchait des financements. Il y a une spécificité du fonds d'aide pour le cinéma en région Aquitaine : l'aide déterritorialisée. Elle peut être donnée

à des films même s'ils ne sont pas tournés dans la région dans la mesure où il y a une coproduction avec une structure locale, de l'emploi local et un recours à des prestations locales. Le deal avec Capricci était que Ferrara fasse le montage de son film à Bordeaux. Suite au processus de sélection, la Région a donné 200 000 euros. De fait, nous sommes devenus coproducteurs avec, notamment, Arte, une production belge et une autre italienne. C'est une aventure absolument extraordinaire !

Selon toi, Bordeaux est-elle une ville de cinéma ?

Ce qui est clair, c'est que l'Aquitaine est une région de cinéma. Depuis plus de quinze ans, il y a un fonds de soutien régional pour soutenir les films ou les téléfilms. C'est un appel à toutes sortes de productions venues de partout pour tourner ici. Par ailleurs, l'Aquitaine est un territoire d'accueil de tournage extraordinaire. En tant que régisseur, j'ai travaillé sur près de 80 films. Il y a une diversité de paysages et d'architectures qui est phénoménale. Il y a donc un super réseau de techniciens, de comédiens, de prestataires, etc. Et c'est en voie d'aller de plus en plus fort, parce qu'il y a d'autres dispositifs en train d'émerger. Quant à Bordeaux, en particulier, il est plus facile d'y organiser un tournage dans le centre-ville qu'à Paris, par exemple, même s'il n'y a pas d'aide financière ou d'encadrement spécifique. Cela dit, depuis deux ans, la ville finance le Fifib.

Quels sont tes projets à venir ?

On est sur une super dynamique. Pour citer quelques projets : on développe un long métrage pour 2016 qui est une sorte de western dans les Landes, on prépare une adaptation de l'ouvrage d'une journaliste sur la guerre en Syrie, un documentaire sur la question de genre à Buenos Aires, un autre sur le parcours incroyable d'un homme incarcéré depuis 1978 en Californie et pas mal de courts métrages...

JAZZ
in
MARCIAC
SINCE 1978

STAGES & MASTER CLASSES JAZZ

DU 29 JUILLET AU 6 AOÛT 2014

Saxophone
avec **ÉRIC BARRET**

Batterie
avec **JOE QUITZKE**

Chant
avec **Isabelle CARPENTIER**

Contrebasse & basse électrique
avec **Jean-Philippe VIRET**

Guitare
avec **Nelson VERAS**

Piano
avec **Charles LOOS**

Arrangement et harmonie
avec **Laurent CUGNY**

Culture rythmique
avec **Christian SALUT**

PLUS D'INFORMATIONS
05 62 09 34 58
courrier@jazzinmarciac.com
jazzinmarciac.com



Her de Spike Jonze

TÊTE DE LECTURE par Sébastien Jounel

L'ÊTRE D'AMOUR

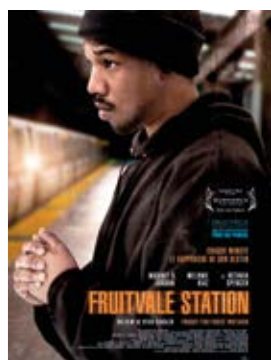
Pour la génération d'avant les années 1990, celle qui n'avait ni téléphone portable ni compte Facebook durant l'adolescence, Internet augurait une ouverture totale au monde, par-delà l'espace et le temps. La terre entière devenait le terrain d'un échange global avec un réseau de sept milliards d'amis potentiels. Étrangement, l'un des sentiments qui dominent le début du XXI^e siècle est la solitude. Triste paradoxe. *Kairo*, de Kiyoshi Kurosawa (2001), est sans nul doute le film le plus pertinent sur le sujet : la solitude y prend la forme d'un virus transmis aux vivants par des fantômes en exil sur la Toile. Incommunicabilité à l'ère de la communication intégrale.

Et qu'en est-il de l'amour dans tout ça ? Les sites de rencontres pullulent, mais n'ouvrent pas le champ des belles histoires. Au contraire, ils forcent les prédestinations en ne faisant qu'assembler des gens qui se ressemblent, regroupés par classes, par religions, par inclinations politiques, etc. Roméo n'y aurait jamais rencontré Juliette. C'est que l'écran d'ordinateur a quelque chose du miroir. *Her*, de Spike Jonze, en fait la démonstration. Theodore, le personnage principal tombe amoureux d'un système d'exploitation qui s'adapte à son utilisateur, dont la voix sensuelle (interprétée par Scarlett Johansson) a tout de celle d'Écho, nymphe sans corps, condamnée à ne pouvoir répéter que la fin des phrases de son bien-aimé Narcisse.

Dans l'océan du réseau, les narcisses que nous sommes ne sont finalement à la recherche que de leur propre reflet, de leur propre voix, démultipliés à l'envi. Pas si étonnant donc que la solitude soit irrémédiable. Internet est un gigantesque inconscient collectif gorgé de pulsions et de fantasmes. Le cinéma l'a révélé maintes fois depuis les années 1980. Dans *Weird Science*, de John Hughes (1985), deux geeks donnaient corps à une créature de rêve à la manière d'apprentis docteurs Frankenstein. Dans *Electric Dreams*, de Steve Barron (1984), un ordinateur accédant à la conscience jalousait son possesseur, amoureux de sa voisine violoniste...

Real, de Kiyoshi Kurosawa (encore lui), ouvre pourtant une autre voie, tel un reboot du logiciel amoureux. Dans le film, les amants entrent dans leur psyché respective par l'intermédiaire d'une machine. Ils revisitent leurs souvenirs communs, bons et mauvais, pour finalement recommencer à s'aimer comme pour la première fois. Autrement dit, ils ne se perdent pas dans l'entrelacs des images ou dans les arcanes réfléchissantes du réseau. En Eurydice et Orphée d'une nouvelle espèce, ils ont saisi qu'aimer n'est pas chercher son propre reflet dans le visage de l'autre, mais de regarder ensemble dans la même direction.

REPLAY par Sébastien Jounel



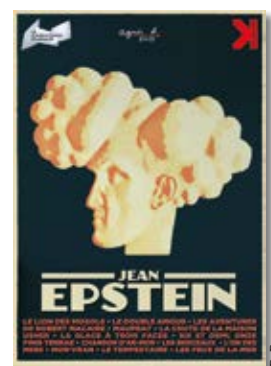
Fruitvale Station
de Ryan Coogler
ARP, sortie le 6 mai

Fruitvale Station relate la journée qui précède la (mauvaise) rencontre entre Oscar Grant, jeune père et ex-dealer repent, et des agents de police, fait divers survenu à San Francisco le soir du réveillon de 2009. Le film suit le fil tenu de ces 24 heures avec finesse, densifiant le temps jusqu'à rendre toute action imprévisible, comme dans la vie. Mais comme dans la vie, aussi, les événements sont trop vrais pour être beaux. Si le film perd parfois sa puissance dramatique quand le réalisateur force un peu trop le trait, il apparaît comme une mise en images de ces contingences qui font croire au destin et qui, dans le même temps, le nient dans la catastrophe ordinaire. Ultra-récompensé (Sundance, Cannes, Deauville, entre autres), *Fruitvale Station* augure une belle carrière à son jeune réalisateur (27 ans), déjà présagé pour un spin-off de *Rocky* centré sur Apollo Creed. À suivre, donc.



12 Years a Slave
de Steve McQueen
sortie le 28 mai

Comment retranscrire l'horreur absolue de l'esclavage à travers un récit personnel (et véridique), celui de Solomon Northup, né libre et vendu à un propriétaire terrien suite à son enlèvement ? Cette question fait à la fois la force et les défauts de *12 Years a Slave*. La force, parce que le procédé permet de s'identifier au héros par-delà le contexte historique et de saisir l'injustice innommable de la négation de la liberté. Un défaut, parce que la forme narrative s'apparente aussi, en quelque sorte, à une success story (la réussite finale en dépit d'un parcours atroce), soit un destin individuel plutôt que l'histoire collective. Mais comment séparer les deux ? La question mérite d'être posée. Ce qui n'empêche en aucun cas de voir dans le film de Steve McQueen une œuvre majeure, ancrée dans l'Histoire, et qui confirme l'inscription du cinéma dans le nécessaire devoir de mémoire.



Coffret Jean Epstein
Potemkine Films,
sortie le 6 mai

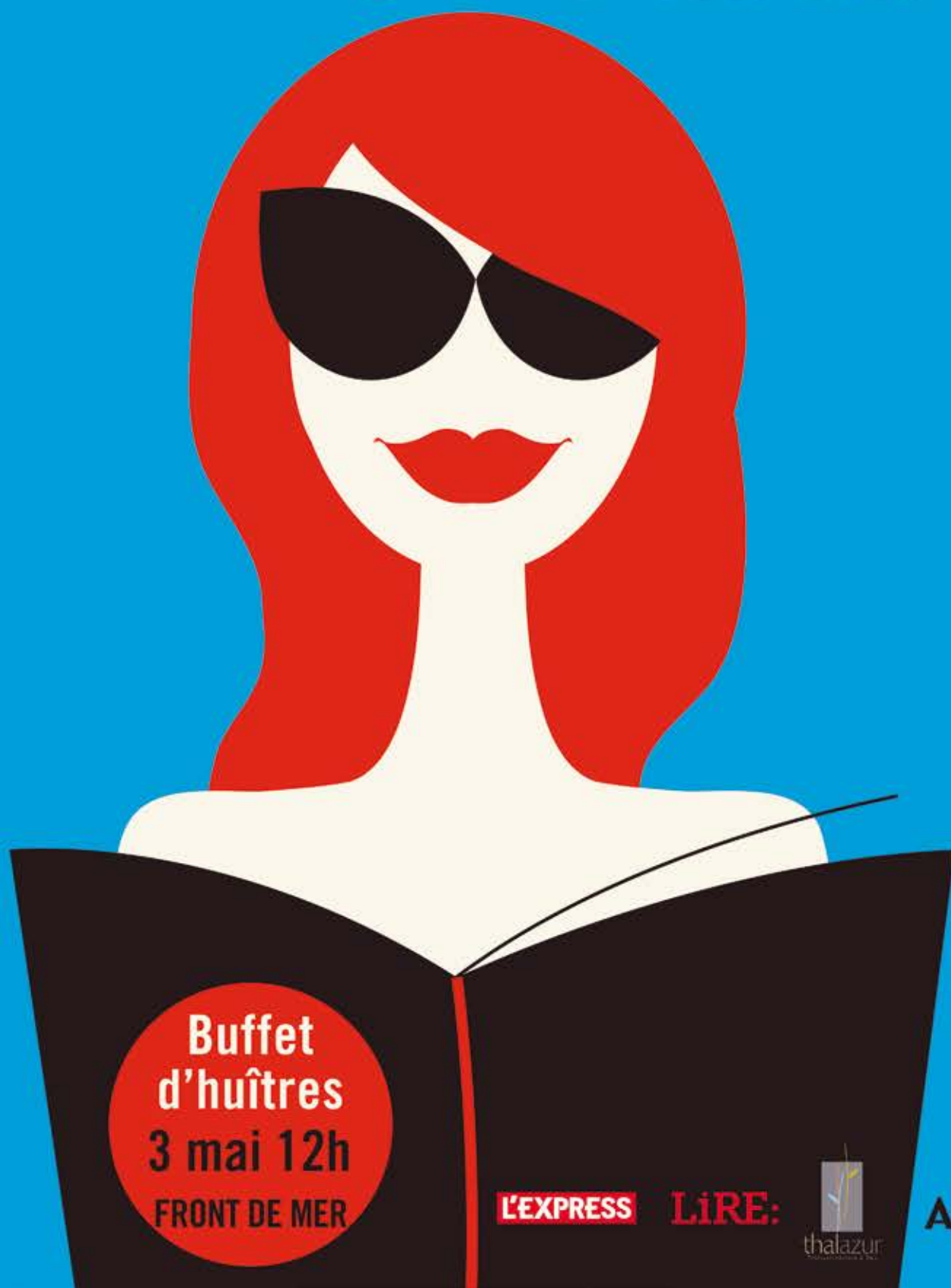
À l'occasion de la rétrospective organisée par la Cinémathèque française (du 30 avril au 25 mai), l'éditeur Potemkine sort un magnifique coffret de quelques 14 films restaurés de Jean Epstein. Il était temps ! Cinéaste, théoricien, philosophe et poète, Epstein a traversé les années 1920 et 1930 comme un météore, de l'avant-garde au blockbuster, de l'expérimental au film grand public, laissant à chaque œuvre la marque indélébile de son regard unique sur le 7^e art. Pour ceux qui ne le connaissent pas, un documentaire inédit en retrace la carrière (*Young Oceans of Cinema* de James June Schneider). Pour ceux qui redoutent le cinéma muet, l'accompagnement musical est contemporain : des compositions originales ont été signées pour l'occasion par Joakim, Aufgang, Krikor, entre autres. Une belle initiative pour faire découvrir l'un des plus doués et des plus visionnaires cinéastes français.

ARCACHON.COM

La Plage

aux écrivains

3 & 4 MAI 2014



Buffet
d'huîtres
3 mai 12h
FRONT DE MER



L'EXPRESS

LiRE:



Arcachon 

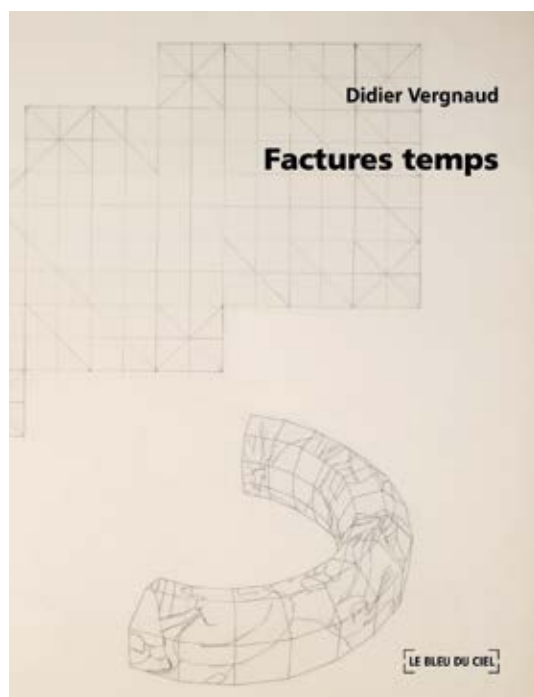


31 CHANDELLES EN OVALIA

Au rugby, on aime les figures de style. Pour un joueur médiocre, on utilise une métaphore, « *c'est un peintre* ». Pour parler d'un avant un peu trop viril, on fait appel à une antiphrase : « *c'est un poète* ». Au rugby, on aime les mots, et les rugby-men aiment parfois la poésie. Ainsi Éric des Garets et Donatien Garnier, qui pratiquent ce jeu depuis leur plus jeune âge (et aujourd'hui encore avec Archiball, club de vétérans béglo-bordelais), viennent-ils de publier *Match*, petit livre de « célébration », qui rend « *hommage au rugby par la poésie et à la poésie par le rugby* ». Chacun sa page, chacun sa manière d'engager la conversation. Lire ce livre, c'est un peu comme regarder une rencontre à XV (à deux fois XV + I), où deux styles de jeu se déploient avec une foi identique et un enjeu différent. Pour Éric des Garets, déjà auteur de plusieurs ouvrages sur le sujet, on voit un jeu d'arrière, de grandes passes, une aisance objective. Il prend du recul sur l'histoire de ce sport, ses noms, ses lieux, ses tropismes, « *l'esprit de ses lois* » et sa foi malgré tout dans son avenir. Avec Donatien Garnier, initiateur et animateur des soirées mensuelles de poésie chez Paul's Place aux Chartrons, on découvre un avant poussant dans la mêlée cryptée de l'intime, du combat, de la subjectivité, de l'élan, de « *l'enfantine expression de la joie* ». C'est le même jeu, le même ballon, le même rectangle vert, la même règle. Ce sont les rebonds qui changent.

Joël Raffier

Match-Rugby et poésie, d'Éric des Garets et Donatien Garnier, édition Atelier Baie.



Éditeur et médiateur depuis le milieu des années 1980, Didier Vergnaud ne cesse de parcourir, d'explorer le paysage poétique et d'accompagner, d'expérimenter ses questionnements les plus contemporains.

LE DÉCHIREMENT ET LA JONCTION

L'Affiche, revue murale de poésie, soixante-neuf numéros de 1990 à 2010, résultat de la connexion de deux idées simples : réunir dans un même espace un texte et une proposition plastique, et inscrire la création contemporaine dans l'espace public en profitant d'un vecteur de communication (format des Abribus) pour lui imposer un détournement surprenant. Créées en 2001, les éditions Le bleu du ciel revendiquent une centaine de titres à leur catalogue et de nombreuses découvertes aujourd'hui devenues des références. Mais il faudrait aussi évoquer toutes les expositions, lectures et rencontres organisées par cet infatigable passeur. Didier Vergnaud a beaucoup donné et reste un observateur incisif, vigilant de cette scène configurée par l'interrogation constante sur les pouvoirs et les limites de l'écriture liée à la pratique poétique. Durant toutes ces années, il a aussi continué à écrire, et ce livre rassemble les éclats acérés d'une recherche personnelle qui le conduit à se mesurer à la tension d'une extrême simplification. Il engage une lecture du monde dans l'expérience de la fulgurance entre l'élan et la chute, le déchirement et la jonction. Il se place dans cet élargissement du champ des approches actuelles, au carrefour d'une perte des repères et d'une contraction émotionnelle et syntaxique, où tout s'affirme fugace, précaire, en proie aux mutations, à d'incessantes destructions comme à de continuelles renaissances. Il y a dans son écriture le besoin profond de questionner la pression d'une réalité envahissante et d'en faire l'instrument d'un chant réduit à sa vibration la plus ténue. **Didier Arnaudet**

Factures temps, de Didier Vergnaud, éditions Le bleu du ciel.



Il paraît qu'André Vers aurait été un gars bien, avec des amis qu'on lui envie, Prévert, Brassens ou René Fallet. Amoureusement sélectionnées parmi une multitude d'autres, voici à savourer seize nouvelles inédites réunies dans un même recueil par Finitude.

LE STYLE DÉDÉ VERS

Ça donne ça : « *Sans vouloir vous offenser, vous n'êtes pas particulièrement intelligent mais j'apprécie quand vous me comprenez...* » Années 50-60, ambiance des Halles ou de bistrot parisiens. Audiard pourrait en être tant certains dialogues sont jubilatoires de la même façon, écoutez la musique : « *T'es pas un gentleman, tu deviens quelconque.* » Cette réplique est piochée dans *Les voies du seigneur sont impénétrables*, texte où Fernande Beaux-Roberts, personnage principal, déclare à son mari goujat avant une sortie finale magistrale : « *Je suis lasse de ne pouvoir jouir, entre autres, d'un minimum de considération.* »

Vraiment de bien bonnes nouvelles (parfois vingt lignes) qu'il écrit, ce Monsieur Vers ! Grande maîtrise de la chute, souvent d'une phrase, avec ce sens de la formule qu'il faut avoir – en plus de la finesse à observer et de la situation à camper vite fait bien fait – pour réussir l'exercice, et même vous faire rire !

Ces minuscules récits sont, pour beaucoup, empreints d'un cynisme savoureux : *Mort pour la France* et son prisonnier de guerre d'un genre inhabituel (« *Je suis vivant... j'aime... j'ai joué... je vous emmerde tous !* ») ; ou dans *Le Vautour*, où il décrit si bien les effets désastreux des choix que font les hommes.

André Vers décline ainsi les petits mensonges, petits mensonges qui sont grands quand même quand ils occupent une vie tout entière. Forcément, on y croise des infidèles : un qui se réjouit d'être trompé pour « *la veine* » que ça fait (le pauvre, s'il savait) ; un trompeur qui avoue, attendrissant : « *On me laissait de côté comme on laisse toujours les amants, qui sont les vrais cocos. Elles m'envoyaient des cartes postales de Venise.* » Vous y apprendrez aussi d'où vient le nom « *épouvantail* », la vérité sur les trous dans les macarons (car on nous ment !) et quelques analyses sur les amateurs de fromages (répartis en « *deux tendances : le cru et le cuit, comme disait Lévi-Strauss* »).

Le narrateur-observateur, parfois « *je* », se marre en douce, moqueur de toutes les certitudes (très illusoire à l'en croire) qu'on a sur soi-même et surtout au sujet des autres. Mort en 2002, il a laissé à lire quatre romans qu'on a envie de découvrir. **Sophie Poirier**

Ils étaient chouettes, tes poissons rouges, André Vers, Finitude.



© Lynn S. K.

Lola Lafon et sa « petite communiste » à l'honneur d'une 10^e édition très féminine de La Plage aux écrivains.

SOUS LES PAVÉS

Tables rondes, rencontres, dédicaces et lectures sont au programme d'un rendez-vous désormais traditionnel sur le Bassin, qui, jadis, attirait plus d'une plume. Une trentaine d'auteurs, des discussions animées par des critiques de qualité (*L'Express* et *Lire* sont partenaires actifs), des thématiques cependant « grand public » et un banc d'huîtres démesuré font un salon à taille humaine. L'amour, le couple, le corps, l'érotisme, les femmes figurent d'ailleurs cette année au cœur des discussions, à croire que les écrivains se sont donné le mot, à moins que l'été qui s'annonce... Une petite note « sea, sex and sun », ou presque. Axel Kahn, Jean-Louis Debré, Louis Chedid opéreront les changements de registre, mais cette Plage aux écrivains n'en demeure pas moins très féminine, avec, parmi d'autres, Sophie Avon, Colombe Schneck, Nelly Alard, Katherine Pancol, Tatiana de Rosnay, Schumona Sinha ou Irène Frain. En témoigne aussi la sélection du Prix littéraire de la ville d'Arcachon (« sexe fort » absent), qui salue cette année Lola Lafon et sa *Petite communiste qui ne souriait jamais*, à laquelle l'auteur, également musicienne, prêter sa voix.

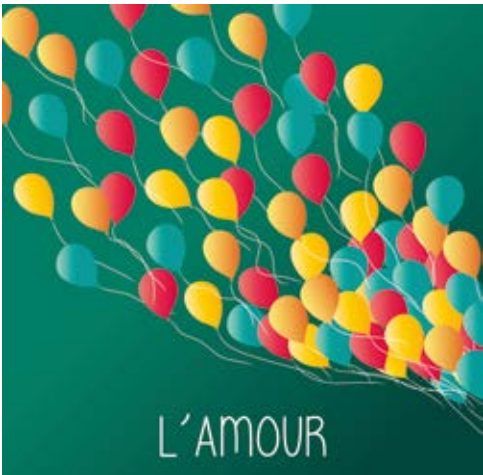
La Plage aux écrivains, les 3 et 4 mai, Arcachon.

TRÉSORS D'UNE BIBLIOTHÈQUE D'ARCHIVES

Les archives départementales de la Gironde exposent leurs fonds : depuis l'exceptionnelle collection de mazarinades parues durant la Fronde jusqu'aux collections plus récentes de la presse locale, c'est l'occasion, rare, d'une plongée dans l'histoire de la Gironde et son patrimoine. Jusqu'au 27 juin, archives départementales de la Gironde, Bordeaux.

NEWS

par **Elsa Gribinski**



D.R.

Pour sa 8^e édition, le festival Philosophia envisage l'amour sous toutes ses formes.

L'AMOUR, TOUJOURS

L'amour est donc également au programme des rencontres de Saint-Émilion, et non seulement celui de la sagesse : décliné au pluriel, il s'accordera cette fois à tous les genres, selon le principe d'un festival qui épuise volontiers son thème. Sadien pour Matthieu Niango, mais augustinien pour le père jésuite Dominique Salin, zoologique avec le neurobiologiste Georges Chapouthier, guerrier avec l'ethnopsychiatre Tobie Nathan, littéraire, patriotique ou familial dans le regard d'Anne-Marie Cocula, de Sophie Guérard de Latour ou de Jean-Philippe Pierron, éternel dans tous les cas et jusqu'en ses nombreux clichés auxquels Ruwen Ogien consacra sa conférence. On en oublierait presque qu'il est affaire de jouissance si Adèle Van Reeth d'un côté, le vignoble saint-émilionnais de l'autre, n'étaient là pour le rappeler : Éros et Dionysos feront bon ménage. Pour engager et clore provisoirement la réflexion, Alain Badiou et François Jullien seront de la partie.

Philosophia, du 14 au 18 mai, Saint-Émilion.

BOUQUINISTES COUR MABLY

Un Salon du livre ancien qui promet à chacun de trouver son bonheur selon son budget : bibliophiles chevronnés ou chineurs d'un week-end sont attendus par une trentaine d'exposants venus de France et de Belgique avec, dans leurs malles, éditions originales et vieux papiers, BD ou gravures anciennes.

Salon du livre ancien, les 3 et 4 mai, cour Mably, Bordeaux.



Photographie non contractuelle

www.investissements.com

LA CINQUIÈME SAISON

GRADIGNAN

| 1^{er} > 4 mai |



FÉERIE INCANDESCENTE

VENDREDI 2 MAI | 21H30

Installations de feu | Cie Carabosse*

En cas de pluie, report au samedi 3 mai, 21h30

{ Entrée gratuite }

JAZZ

JEUDI 1^{ER} MAI | 20H

So I sing in my dreams

François Corneloup, Henri Texier, Maxime Delpierre & JT Bates

THÉÂTRE

JEUDI 1^{ER} MAI | 21H30

VENDREDI 2, SAMEDI 3 & DIMANCHE 4 MAI | 21H

Europeana - Une brève Histoire du XX^e siècle
Groupe Merci

THÉÂTRE EN FORÊT

JEUDI 1^{ER}, VENDREDI 2 & SAMEDI 3 MAI | 21H30

Macbeth | Théâtre de l'unité

DANSE SUR FIL

VENDREDI 2 MAI | 20H

SAMEDI 3 MAI | 15H & 20H

L'île sans nom | Compagnie au Fil du vent

www.t4saisons.com

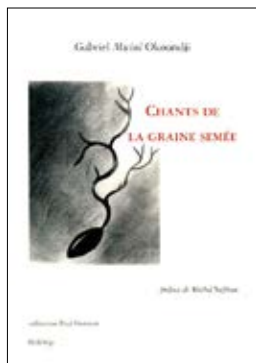
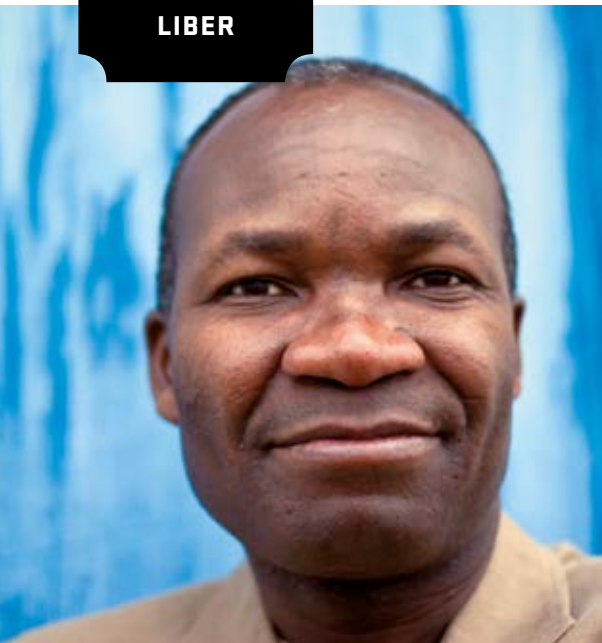
05 56 89 98 23



Avec le soutien de l'Orda, Office national de diffusion artistique.



ville de gradignan



Poète de la négritude au **xxi^e** siècle, installé à Bègles depuis plus de trente ans, Gabriel Okoundji accumule les prix et poursuit sa quête en d'autres termes.

GRIOT DE LA GARONNE

Gabriel Okoundji est homme de parole et poète de peu de mots. Psychologue clinicien aussi, de profession : ce fut peut-être une manière de choisir, quand, au début des années quatre-vingts, le gouvernement communiste du Congo-Brazzaville l'envoya à Bordeaux pour qu'il y fit des études de médecine – on ne vous demandait pas vraiment votre avis. En langue bantoue, *okundji* signifie « chef » : ce n'est, pas plus que poète, une profession. À Bègles, Gabriel Okoundji, qui a reçu la médaille de la ville, est membre de la Confrérie de la morue ; mais, ici comme ailleurs, il est d'abord *mwènè*. Chez les Tégué, une minorité ethnique d'à peine deux mille âmes au nord-ouest du Congo-Brazzaville, le *mwènè* est le chef spirituel : médiateur entre le monde visible et le monde invisible, entre les vivants et les morts. On naît *mwènè* ; encore faut-il être initié pour le devenir. Comme le poète, le *mwènè* est « élu » pour recevoir et donner ; sa parole est parabole et enseignement. Comme le poète, le *mwènè* lit le monde et le lie – l'unit, l'englobe, le fixe, ainsi que sauciers et maçons, lui donne consistance. Pour définir les écrits de Gabriel Okoundji, on pourrait citer Jean-Luc Nancy cherchant à dire ce qu'est la poésie : « *Poésie, c'est faire tout parler – et déposer, en retour, tout parler dans les choses.* »

Les premiers textes de Gabriel Okoundji paraissent en occitan. Ce n'est pas une anecdote. Découverts et traduits par Christian Rapin, ils sont publiés par Bernard Manciet dans la revue *Oc* en 1991. Suivront une dizaine de livres et quelques années durant lesquelles la poésie à contre-courant de Gabriel Okoundji, porteuse obstinée de la parole ancestrale, sera décriée sur la place de Paris par les thuriféraires d'une littérature-monde mal comprise. Grand Prix littéraire d'Afrique noire en 2010, près de quinze ans après Léopold Sédar Senghor, distingué l'année suivante par l'Académie de Bordeaux pour l'ensemble de son œuvre, traduit en occitan, en finnois, en italien, en anglais, en basque et en roumain, lauréat du prix Mokanda au dernier Salon du livre de Paris, il recevra en juin le prix Senghor de poésie décerné par le Cénacle européen. Si Gabriel Okoundji continue d'écrire contre la perte, son nouveau recueil, *Chants de la graine semée*, confirme une rupture annoncée : « *La vie est faite d'urgences* », commente-t-il. La transmission entêtée d'une culture originelle en voie de disparaître a fait place à d'autres impératifs. Le panafricanisme empêché, le berceau de l'humanité et son désert profanés, les conflits meurtriers qui ravagent ce continent qu'on dit « noir » et « *défont* le visage du monde », l'ami ailleurs défunt sont aujourd'hui les motifs d'une poésie qui ne chante pourtant pas que le deuil. De Tombouctou à Alger, elle sème l'aphorisme comme on partage un viatique. Le recueil est dédié à Nelson Mandela ; il invoque une fraternité sans frontières.

Elsa Gribinski

Chants de la graine semée, de Gabriel Mwènè Okoundji, préface de Michel Suffran, coll. « Paul Froment », Fédérop.



Elytis édite le *Discours sur la dette* de Thomas Sankara, accompagné d'un texte du sociologue Jean Ziegler accusant « l'ordre cannibale du monde ».

SANKARA, « LA PATRIE OU LA MORT »

La brièveté du livre égale son importance. Le 29 juillet 1987, devant les chefs d'État de l'Organisation de l'unité africaine réunis à Addis-Abeba, Thomas Sankara, héraut du panafricanisme et président du Burkina Faso, dénonce la dette comme la perpétuation du fait colonial et appelle l'ensemble des pays africains à en refuser le remboursement. L'effacement est un dû, déclare-t-il, opposant à la dette financière celle, insolvable, du « sang », versé par les soldats de la Seconde Guerre mondiale issus des colonies. Et de confronter la prétendue morale du riche à celle du pauvre, pour invoquer non seulement la fraternité des peuples au sein d'un continent déchiré par les guerres, mais aussi celle des populations européennes, victimes, prévient-il, du même impérialisme financier. On sait, aujourd'hui, ce qu'il en est. « *Si le Burkina Faso tout seul refuse de payer la dette, je ne serai pas là à la prochaine conférence.* » Sankara fut assassiné deux mois et demi plus tard, sur ordre probable de Blaise Compaoré, son ancien allié devenu l'un des piliers de la « *Françafrique* ». Quatre ans auparavant, Sankara, jeune capitaine, avait renversé le gouvernement néocolonial du président Ouédraogo. Il devait transformer la Haute-Volta en Burkina Faso, « *pays des hommes intègres* » et néanmoins au 9^e rang de la pauvreté mondiale, qu'il engagea dans la voie du progrès humaniste et de l'autosuffisance.

Sankara avait achevé son discours sur ces mots : « *La patrie ou la mort, nous vaincrons !* » Jean Ziegler, qui pointe en chiffres l'hypocrisie plus encore que l'aberration (le remboursement annuel de la dette du tiers-monde perçu par les banques du Nord est supérieur à l'aide publique au développement reçu du Nord par ces mêmes pays), ouvre le sien sur l'Éloge du révolutionnaire de Brecht : « *Là où d'habitude l'on se tait, il parlera.* » En révolution aussi le verbe est premier, pourquoi on le paye de sa vie. La collection, dans laquelle Ziegler stigmatise une fois de plus les « *termes inégaux de l'échange* », le « *garrot de la dette* », l'« *ordre cannibale du monde* », et dans laquelle Michel Rocard, il y a deux ans, revenait au programme du Conseil national de la Résistance, s'intitule « *Quoi de neuf ?* ». Rien, a-t-on envie de répondre... **ES**

Discours sur la dette, de Thomas Sankara et Jean Ziegler, coll. « Quoi de neuf ? », Elytis.

KAMI-CASES

par **Nicolas Trespallé**



DORÉ À SOUHAIT

Avec *La Fille maudite du capitaine Pirate*, Jeremy A. Bastian s'affirme comme un artiste phénomène dont on ne sait s'il tient du fou ou du génie. Tel un Gustave Doré postmoderne, l'auteur américain fait preuve d'une minutie malade pour déployer un monde pittoresque et fantasmagorique, théâtre d'un conte de fées déglingué autour d'une intrépide flibustière partie sur les flots à la recherche de son père. Dans un bric-à-brac graphique luxuriant, l'album oscille entre saturation baroque et ornementation rococo, croulant sous une accumulation de détails, contaminant même la composition traditionnelle de planches qui prennent des allures d'armoires, de retables ou d'ex-libris grotesques. Comme si la lecture tenait de l'exploration d'un cabinet de curiosités, l'auteur joue sur un effet de sidération et nous invite à sombrer dans ce livre-monde peuplé d'un bestiaire grouillant de créatures improbables et hybrides. Au-delà de la performance graphique ébouriffante, *La Fille maudite du capitaine Pirate* cultive surtout un plaisir régressif, s'amusant à défricher les territoires vierges de l'enfance, quand l'innocence autorise encore de croire en tous les possibles. En résidence dans le Bordelais, l'alchimiste démiurge a tombé le cache-œil pour nous confier quelques mots.

Qu'est-ce qui vous a conduit à la BD ?

Je dessine depuis que je suis tout petit. Le dessin était vraiment la seule chose dans laquelle j'étais bon et où je pouvais attirer l'attention des gens. J'ai continué, car c'est ce qui faisait que je me sentais bien. Quand j'allais dans le magasin de comics près de chez moi, je me disais qu'un jour je devrais atteindre le même niveau que les comics commercialisés. Je voulais être aussi bon, si ce n'est meilleur. Depuis j'essaie en permanence d'améliorer mes compétences. Après le lycée, j'ai rejoint une école d'art à Pittsburg, où il y avait beaucoup d'autres gens talentueux, et ça m'a permis de me fixer des challenges. Il y avait une sorte de compétition saine et positive qui permettait à chacun d'aller au-delà de ses capacités.

Après une première expérience BD avortée, *La Fille maudite* est votre premier vrai projet. D'où vient l'envie d'imaginer un conte de fées autour d'un pirate au féminin ?

Enfant, j'allais à la bibliothèque pour

emprunter des tonnes de livres et plonger dans beaucoup d'histoires. Mes préférées étaient les contes de fées, et tout ce qui pouvait être étrange ! L'un de mes livres de chevet a été *The Ship's Cat*, de Richard Adams, illustré par Alan Aldridge (inédit en français, [ndlr]). Je me suis dit que passer par un personnage féminin contribuerait à renforcer l'aspect conte de fées. Je voulais créer un personnage fort, digne d'Alice de Lewis Carroll ou de Dorothee du *Magicien d'Oz*. C'était aussi un plus gros défi de mettre en scène une fille plutôt qu'un garçon.

Votre album représente un défi artistique permanent avec cette quête obsessionnelle du détail, ces planches à la composition complexe. Laissez-vous une part à l'improvisation ?

J'ai toujours une idée globale de ce que je veux faire. Pour une page, je sais par exemple que je vais faire un ovale avec des coquillages autour et un truc noir au milieu. Tout en crayonnant, je me demande comment améliorer cette idée. Je place les cases, ensuite je pense aux dialogues, une fois posée l'ossature générale, je passe à l'encre tous les contours, et ça me donne l'espace dans lequel je serai forcé de me limiter. Puis je fais et refais jusqu'à en être satisfait.

Bordeaux est une ville chargée d'histoire, son architecture XVIII^e va-t-elle se retrouver dans votre prochain album ?

Je n'ai pas encore eu trop le temps de me balader, mais je compte m'inspirer de ça, c'est sûr. Certaines formes et textures vont m'influencer. Pour autant, je ne cherche pas à transcrire exactement ce que je vois, mais à le transformer. Je n'aime pas prendre une photo et recopier directement ce que j'ai vu. Quand je crée, je veux toujours que ce soit quelque chose d'unique, qui m'est propre.

(Remerciement à Laura Karayotov)

***La Fille maudite du capitaine Pirate*, de Jeremy A. Bastian, traduit de l'américain par Patrick Marcel, Éditions de la Cerise (à noter : la sortie d'une affiche géante signée par l'auteur, disponible aux Éditions de la Cerise).**



Tci l'auteure vous promène, et se demandant comment retrouver le désir de flâner dans ce monde agité, et où aller, trouve à s'attarder dans les allées d'un jardin familial... Par **Sophie Poirier**



n°12 / IN EX- JARDIN ROYAL

Assise sur les marches en pierre, derrière moi la façade superbe, je regarde l'arbre coupé en tranches et je pense. Voilà comment ça commencera cette fois. Par une phrase étrange que vous comprendrez parfaitement quelques lignes plus tard.

Pour cette promenade de mai, j'ai hésité. D'un côté, je ressentais cette forte envie de prendre le large, et de l'autre un grand besoin de réconfort. Où se rassurer quand on se sent perdu chez soi ? J'ai cherché les endroits qui pourraient faire ça, me rassurer, dans ma ville, la bordelaise, celle dont certains se plaisaient à dire (sans savoir de quoi ils parlent en général) qu'elle s'était endormie et maintenant réveillée. À ce moment de l'histoire, c'est-à-dire début avril, sincèrement, moi j'aurais préféré me rendormir. Faire la belle au bois dormant, et on verrait bien dans cent ans si ça vaut le coup d'un baiser pour sortir du lit. Alors j'ai cherché cet endroit dans Bordeaux où je pourrais me reposer. Retrouver un peu de paix. Retrouver un peu d'enfance.

Il y avait des rayons de soleil.

C'est le début du printemps, le Jardin public est passé en horaire d'été, les portes ferment à 20 heures. On peut y marcher longtemps. Avec les virages, en faisant plusieurs tours, et puis des pauses. À cette époque de l'année, c'est un beau jardin, un peu délaissé en comparaison avec les quais à l'allure new-yorkaise / Disneyland.

Donc j'arrive là, au fond du Jardin public.

Je m'assois sur les marches, face au cèdre du Liban sculpté par José Le Piez. Ce geste artistique a, d'une certaine façon, sauvé

l'arbre, non pas de la mort puisqu'il l'était justement, mais de l'oubli. Au lieu de disparaître à jamais, il est demeuré, puissant totem. Dans ses larges tranches posées au sol autour du tronc, il paraît qu'on peut lire une histoire. (J'apprendrai que cette science contenue dans les cernes de croissance des arbres s'appelle la dendrochronologie.) Pour l'instant, je suis assise là, et je ne connais rien à la dendrotruc, je regarde l'arbre, j'entends les enfants qui jouent. Je me souviens qu'on n'avait pas le droit autrefois d'aller sur la pelouse, les gardiens nous en empêchaient. Là, il y a des gens allongés qui bouquinent et d'autres qui s'embrassent.

Beaucoup de Bordelais connaissent le Jardin public comme un lieu d'enfance : les grandes balançoires à bascule, chacune de couleur différente, et le bonbon distribué à la sortie, n'existent plus ; les tuyaux en béton qui faisaient tunnels et qu'on escaladait, enlevés aussi ? Sans doute trop risqués pour des jeux d'enfants. À cette époque, la vie des enfants (ceux qui sont nés jusque dans les années 1970) était dangereuse de toute façon : les parents fumaient partout dans les maisons, on s'étalait librement de tout notre long à l'arrière des voitures et, quand on se baignait à l'océan, il n'y avait aucun drapeau bleu pour délimiter les zones de baignade autorisée. Au Jardin public, il y avait le *Petit Mousse*, pas dangereux du tout pour le coup. Le bateau faisait tranquillement le tour de l'île. J'adorais l'embarquement, le démarrage lent, la main qui pouvait enfin toucher l'eau... Mes premières déambulations, finalement.

Le Jardin public n'a pas été toujours calme comme aujourd'hui. J'avais lu l'histoire de l'aérostat qui ne

s'était pas envolé comme prévu, et l'émeute provoquée par un public frustré du spectacle annulé avait été violente. En cherchant davantage, j'ai retrouvé le récit exact dans un petit livre édité par Confluences. C'est arrivé le 3 mai 1784. « *Le Bordelais, aérostat aux proportions magnifiques* », ne put décoller (ennuis techniques, trop de vent). La foule, de colère, détruira le ballon, il y aura des blessés et deux morts. Parmi les émeutiers arrêtés, neuf iront aux galères et deux « *seront pendus devant la grille du jardin...* ».

Deux cent trente années plus tard, en mai 2014, quasiment jour pour jour, on (*Junkpage*) en parle encore.

Ce massif kitchissime en forme de panier géant.

Parmi les rayons de la bibliothèque où j'avais emprunté le livre sur le Jardin public, j'ai découvert un ouvrage de photographies accompagnées de courts textes de Michèle Delaunay ! En le feuilletant, je notai cette phrase qui allait bien avec la situation initiale, cet endroit où ça avait commencé : « *Chambres d'hôtel, jardins publics, buffets de gare, là où on ne possède rien, on est obligé d'être et de sentir.* »

Revenons au moment présent.

Après ce temps immobile et pensif, mélancolique sur les bords, je reprends les chemins et déambule (puisque tel est mon destin) dans les allées du jardin. Je traverse l'herbe pour aller respirer l'énorme buisson de lilas mauve situé juste derrière ce massif kitchissime en forme de panier géant. Au Jardin public, ce sont les arbres qui ont de l'allure et du charme, pas tellement les fleurs,



qui sont organisées de façon démodée. Je jette un œil sur les rayonnages de la cabane à livres, moche comme une imitation de chalet de montagne. Bon, ce procédé des livres laissés à disposition est généreux, mais pour inciter au plaisir de lire il faudrait peut-être prévoir des bibliothécaires occupés à remplir les cabanes... Ce jour-là, on y trouve : des auteurs très inconnus, des classiques dans la catégorie abandonnés (*Da Vinci Code*, un ouvrage de Jean d'Ormesson, un de Barbara Cartland), des dons de gens qui se foutent forcément de la gueule du monde (comment peut-on offrir à lire le *Michelin 1978* ?) et des ovnis du style *Travelo*, une enquête sur la prostitution travestie. Heureusement, pour sauver la littérature, au milieu de ça : *Eureka Street* de Robert McLiam Wilson. Puisque j'y suis, je rends, au passage, mes hommages aux hommes de lettres statufiés dans le coin : un salut respectueux au buste de François Mauriac et une présentation officielle à Fernand Lafargue, qui, figurez-vous, avant d'être une place (to be) bordelaise, fut un romancier-poète.

J'allais partir...
...quand je tombe sur une pancarte plantée au sol dans une sorte d'enclos autour d'un arbre, où est écrite, en vert et en majuscules, l'expression suivante : « LES ARBRES DU PIÉTINEMENT ».
Comme un titre de roman japonais. Les arbres du piétinement... Piétiner, qui signifie aussi bien « marcher » que « stagner ». Une sorte de surplace, un mouvement qui ressemble à tourner en rond. Quelles étaient ces sortes d'arbres tragiques ? À leurs pieds, il devait exister une zone comme celle où nous demeurons parfois, quand rien ne bouge dans nos vies et ce sont des choses qui arrivent, quand on voudrait à tout prix une tendresse ou un regard et ça

Un mouvement qui ressemble à tourner en rond.

se dérobe, quand les conclusions s'obstinent à être des répétitions. Oui, quelquefois, on traverse des endroits où poussent ces sortes d'arbres, ceux du piétinement. (Peut-être que c'est là aussi que se font les meilleures siestes ?) Et puis un jour, on quitte ce parterre de feuilles, car c'est là – c'est précisé sur la pancarte – que l'arbre se régénère, là que les éléments nutritifs sont absorbés et que l'ancrage de l'arbre se consolide. Alors, imaginons qu'il se produit quelque chose de bon pendant ce moment où on a les pieds un peu bloqués et qu'on piétine. Donc un jour, on avance. Enfin. Et l'arbre du piétinement... un souvenir.

En fait, après, en regardant la photo que j'avais prise pour immortaliser ma trouvaille de pancarte, j'ai compris mon erreur-illusion d'optique. La phrase entière était : « Ici la mairie préserve LES ARBRES DU PIÉTINEMENT »
Comme on essaie de préserver la nature des hommes.

Plus loin, il y avait un autre panneau : « ESPACE DE VÉGÉTATION SPONTANÉE ». Sans doute, cet après-midi-là, je mélangeais tout...
EXPRESSION spontanée, CRÉATION spontanée, je ne sais pas pourquoi, mais je lisais autre chose que végétation. C'est le mot spontanée, ça m'a attirée, ça m'a fait du bien. Je me suis arrêtée. La pancarte désignait un endroit très baba cool, fait de mélanges et de libertés, ce qu'on nomme scientifiquement la biodiversité. À bien y regarder, ça n'était pas le carré de jardin le plus séduisant, mais cette pelouse autonome, avec sa profusion de pâquerettes libres et spontanées, ça rappelait des endroits sauvages, une petite prairie pas prétentieuse et qui n'en faisait qu'à sa tête. J'ai pensé : « Faut que je leur dise. Si jamais ça tournait mal, voilà un territoire ami. Il n'est pas bien grand, mais ici on sera bien. On se réfugiera tous en terre spontanée. »

J'ai lu davantage l'explication.

Il était noté que « la végétation spontanée poussait librement – une vraie terre d'asile, donc – à partir de la dispersion naturelle des graines ». (J'avais lu quelque part que hippies, ça voulait dire les enfants-fleurs...)

J'en étais là de la divagation (qui est une déambulation dans la tête), quand finissant de lire la pancarte fameuse (non, pas fumeuse), je fus rassurée sur mon état mental et ma métamorphose d'urbaine en individu bucolique : aux services des Espaces verts, ils délirent aussi. Ils ont précisé, au sujet de ce tapis végétal (ce qui va suivre est une citation littérale, un verbatim comme on dit en latin quand on le parle) : « Les oiseaux, les abeilles et les coccinelles se ravissent d'un nouveau terrain de jeu. »

Jardin public de Bordeaux
Ouvert tous les jours à partir de 7 h, heures de fermeture : du 1^{er} avril au 31 mai : 20 h ; du 1^{er} juin au 31 août : 21 h.

Je ne m'étais pas trompée. J'avais bien déambulé où il fallait.

Livres

Jardins de Bordeaux, photographies Marie-Claude Leng, textes Michèle Delaunay, préface Claude Mauriac, Pierre Fanlac éditeur, 1985.

Le Jardin public, Jean-Marie Planes et Anne Garde, collection « La forme d'une ville » dirigée par Éric Audinet, Confluences, 1994. Vous y apprendrez l'histoire du Jardin. Appelé Jardin royal et créé en 1746, puis Champ de mars, il deviendra le Jardin public début XIX^e siècle. Ses usages et réglementations variés sont aussi évoqués. Par exemple, en 1759, les gardiens appelés portiers avaient autorisation de détenir un fusil pour pouvoir tuer les chiens qui pénétraient dans le jardin ! L'ouvrage est disponible à la bibliothèque Mériadeck de Bordeaux.



Le Grand Parc mue. Pas de destruction, mais une transformation de ses façades, qui s'ouvrent soudain à la ville. Un projet de réhabilitation généreux mais mesuré, porté par les architectes d'origine bordelaise Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal, ainsi que par Frédéric Druot et Christophe Hutin.

Par Aurélien Ramos. Images : Lacaton et Vassal, Frédéric Druot, Christophe Hutin

RÉ-HABI()TER

Ne pas (trop) toucher

À première vue, après avoir passé la porte d'entrée, rien n'annonce un caractère particulièrement exceptionnel dans ce logement. C'est un intérieur très simple, un couloir central desservant des pièces aux proportions modestes, des chambres, une salle de bains, une cuisine. Un logement comme il s'en trouve des dizaines identiques au-dessus, au-dessous et à côté de celui-ci, dans le même immeuble. L'appartement est un peu ancien, construit dans les années 1960, puis rénové sans doute dans les années 1980, comme en témoignent le revêtement des murs et certaines menuiseries ordinaires. C'est un appartement de location. Des familles y ont vécu, s'y sont installées, y ont pris leurs habitudes et

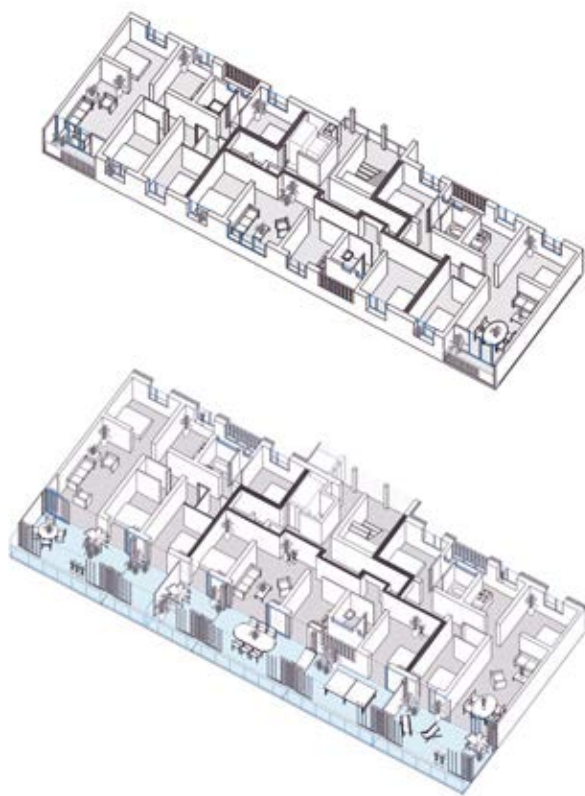
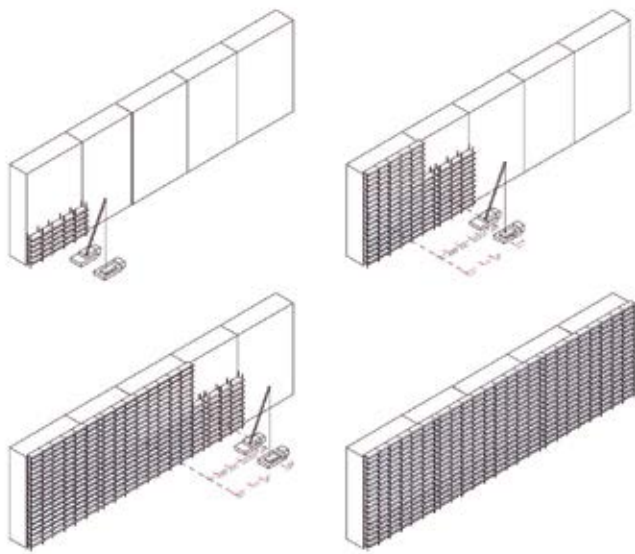
bâti leur quotidien. La qualité principale du logement réside non pas tant dans sa partition ou dans la qualité de ses matériaux, mais dans le fait qu'il soit habité. Et c'est bien cette notion d'habité qui est au cœur de la démarche des architectes Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal, Frédéric Druot et Christophe Hutin. Pour l'équipe de maîtrise d'œuvre qui réalise la réhabilitation des bâtiments G, H et I du quartier du Grand Parc pour Aquitanis, il s'agit d'intervenir dans un quartier et dans des logements où une qualité de vie existe déjà. Son objectif est alors simplement de lui offrir plus d'ampleur. La philosophie de ce projet de réhabilitation trouve toute sa dimension non pas tant dans ce qu'il transforme du logement, mais plus dans ce qu'il laisse inchangé. Ainsi,

si le corps de l'habitation semble ne pas avoir subi de modification profonde, une dimension nouvelle est donnée à la qualité de l'existant : la vue. Pour l'équipe d'architectes, il s'agissait essentiellement de transformer l'appartement de l'intérieur en réinventant sa relation à l'extérieur.

Le supplément de liberté

C'est donc un volume supplémentaire autonome, quant à sa structure, qui est accolé à la façade principale du logement, une extension d'environ 30 m² comme une seconde peau d'une nature nouvelle : une dalle portée par des poteaux et une façade en vitrages et polycarbonate, un garde-corps vitré et un système de rideaux de protection thermique qui court sur toute sa longueur. La simplicité du

traitement de ce module ajouté à l'appartement témoigne du vide programmatique voulu par l'équipe d'architectes. Quelle est la fonction de cet espace largement vitré, ouvert sur l'extérieur, extension du séjour et des pièces qui jusqu'alors ne possédaient que de simples fenêtres ? Quel rôle joue cet espace continu qui fabrique de nouvelles interrelations entre les différentes pièces de l'appartement ? C'est l'usage qui le déterminera. Cet espace nouveau est une forme de base fondamentale d'espace à habiter dans lequel le locataire pourra selon son envie, ses habitudes et son rythme de vie y inventer son jardin d'hiver, sa terrasse couverte, sa salle à manger, une extension de son bureau, une chambre supplémentaire, une salle de jeux. Selon les saisons, cette pièce en plus pourra jouer



le rôle de brise-soleil, protégeant les pièces à l'arrière du rayonnement tout en donnant la sensation d'être dehors, mais elle pourra inversement accumuler la chaleur du soleil pour mieux la diffuser dans le reste du logement. Dans cette partie extravertie, la possibilité est donnée aux habitants d'inventer une nouvelle forme d'intimité au cœur de la multitude urbaine.

Habiter le chantier

Pour le reste, la réhabilitation des logements se fait de manière parcimonieuse, par le remplacement des fenêtres de cuisine et l'installation de doubles vitrages, par l'isolation par l'extérieur de la façade arrière et par l'ajout d'une salle de bains supplémentaire dans les logements les plus grands. Si le travail mené par l'équipe d'architectes se construit comme une enveloppe autour

des logements existants, il prend également en compte les habitants qui s'y trouvent, jusque dans le processus de chantier : les différentes étapes de transformation des logements sont calculées de manière à limiter l'impact sur le quotidien des locataires, qui pourront, tout le temps du chantier, dormir chaque soir dans leur appartement. Huit jours au maximum sont prévus pour la réhabilitation de chacun des appartements, la fin du chantier étant marquée par l'ouverture simultanée de l'accès aux jardins d'hiver sur toute la hauteur de la barre comme ponctuation finale de la transformation d'un espace nouveau à vivre.

Le Grand Parc, patrimoine contemporain

La réponse de l'équipe d'architectes à la réhabilitation des bâtiments G, H et I est

un véritable positionnement sur la manière dont la ville produit de l'habitat aujourd'hui. Voués à être détruits, ces bâtiments n'auraient jamais pu être reconstruits avec de telles hauteurs selon le PLU en vigueur aujourd'hui. Vivre en ville et voir loin, profiter d'une vue large et dégagée est un phénomène suffisamment rare pour être conservé et valorisé. Car dans le quartier du Grand Parc plus que nulle part ailleurs, le ciel est immense. C'est un territoire qui se déploie horizontalement dans une échelle urbaine soudain dilatée, mais aussi verticalement, et l'intervention sur les logements par l'équipe de la maîtrise d'œuvre sublime cette relation au ciel et à la lumière, offrant à chacun des occupants la possibilité de vivre ces espaces de transparence aérienne libre d'appropriation.

Maîtrise d'ouvrage

Aquitanis, avec le soutien de La Cub

Maîtrise d'œuvre :

Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal, Frédéric Druot, Christophe Hutin.

Concours :

Remporté en 2011.

Site :

Grand Parc, bâtiments G, H et I, 530 logements (2 barres en R+15 et 1 en R+10).

Livraison et ouverture

de l'appartement témoin :

Mars 2013

Début du chantier :

Avril 2014

Coût moyen estimé par appartement :

51 000 €



Chahuts a confié à l'auteur Hubert Chaperon le soin de porter son regard sur les mutations du quartier. Cette chronique en est un des jalons.

LA SAINT-MICHÉLOISE POLLUTIONS

Les ouvriers sur la place travaillent avec l'entrain habituel sous un soleil légèrement voilé.

Un tiers de la place est déjà pavé.

Le granit est découpé à la scie à eau.

Le bruit est massif. La poussière levée par les machines donne du grain à la lumière grise du matin, mais elle court au ras du sol et ne s'élève pas. Ciel trompeur puisque les sondes indiquent ce jour une pollution anormale sur toute l'Europe.

Notre air aura bientôt aussi mauvaise presse que celui de Pékin.

Nous portons des masques.

Nous affichons sur les grilles du chantier les paroles récoltées la semaine précédente. Elles disent pour la plupart la défiance de la population rencontrée, qui se traduira dans les élections prochaines. (Autant municipales qu'européennes.)

Difficile de ne pas entendre dans les paroles désabusées des gens leur profonde incroyance envers les politiques. Ce n'est pas les travaux qu'ils désavouent, au fond, mais le sentiment que les choses avancent en dehors d'eux, sans leur avis, sans qu'ils soient pris en considération. Une autre pollution délétère court au ras des esprits...

Si bien que nous apparaît tout à fait opportune cette idée émise par l'un des ouvriers du chantier, qui disait : « *Il faudrait permettre aux habitants du quartier de poser eux-mêmes un pavé.* » Une telle intuition, symboliquement, rejoint celle de ce romancier (Jean-Éric Boulain) qui imaginait la force réparatrice qu'aurait l'élection en France d'une présidente de la République issue de la diversité. Ce genre de dénouement serait à même de déridier le vieux visage de ce vieux pays.

À onze heures, une déchirure soudaine dans le voile blanc ; aussitôt, le soleil chauffe. Nous sortons nos masques antipollution pour éviter les marques de bronzage...



© Corina Airinei

À la marge de l'opération Campus, qui vise à la transformation du domaine universitaire en lieu de vie et d'enseignement au rayonnement international, une petite enclave de jardin partagé propose une autre forme d'utilisation du campus, modeste, durable et champêtre.

GREEN-WASHING

par Aurélien Ramos

DANS LES CHAMPS DU CAMPUS

Rallier le campus depuis le centre-ville, c'est participer au grand mouvement migratoire de milliers d'étudiants qui tous les jours s'entassent dans les transports, attendent dans les embouteillages et engorgent les axes de circulation jusqu'à atteindre les grands espaces du domaine universitaire. Là, c'est la dispersion soudaine des flux ; la masse se dilue dans un espace aux limites floues, elle se désagrège en trajectoires individuelles indénombrables. Le campus, qui s'étire sur les communes de Talence et Pessac, est une utopie urbaine qui a échoué en cours de route. Retour quasi littéral à son étymologie : ses vastes espaces de champs et de bois inspirés de modèles développés outre-Atlantique devaient répondre à une volonté démocratique de décroissement des lieux d'enseignement et de constitution d'un milieu de vie étudiant offrant des qualités d'espace et de nature que la ville ne saurait procurer. Car on y circule encore librement, sans se confronter à d'autres contraintes que celles des distances, de la viabilité des cheminements et de la crainte de s'y égarer.

Il semblerait que cette utopie hygiéniste se réinvente aujourd'hui en marge du campus : un jardin s'est développé à l'écart des voies de circulation. Il est accessible par un petit chemin de traverse tracé dans la prairie. Ce petit enclos, gagné sur les terres du campus, est un espace de jardinage partagé où, depuis 2010, l'association Appellation Origine Campus cultive de manière collective et selon des principes écologiques quelques dizaines de mètres carrés de légumes. Elle regroupe des étudiants et des personnes travaillant sur le campus qui ont vu dans la démesure du domaine universitaire une opportunité pour y créer des espaces fertiles et pour y inventer une vie collective au grand air.

Si le développement de ce type de projet spontané témoigne d'une volonté d'invention d'un nouveau mode de vie urbain, il est aussi un symptôme de crise : par l'appropriation d'un espace, le jardin partagé met en lumière le désengagement des pouvoirs publics face à des territoires qu'ils échouent à gérer. Mais, dans le même temps, il témoigne de la richesse potentielle des espaces non qualifiés. La disproportion du domaine universitaire n'est-elle pas ici à la fois son handicap et son principal atout ?

aoc.asso.fr

www.operation-campus-bordeaux.fr



© Atelier d'architecture Franck Hammoutène

Agora, biennale d'architecture d'urbanisme et de design, se tiendra du 11 au 14 septembre prochain. Elle aura pour thématique « L'espace public ». En amont de la manifestation, différents prix viennent tout juste d'être attribués.

LAURÉATS AGORA

Prix d'architecture

Dans la catégorie « Logement collectif social » sont récompensés : le projet de 55 logements sociaux et 40 logements collectifs en accession « Botanica », rue Raymond-Lavigne à Bordeaux (maître d'œuvre : Franck Hammoutène et maître d'ouvrage : Aquitanis) et celui de 18 maisons locatives à ossature bois, rue du Petit-Cardinal à Bordeaux (maître d'œuvre : L'Atelier provisoire et maître d'ouvrage : Aquitanis).

Dans la catégorie « Logement collectif privé » : 21 logements BBC, Îlot Canopée, écoquartier Ginko, Bordeaux (La Nouvelle Agence / Bouygues Immobilier). Deux maisons individuelles ont été remarquées : celle d'Olivier Carcaly, allée des Pins à Bordeaux et une seconde à Pessac construite par les architectes Brachard de Tourdonnet et Carole Massé.

Quant aux équipements publics, deux encore ont été distingués : le gymnase Henri-Arnoold du Haillan de Label architectures et l'extension-restructuration de l'école maternelle de La Forêt à Eysines d'Elua architecture.

Le prix « Tertiaire » récompense le siège social Aquitanis à Ginko, Bordeaux (Platform Architecture, Reichen et Robert), et le siège social Cdiscount, quai de Bacalan, Bordeaux (CCG Architecture/ Eiffage Immobilier). La mention « Réhabilitation » sera décernée au projet de réhabilitation des magasins généraux de l'ancienne caserne Niel, quai de Brazza, Bordeaux (maîtrise d'œuvre : Virginie Gravière et Olivier Martin). Le prix « Bâtiment industriel » revient à la chaufferie biomasse dans le quartier Ginko, Bordeaux (Agence Brochet/Lajus/Pueyo).

Prix Design

Dans la catégorie « Jeu pour enfants », le projet « Mind the Cat » des designers Sandrine Mercurio et Annabel Albrech utilisant le principe des anamorphoses en milieu urbain obtient le prix. Trois autres projets attirent l'attention du jury pour leurs apprentissages ludiques dans l'espace public par la couleur, les formes et le geste, et obtiennent des mentions du jury.

Dans la catégorie « Tasse à café », c'est le designer Valentin Dufacteur qui obtient la récompense.

Prix Appel à idées « Habiter les toits »

Le premier prix sera remis au collectif Capitaine Madon (Rondet/Sommervogel/Teisseire/Zlatic) pour leur « Bordeaux augmenté » qui propose d'investir progressivement les toits pour des usages variés : logements, activités, terrasses.

Prix Photo

Aurélien Voldoire, Juliette Gaudino, Nathanaël Fournier et Étienne Vallat ont été récompensés.

Prix Associations

Le premier prix revient aux Compagnons bâtisseurs d'Aquitaine qui soutiennent des projets d'autoréhabilitation et d'autoconstruction pour des habitants en difficulté tout en favorisant l'insertion économique par l'apprentissage et le travail.

L'ensemble des projets est à découvrir sur : www.bordeaux2030.fr



arc en rêve, centre d'architecture, est depuis plus de trente ans un référent hyperactif et militant pour défendre les questions liées à l'architecture, aux conditions contemporaines de l'Habiter, aux territoires et à l'urbanisme. L'avenir du projet fut au cœur des discussions lors des dernières élections municipales. Quatre questions à la directrice générale Francine Fort.

ARC EN RÊVE RESTERA AUX ENTREPÔTS LAINÉ

Vincent Feltesse portait un projet de déménagement dans le quartier Euratlantique, Alain Juppé préférait le maintien du centre en ses locaux actuels. Qu'en est-il à présent ?

Le projet d'éventuelle relocalisation remonte à trois, quatre ans. Il était porté par Vincent Feltesse et fondé sur l'idée que la culture fait évoluer les mentalités et avancer les sociétés ; donc utile et complémentaire aux moyens techniques pour faire la ville. Il est important de rappeler que cela avait été alors envisagé avec l'accord d'Alain Juppé : « *Je n'y suis pas opposé, mais je souhaite que la ville ne soit pas dépossédée* », exprimait-il. C'était enthousiasmant, car cela signifiait que la puissance publique investissait sur le futur d'arc en rêve. Nous sommes en effet dans une situation paradoxale, avec une reconnaissance internationale et des conditions de fonctionnement précaires. Je dois dire que le déplacement d'arc en rêve était une perspective d'autant plus stimulante qu'elle se présentait à un moment où nous – Michel Jacques et moi-même, cofondateurs d'arc en rêve – avons le souci de transmettre cet outil formidable que nous avons créé. J'ai conscience de sa valeur, et de ma responsabilité. C'est une expérience unique, que de nombreuses villes européennes nous envient.

Se projeter au cœur du quartier Euratlantique portait aussi son sens. L'hypothèse d'un nouveau lieu dédié à l'architecture et aux cultures urbaines, s'appuyant sur un projet vif et actif depuis plus de trente ans, était porteuse de nouveaux possibles, en prise directe avec la ville en mutation. Bordeaux le mérite ! n'est-ce pas ?

Mais la juste place d'arc en rêve aux Entrepôts est toujours restée à l'ordre du jour.

Le devenir d'arc en rêve ne peut en aucun cas se réduire à un projet immobilier. Il convient également d'être réaliste au regard de l'argent public, qui se raréfie. C'est pourquoi nous pouvons nous projeter avec optimisme au sein des Entrepôts, ce lieu qui s'était certes replié ces dernières années. Ce lieu où nous avons vécu et grandi heureux. Des améliorations sur nos espaces de travail sont nécessaires et attendues. Alain Juppé nous a entendu à ce sujet. Enfin, le renouvellement des relations entre arc en rêve et le CAPC est prometteur. Il y a, je le crois, un fort potentiel d'ouverture.

Quels vont être alors les projets et les enjeux ?

Travailler sur deux plans. Nous recentrer aux Entrepôts sur notre programmation internationale. Développer des actions hors les murs en relation avec l'actualité locale, comme les cafés d'architecture. Avec un objectif prioritaire : activer les réseaux de collaboration et les transdisciplinarités.

Depuis quelques années déjà, arc en rêve a une force d'attractivité dans les Entrepôts égale à celle du CAPC. Nous travaillons sur des sujets distincts, et nos modèles économiques ne sont pas les mêmes. Le rapprochement d'arc en rêve et du CAPC souhaité par Alain Juppé commence par l'utilisation plus fluide pour arc en rêve des espaces communs : auditorium, mezzanines, et possibilité d'investir la Grande Nef, comme nous l'avons fait

en l'an 2000 pour la désormais célèbre exposition « Mutations ».

L'arrivée de la nouvelle directrice au CAPC nous réjouit. Nous croyons aux porosités, qui pourraient être dynamisantes pour nos deux structures. Arc en rêve n'est pas une institution décrétée. Le centre s'est imposé sur la scène culturelle internationale, et a pris rang d'institution par la force de son projet. Un projet exigeant, qui se redéploie aujourd'hui en s'élargissant aux questions de territoire et de société. C'est cela qui est important. Plus que jamais, il faut donner à voir et à comprendre le monde dans lequel nous vivons, pour l'Habiter, encore et autrement.

Un projet de grande exposition ?

Nous travaillons depuis deux ans maintenant sur un concept appelé provisoirement « P15 » ; un projet d'exposition dans la Grande Nef qui aura lieu en 2016. Il sera consacré aux nouvelles manières d'habiter le monde.

Il y aura trois entrées. Une première plus générique : rendre visibles et lisibles les nouvelles conditions d'habitation du monde. La deuxième sera de regarder la crise comme source potentielle de créativité, d'énergies. En France, nous sommes dans une posture pessimiste où les projets ne pourraient se faire sans la puissance publique. Mais il existe des dynamiques collectives de professionnels et/ou d'habitants capables d'inventer des solutions hors normes. Troisième entrée : regarder ce qui se passe dans le monde, dans les Suds, et comprendre en quoi ils peuvent instruire les Nords. Nous savons ce que nous cherchons – des processus plus que des réalisations –, mais nous ne savons pas ce que nous allons trouver. La programmation 2015 sera ponctuée de moments qui participeront de la construction du projet. Rendez-vous en 2016 !

D'autres temps forts dans la Grande Galerie ?

Fin décembre, nous aurons une monographie consacrée à Studio Mumbai, fondé par Bijoy Jain, un architecte indien ayant fait ses études aux États-Unis, découvert il y a quatre ans à la Biennale de Venise. Il a choisi de revenir dans son pays pour recycler ce qu'il avait appris en Occident avec des pratiques traditionnelles. Cela poursuit la lignée de ce que nous avons proposé avec Francis Keré, burkinabé, et le jeune Japonais Junya Ishigami : des Leçons d'Architecture – en capitales – et des exemples de développement soutenable. Il est important pour nous de remettre les fondamentaux sur la table. Chacun sait que le terme développement durable repose sur trois piliers : environnement, social, économie. On oublie toujours le quatrième : la culture. Quand on parle d'architecture, les esprits se rétrécissent : on pense matériaux, économies d'énergie, mais arc en rêve lutte contre cet aspect qui se concentre uniquement sur la technique mais qui concerne parfois aussi des lobbies industriels. Nous cherchons à mettre en avant ces architectes qui travaillent sur de microprojets resituent les enjeux à l'échelle planétaire.

Propos recueillis par **Clémence Blochet**

www.arcenreve.com



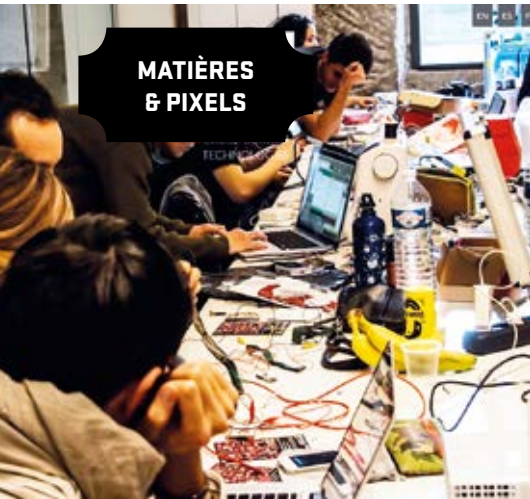
Avec Piranèse par Jacques Vieille crédits photo A.Souloumiac

Situé à 30 minutes de Bordeaux sur la route du Médoc, le complexe culturel de la Winery, immense site d'œnotourisme fondé par le propriétaire du château d'Arsac Philippe Raoux, s'associe avec Pollen, résidence d'artistes à Montflanquin, pour accueillir en son domaine une exposition des travaux de l'artiste Jacques Vieille.

LES MOTIFS DE L'ARCHITECTE

Passionné par le monde de l'architecture, Jacques Vieille se définit aussi comme paysagiste, décorateur ou encore horticulteur. D'abord apparenté au land art, cet artiste né à Baden-Baden en 1948 a orienté depuis de nombreuses années ses réflexions autour des rapports entre sculpture et architecture. Le jardin et le paysage ont également pris une place centrale dans le travail de l'artiste. Associant dans ses installations matières brutes et matières naturelles, ses projets, souvent monumentaux, passent par l'investissement des endroits qui les abritent. À la Winery, Jacques Vieille présente trois pièces, dont certaines, inédites, ont été conçues en résonance avec les qualités particulières du site. À l'entrée du domaine, une immense nappe de plastique posée sur des caisses de bois est couverte de dessins de branchages. Ce motif végétal récurrent de l'œuvre du sculpteur envahit la surface de cette table également occupée par un délicat travail de gravure venant simuler les traces laissées par les plis de la nappe. Dans les chais, la pièce intitulée *Avec Piranèse* apparaît sous la forme d'un rideau monumental dont les lamelles de polyester sont ornementées de la démultiplication à l'infini d'un détail emprunté à l'œuvre de Piranèse, célèbre graveur et architecte italien du XVIII^e siècle. Le motif, sa répétition, la gravure et le partage de la table dessinent ici les contours d'une exposition où les œuvres se dévoilent en grand format pour faire corps avec leurs contextes d'apparition.

« **Gravé** », Jacques Vieille, jusqu'au 15 juin, Winery, Arsac-en-Médoc. www.winery.fr



MATIÈRES
& PIXELS

D.R.



Pierre Roblin, Un vendredi, jour des femmes, au cimetière arabe, Alger.
Collection Robert Couatier. Dépôt au musée des Beaux-Arts de Bordeaux, 2005

NEWS NUMÉRIQUE ET INNOVATION

BLABLA 2.0

Jusqu'au 24 juin, Écla Aquitaine organise cinq causeries autour du numérique dans divers lieux du territoire. Les thèmes ? Les liseuses et tablettes, les ressources en ligne, la vidéo, le jeu vidéo et les ressources patrimoniales numérisées. Les prochains rendez-vous se tiendront : le 15 mai, médiathèque du Bois fleuri à Lormont, sur la vidéo ; le 5 juin, médiathèque municipale François-Mitterrand à Bassens, pour le jeu vidéo ; et le 24 juin, médiathèque intercommunale André-Labarrère à Pau, sur le thème des ressources patrimoniales numérisées.
www.ecla.aquitaine.fr

E-SIGNAUX

L'AEC présente ses Signaux numériques 2014. Ce rendez-vous, que 350 personnes ont suivi l'an dernier, propose d'anticiper les futurs enjeux technologiques, sociétaux et territoriaux impulsés par le numérique. Pour cela, l'AEC partage sa veille sur les innovations et les défis touchant la société, les entreprises et les collectivités aquitaines. Seront présents Antoine Chotard, responsable veille et prospective chez AEC, ainsi que Monique Thonnat, directrice du Centre de recherche Inria-Bordeaux-Sud-Ouest, docteur-ingénieur en optique et traitement du signal. À l'issue de la conférence, 8 innovations numériques et robotiques seront présentées par des acteurs locaux.

Signaux numériques, 5 mai, 17 h 30, Espace Agora du Haut-Carré, Talence.
www.aecom.org

SOCIAL / LOCAL / MOBILE

Première édition du SoLoMo Day à Bordeaux ! Le 13 mai sera dédié aux nouvelles technologies mises au service du commerce et de l'artisanat. Treize experts se relaieront sur 4 ateliers. Les thèmes seront : « Réseaux sociaux : fin des idées reçues ? », avec le directeur marketing du site Vente privée, la community manager de Yelp Bordeaux et le directeur général de Kaizen Marketing ; « Comment faire du chiffre d'affaires en local grâce au Web ? », avec le responsable marketplace de Cdiscount, le président de la librairie Mollat et le directeur de CA Logistique / eCom33 ; « Mobile : ami ou ennemi du magasin ? », avec des représentants de Snapp' / FidMe, Nokia France, Mappy et Orange ; « Paiement sans contact : qu'est-ce que ça rapporte ? », en présence des groupes BPCE, La Poste, Crédit Mutuel, CIC.

SoLoMo Day, le 13 mai, CCI, Bordeaux.
www.solomo-day.com

ITI APPELLE MAISON

La région Aquitaine lance son application d'itinérance douce gratuite pour mobiles, « itiAQUI ». Véritable aide au tourisme d'itinérance, l'appli comptera 800 itinéraires pédestres, VTT, équestres et cyclotouristiques. Gratuite sur Play Store et App Store.
www.itiinqui.aquitaine.fr

Après Design Boxon et Re-Design Boxon, Julien Minet se lance dans une aventure technologique et artistique transfrontalière avec Bilbao.

BORDEAUX-BILBAO : LE PONT VIRTUEL

Au départ était le disque vinyle et Design Boxon. Aujourd'hui est la wearable tech (la technologie dont on s'habille) et BioBx. Au milieu de tout cela, il y a l'art et le cerveau en ébullition de Julien Minet. Manager, créateur, directeur du label Boxon Records, entrepreneur new age pour qui les frontières n'existent pas, il est celui qui a transformé les vieux vinyles en un cœur musical et palpitant avec Re-Design, et – dernière proposition en date – qui a créé un pont technologique entre Bordeaux et Bilbao. Avec son ami Karim et son Espacio Open installé de l'autre côté des Pyrénées, ils ont créé BioBx, un « Travelling Lab Interactif » qui a pour objectif de relier les deux cités. Sept étudiants d'ici et sept de là-bas ont planché plusieurs jours sur la création de cette plate-forme de création digitale transfrontalière. « Dans cette société où on essaie de rentrer chacun dans une case, on veut démontrer que même avec des cultures différentes, on peut traverser aisément toutes les frontières. Nous sommes la génération du "Do It Yourself" », insiste Julien Minet.

À partir d'imprimantes 3D, du hardware Open Source d'Arduino et de disciplines émergentes comme la « Textiletronik », ils ont créé diverses activités et applications comme « Palpason », où, grâce au toucher, on peut générer en temps réel, projetée sur un mur, sa propre performance visuelle et sonore. « Kangoorun » est un jeu d'agilité basé sur l'application « Flappy Bird ». « Cliche Invaders » est une installation interactive qui reprend les principes de « Space Invaders », avec les clichés sur les Français (baguette, béret...) et sur les Espagnols (chorizo, flamenco...). Quant à « Right Brain Locator », c'est une carte interactive du site Internet biobx.eu qui référence les lieux de création à l'échelle de l'Aquitaine et du Pays basque espagnol. Ils ont présenté tout cela dans divers lieux de la région, dont Pola fin avril. Autant dire qu'avec BioBx les deux copains ont envie de nous emmener bien loin droit devant. **Lucie Babaud**
biobx.eu

ENCHÈRES ET EN OS

par **Julien Duché**

ORIENTALISME

Mystère, passion, imagination, fantasme... Quelques mots pour designer une représentation du moi qui cherche à échapper à la réalité, attisant les sens et dominant la vie mentale. L'Orient nous est désormais bien connu, ce n'était pas le cas il y a quelques siècles, où il demeurerait attirant et terrifiant à la fois. La curiosité, des raisons économiques, colonialistes mais aussi religieuses ont concrétisé l'engouement de notre civilisation européenne pour ces terres lointaines. Au retour des conquérants voyageurs, leurs témoignages, qu'ils soient oraux ou épistolaires, ont été interprétés, déformés, pour devenir quelquefois des légendes hyperboliques. Les premières représentations européennes de ce monde lointain déformées par l'imagination et le peu de références les concernant ont laissé peu de place à la vérité et mis en exergue des débordements fantasques.

Le temps a finalement fait son œuvre : les objets ainsi que les techniques orientales importés ont été phagocytés par l'Occident, réappropriés en tout ou partie et finalement appréciés. Émerge alors une création propre, distincte des deux civilisations générant des pièces cohérentes. La résultante de ce mélange de cultures ne s'avère pas être une mauvaise chose.

Le marché de l'art connaît maintenant et depuis un certain nombre d'années une envolée des prix liée à l'orientalisme, notamment au niveau des ventes de tableaux, avec des peintres tels que Dinet, Majorelle ou Pontoy. De même, les objets d'art et le mobilier ne sont pas laissés pour compte. Des artistes comme Carlo Bugatti, Théodore Deck ou encore Friedrich Goldscheider ont donné une impression bien particulière de ces influences dans leur création. En dehors de la renommée des artistes, deux autres facteurs ont déterminé une évolution du marché : une volonté de rapatrier un patrimoine dans les pays originels et un phénomène de mode pour les objets orientalisants.

Ne pas manquer l'exposition « **Orientalismes** », collections du musée des Beaux-Arts, jusqu'au 23 juin, Galerie des Beaux-Arts, Bordeaux.
www.musha-bordeaux.fr

LES VENTES DE MAI

Grands vins grands millésimes, le 7 mai, étude Baratoux, hôtel des ventes des Chartrons, Bordeaux.
www.etude-baratoux.com

Monnaies et jetons de notaire, le 15 mai, hôtel des ventes des Chartrons, Bordeaux.

Militaria, le 15 mai, étude Blanchy & Lacombe, hôtel des ventes des Chartrons, Bordeaux.

Tableaux, meubles et objets d'art, le 17 mai, Vasari Auction, Bordeaux.
www.vasari-auction.com



Un Open bidouille camp est une fête populaire dédiée aux partages de connaissances et à la transmission de savoir-faire, dans l'esprit « fais-le toi-même » (DIY - Do It Yourself).

OPEN BIDOUILLE DANS LE FABER MUNDI

Il s'agit d'amener les cultures du faire soi-même et du numérique à un public qui n'y est pas forcément familier. Quel que soit notre âge, notre métier ou notre vie, chacun d'entre nous a acquis des savoir-faire qui sont le fruit de l'observation, de l'expérience et de l'intelligence pratique. Souvent sans le savoir, nous possédons une parcelle de richesse culturelle qui ne vaut que si elle est partagée avec les autres. L'Open bidouille camp 33 est le rendez-vous annuel de la créativité technique, scientifique, et de la création artistique participative en Aquitaine. Pendant trois jours, des bidouilleurs, des curieux, des inventeurs construisent un événement ludique, et proposent au public de découvrir par « le faire ». Au menu de cette action collective : jardinage urbain, textile, hacking, logiciel et électronique libre... Dans des stands en accès libre ou dans des ateliers divers et variés sur inscription. Des tables rondes permettront de réfléchir aux enjeux sociétaux et politiques du bricolage à l'heure du numérique. Sans oublier la Sieste musicale et les concerts, le Laboratoire mobile de la bricole en partage, le Marathon photo du Labo révélateur d'images - *LabX MakerZone*, et le *Science Hack Day*. À notre époque de dématérialisation, donc de liquéfaction numérique des œuvres, notre humanité n'est plus uniquement façonnée par la matière avec nos mains, mais par des flux d'information continus entre des cerveaux interconnectés. Avec l'apparition de l'« *Homo fluxus* », la distinction « *arendtienne* » entre l'« *Homo laborans* » – qui ne fait que produire – et l'« *Homo faber* » – qui travaille et œuvre ainsi pour le bien commun – est dépassée par une mutation. En effet, la culture de l'artisanat et la coopération apparaissent comme des socles anthropologiques qui avec les flux vivants du « savoir-faire » peuvent redessiner la société. L'atelier devient laboratoire du monde. La notion d'« ensemble » est une mine d'expériences, de réflexions, de pistes qui se croisent. Elle impose la coopération comme fondement du développement humain. Le travail ayant été déqualifié et se définissant de plus en plus à court terme, les compétences de la coopération semblaient perdues. Étrange paradoxe : nous, qui ne nous comprenons souvent pas, nous voulons pourtant faire quelque chose ensemble. Sommes-nous à la recherche d'empathie ? L'urgence éthique consiste donc à retrouver le sens concret de la conversation, qui est valeur du détail, de l'écoute, de l'informel, du geste, des « plaisirs sérieux » de la communauté. Un je-ne-sais-quoi comme la joie de jouer de la musique en groupe. Faire ensemble pour vivre ensemble nous fait repenser la vie en termes de coopération, d'empathie et de capacité d'engagement, comme si l'on se prenait à rêver collectivement d'un nouveau contrat social. **Stanislas Razal**

Open bidouille camp 33 #2, du 16 au 18 mai, Fabrique Pola, Cité numérique. obc33.fr

A l'initiative du
Crous de Bordeaux
Aquitaine

FINALE NATIONALE

Musiques de R.U.
TREMPLIN MUSICAL ETUDIANT

22 ET 23 MAI 2014

GRATUIT

Jeudi 22 mai	Vendredi 23 mai
Casablanca Rock - rockabilly / Bordeaux The Slow Sliders Indie Rock / Rennes Bogdan du Coeff Rap / Caen Mydi Man Club Electro House / Nancy Kabaret Electro Cabaret / Paris Talkin Dumbs Groove Folk / Rennes 20h30 - La MAC - Pessac Tram B - Arrêt : Unitec	3 groupes étudiants sélectionnés + LA CARAVANE PASSE <i>Cabaret balkanique</i> 20h30 - Théâtre de Verdure du Village 3 - Pessac (repli à la MAC en cas de pluie) Tram B - Arrêt : Unitec

Plus d'infos sur www.crous-bordeaux.fr

@CROUS_Bordeaux
 crous.debordeauxaquitaine



D.R.

LA MADELEINE par Lisa Beljen UNE PERSONNALITÉ, UNE RECETTE, UNE HISTOIRE

Rendez-vous dans la cuisine de
Caroline Ducau-Martin, comédienne,
pour la recette des « moguettes ».

« La cuisine, c'est sans doute ce qui m'a réconciliée avec ma famille. J'invite mes parents à manger deux fois par an, à Noël et à Pâques. Tout est affaire de mise en scène, je refais la Cène primitive. Enfant, je n'étais pas actrice de ma vie, j'étais celle qui se fait remarquer, et j'avais toujours droit à des reproches, surtout de la part de ma mère. J'aimais les réunions de famille chez mes grands-parents paternels. Chez mes grands-parents maternels, je n'avais droit qu'à la soupe. Je me souviens que quand j'allais voir ma grand-mère l'après-midi elle me donnait toujours du bouillon de poule. D'un côté, il y avait une cuisine populaire, et de l'autre, une cuisine bourgeoise. Mes grands-parents paternels étaient des petits-bourgeois. Ils habitaient à Hostens, leur grande maison m'effrayait. Quand j'allais là-bas, j'avais des sentiments mêlés de fascination et de répulsion. Dans cette famille, les repas étaient l'endroit des engueulades, mais toutes ces histoires épouvantables n'avaient aucune répercussion sur moi. J'aimais beaucoup mes grands-parents, et sans conditions. Je savais que j'allais bien manger et qu'on allait m'oublier. On me laissait regarder la nature et je pouvais me raconter des histoires. Mes grands-parents me faisaient goûter beaucoup de choses, mais il y avait une grande résistance de ma part. Je voulais me faire mon propre avis. On mangeait des plats qui sont aujourd'hui inaccessibles, comme du foie d'oie truffé, des belons, des pigeons et des palombes, le tout accompagné de vins fins. J'écoutais, j'observais les adultes à table. Après la chasse, ma grand-mère servait des petits oiseaux. Mon grand-père mangeait tout, et j'entendais craquer les petits os, c'est comme ça qu'un jour j'ai mordu dans mon verre en cristal pour entendre le son de la brisure. Bien sûr, je me suis fait engueuler par ma mère ! J'avais l'impression qu'on me comprenait mieux chez mes grands-parents, pourtant j'ai été trahie là-bas aussi : quand il y avait du faisan, on faisait une tartine avec les entrailles flambées à l'armagnac, j'adorais cette tartine, mais on ne m'a jamais dit ce que c'était vraiment... Il y avait des rituels culinaires toute l'année, comme celui du cochon. Après avoir fait les pâtés, saucisses et autres charcuteries, ma grand-mère accommodait les abats en sauce. J'adorais manger ce qu'elle appelait les "moguettes", des tripes de porc avec des carrés de sang. La sauce était grise, et pas très jolie à voir, mais j'aimais ça. Et j'étais bercée par l'adage qui dit : "Mange, c'est bon pour la santé." La cuisine est une métaphore de ma vie, c'est comme au théâtre, on rassemble les gens autour de quelque chose. »

Pour la recette des moguettes, ébouillanter, vinaigrer et faire bouillir les tripes. Les couper en morceaux et les faire rissoler dans du beurre, saupoudrer de farine. Ajouter carottes, poireaux, ail, laurier, mouiller avec un bouillon de veau. Ajouter un pied de veau et laisser mijoter. Saupoudrer de muscade. Faire cuire le sang de porc à la poêle, le couper en dés. Ajouter à la sauce, retirer les légumes, et faire mijoter longuement. Saler et poivrer, ajouter persil ciselé, jaune d'œuf battu, vinaigre de vin blanc. Servir avec des croutons aillés.

CUISINE LOCALE & 2.0

par **Marine Decremps**

FESTIVE PENTECÔTE

Le week-end de Pentecôte, les 10 et 11 mai, deux événements s'offrent aux amateurs de crus. D'abord le Marathon des vins de Blaye, et ses 10 km des vignes dans la Citadelle, pour les plus sportifs et ceux qui aiment se déguiser. Autre rendez-vous : les portes ouvertes en côtes-de-bourg avec pour thème « Spicy ». Un rallye et une randonnée ponctueront ces deux jours de fête et de dégustation. www.marathondesvinsdeblaye.com et www.cotes-de-bourg.com

TU AS PRIS LE PAIN ?

Ne l'oubliez pas, c'est sa fête, du 12 au 18 mai. Le thème choisi cette année : à chacun sa tradition. Pour l'occasion, on pense à faire un petit geste, celui de la baguette suspendue.

La Fête du pain, du 12 au 18 mai, diverses boulangeries. www.lafetedupain.com

RDV CHEZ ÉPICURE ET BACCHUS

Les 17 et 18 mai, les épicuriens se retrouvent pour le Week-end des grands crus. Pour cette 9^e édition, rives droite et gauche donnent à goûter leurs meilleurs nectars. Plus de 100 grands vins seront dégustés au cours de balades et dîners dans les vignobles et châteaux.

Week-end des grands crus, les 17 et 18 mai, divers lieux. www.ugcb.net

FAIS CE QU'IL TE PLAÎT

Le parc Peixotto est en fête pour le Mai talençais ! Les 17 et 18 mai, la 4^e édition met à l'honneur l'art au jardin. Dégustations, concert (Tribute to Queen), atelier de cuisine et marché aux fleurs.

Mai talençais, les 17 et 18 mai, Talence. www.ocet.fr

PATRIMOINE UNESCO À TABLE

Eh oui ! depuis 2010, le repas français peut se targuer de cette distinction. C'est pour cela que la bibliothèque Mériadeck met à l'honneur la bonne ripaille durant deux mois. La recette de l'événement ? Des films sur le genre (*Les Saveurs du palais* en audio-description, *Le Festin de Babette*), des tables rondes de circonstance (histoire des menus, Montaigne à table), une exposition de livres de cuisine anciens. La scénographie propose de se retrouver dans une brasserie art déco, une cuisine des années 1950, une salle à manger du XVIII^e siècle.

Ripaillons !, du 20 mai au 19 juillet, bibliothèque Mériadeck, Bordeaux. www.bordeaux.fr

VEAU, VACHE, COCHON

La ménagerie de poils et de plumes débarque à Bordeaux pour le Salon de l'agriculture au Parc des expositions. On s'y rend pour toucher, goûter et découvrir le terroir. Idéal pour les bambins.

Salon de l'agriculture, du 24 mai au 1er juin, Parc des expositions de Bordeaux-Lac. www.salon-agriculture.fr

AU MUSETTE

Revisiter le bal d'antan, voilà l'objectif de l'association Merci Gertrude avec la Guinguette mobile. Pour ne plus rester seul le dimanche après-midi, on s'y rue pour y grignoter des plats locaux, de la bière de Dordogne et du vin d'ici, pour y voir des spectacles (la compagnie Mohein, les Datcha Mandala, Alê Kali Quartet), y danser ou jouer. La guinguette sera le dimanche 26 mai sur les berges de la rive droite, en face du Jardin botanique.

Guinguette mobile, divers lieux. [Facebook/Merci Gertrude](https://www.facebook.com/MerciGertrude)

E.T.

Bordeaux a été choisi pour le lancement d'une application, Time To Lunch, qui permet de géolocaliser les restos dans le périmètre du lieu de travail et d'afficher les menus du jour. Réserver, partager... La plate-forme permet d'organiser ses pauses déj.

La qualité du millésime 2013 n'est pas aussi faible que les professionnels le craignaient avant une semaine des primeurs plutôt encourageante. Du moins pour les Graves.

LE JOUR OÙ J'AI VU UNE JAPONAISE CRACHER

Une présentation de millésime est un rituel austère du printemps. On y teste la potentialité des vins lors d'un rendez-vous d'œno-fiction où le goût, l'intuition, la vérité, l'intérêt et le blabla sont en tension permanente. Ce n'est pas très dionysiaque, c'est comme si le vin faisait carême.

Depuis quelques années, le Syndicat viticole des Graves présente ses primeurs au Palais de la Bourse. « Une manière d'aller à la rencontre des Bordelais », confie le directeur du syndicat, Henry Clémens, plutôt heureux aujourd'hui d'une édition qui rassemble 740 visiteurs, soit près de 200 de plus que l'an dernier. Le faible rendement global du millésime bordelais expliquant peut-être cela. Quand on est sur les graviers, on va vers les Graves.

À l'entrée, on me tend un verre vide et un répertoire pour noter des commentaires jusqu'à plus soif. Négociants, restaurateurs, journalistes et courtiers sont déjà au travail. Ici, il ne s'agit pas seulement de décider si le vin est bon, mais s'il le sera, s'il se vendra, s'il s'achètera. Plus tard dans la soirée, on recevra

le public et de jeunes étudiants de la filière viticole. Alors on débouchera le millésime 2012.

Dans la salle, le public, plutôt jeune, est divisé en trois catégories. Ceux qui parlent, ceux qui boivent et ceux qui crachent. Les rencontres viticoles sont le seul endroit où l'on peut voir des Japonaises cracher avec des Japonais. Je cherche pour le féliciter César « toi aussi mon fils » Compadre, qui n'a pas craché sur le prix spécial du Pape (Prix de l'article de presse écrite) décerné par la chambre d'agriculture de la Gironde. Je rencontre Jean-Pierre Xiradakis, qui m'informe qu'il est cofondateur d'un autre prix, le prix Raisin, qui récompense depuis 2012 un jeune viticulteur de Gironde. Cette année, c'est Amandine Giret avec son château Côtes de Rigaud à Puyseguin-Saint-Émilion. « Note ce nom », me dit Xiradakis, avant de m'entraîner vers la table d'Amélie Durand, lauréate 2013 du Raisin avec le château Doms à Portets. Amélie Durand est comme la cinquantaine de vigneronnes des Graves présents dans l'Atrium (un sur cinq : « ils ne

sont pas tous faciles à déplacer », confie Henry Clémens), debout derrière une table nappée sur laquelle sont posées des bouteilles, un seau froid, un peu de doc, des cubes de pain et un crachoir. Amélie Durand paraît soulagée : « C'est pas si mal, hein ? » Son blanc (60 % sauvignon et 40 % sémillon) est floral, frais, peu alcoolisé (12°). Selon elle, ce millésime 2013 – dit de toutes les intempéries – est reçu sans ferveur mais avec faveur. Ce ne sera pas une grande année, mais la qualité est là, meilleure que prévu en tout cas. Et cela pourrait donner des vins originaux et rares, à boire vite. Les rouges aussi échappent à l'indifférence tant redoutée. Quelques crachoirs plus loin, Célia Carrilo défend les jeunes vignes du château Caillivet à Mazères (60 % merlot noir et 50 % cabernet sauvignon) : « Le millésime a été catastrophique à tous les échelons de la production, mais cela ne veut pas dire que le vin est mauvais, la preuve. On s'est beaucoup inquiétés pour la qualité, peut-être à tort, mais, pour ce qui est de la quantité, il ne faudrait pas avoir deux années aussi faibles de suite. »



D.R.



5^e édition

Le joli mois de l'Europe en Aquitaine

Mai 2014

De nombreux événements près de chez vous

RENCONTRES - EXPOSITIONS - BALADES - ANIMATIONS



RÉGION AQUITAINE



UNION EUROPÉENNE



PRÉFET DE LA RÉGION AQUITAINE



jolimoiseurope.aquitaine.eu

Renaissance au Café du Levant, brasserie historique, gourmande et bon style, ouverte à tous depuis janvier en face de la gare. De 11,90 à 249 euros.

SOUS LA TOQUE DERRIÈRE LE PIANO #74 par Joël Raffier

C'est particulier de manger dans une brasserie. Si le restaurant est un spectacle, la brasserie est un opéra-bouffe. Plantes vertes et journaux, banquettes vermillon sous de grands miroirs, lampes globes, comptoir en étain... La salle entièrement rénoverée du Café du Levant a belle allure. On est presque plus à Montparnasse qu'à Saint-Jean... La deuxième salle est encore plus évocatrice dans le genre « arts, commerce et industrie ». Voici l'ancienne salle de billard (qui fut un temps salle de bowling, c'est dire les proportions), salle voûtée et ajourée de verrières, comme dans son jus mais en fait délicatement rénoverée, décorée de paysages landais, d'herbiers prometteurs dans le style japonisant. Elle pourrait nous venir de 1897 cette salle intouchée, l'année d'ouverture de l'endroit, comme de 1923, année de création de son étrange façade par l'architecte Abel-Prévo, ou bien de 1934, l'année de la fusion de la Compagnie des chemins de fer du Midi avec celle du Paris-Orléans (qui signa le déclin de la gare Bastide au profit de la gare Saint-Jean) et de la reprise du café par un entrepreneur parisien. Elle tient de la grande salle de réunions et de mariages, du mess d'officiers « Lawrence d'Arabie », du café madrilène. On est à Bordeaux, et aussi à Toulouse ou à Mont-de-Marsan, l'endroit ayant

je ne sais quoi de méridional, de cosmopolite, de préfectoral. Il faut remercier les deux associés, Laurent Pommier (Café Français/Chez Fernand) et Sophie Wolff (accueil chez Amat au Saint-James), d'avoir conservé cette petite merveille en l'état. Le restaurant traverse le pâté de maisons jusqu'à la rue Saint-Vincent-de-Paul, où on trouve une autre entrée avec mini réplique de la façade, et bientôt une épicerie qui vendra des extraits de la carte. Plus de 300 m². L'autre chose que l'on attend d'une brasserie qui a coûté deux millions d'euros de rénovations, c'est une grande addition. C'est possible au Levant, mais évitable. Un excellent menu-express se commande pour 19,90 euros (ou 15,90 euros avec deux plats) midi et soir, et, chose rare, la formule fonctionne aussi le week-end. Si vous optez pour un plat du jour seul (cuisse de canard confite, osso bucco et autres, le seul immuable étant l'exquise choucroute), il vous en coûtera 11,90 euros. C'est bien dans un tel décor. D'autant que les huîtres (elles aussi immuables pendant la saison), le maigre sauvage à la peau dorée et à la chair fondante, le crémeux de céleri et les fraises du Poitou sont irréprochables. Vous aurez droit à un petit bouquet de grises avec fines tranches grillées et beurre salé de Bretagne en



Café du Levant début XX. D. R.

amuse-bouche dans tous les cas. Que vous dépensiez 20 euros, ou 249 euros pour le « Parfait », plateau pour deux avec homard, caviar, crevettes de Madagascar, langoustines et huîtres toutes plus spéciales les unes que les autres. Steve Judith, qui a laissé la Brasserie Beaux-Arts à Toulouse, visite tout ce que l'on peut espérer dans une brasserie. Des œufs mimosa (5 euros) à la sole meunière (29,80 euros) en passant par les harengs marinés (6 euros), le gratin de macaroni (12,90 euros), un tartare (16,80 euros), une savoureuse soupe de poissons (9,40 euros) et d'intrigantes croquettes de pieds de porc sauce gribiche (7,50 euros)... Sans parler de tous les assortiments de fruits de mer possibles (de 34,90 à 103 euros), des choucroutes apprises avec de vrais Alsaciens et garnies de vraies saucisses (19,50 et 29,50 euros) et une dizaine de desserts (de 6 à 9,50 euros). Plus de soixante articles en tout, une fête. Côté dessert, je n'ai pas goûté le Paris-Brest, mais je l'ai vu passer et je le conseille au détriment du baba flambé au rhum, décevant, bien

flambé par la serveuse mais pas assez aéré. Déception aussi pour la lamproie (23,90 euros), sous une sauce figée, trop épaisse. Mais là, c'est un peu de ma faute.

Un conseil : au restaurant, avant d'aller fumer dehors, entre deux plats, signalez-le au serveur avant qu'il n'aille « faire marcher la suite » en cuisine. Si vous le prévenez, il attendra trois minutes. Alors, votre poisson séchera moins sous les lampes chauffantes. David Jourdan a appris la recette de sa lamproie en famille et chez Philippe Téchoire. La cuisson était parfaite. Plusieurs jours après, en cuisine aussi, on se souvenait de l'assiette restée trop longtemps sous la lampe... Pour le reste, le Levant, c'est un pousse en l'air et point de vue nouveau sur la gare Saint-Jean.

Café du Levant, 25 rue Charles-Domercq, Bordeaux. Ouvert tous les jours, midi et soir, de midi à 14 h 30 et de 19 h à 22 h 30 (plus tard le week-end), 05 57 80 26 22.
www.cafedulevant.fr

PESSAC-LÉOGNAN

Berceau des Grands Vins de Bordeaux

**SAMEDI
BLANC**

en Pessac-Léognan

**SAMEDI 14 JUIN 2014
DE 10H À 19H**

**VISITE, DÉGUSTATION
ET PIQUE-NIQUE
DANS LES CHÂTEAUX**

Informations & Réservations

05 56 00 21 90

www.pessac-leognan.com

*Partagez en toute
convivialité la fraîcheur
des Grands Vins Blancs*



Après avoir été récompensé à Angoulême en janvier dernier avec le Fauve d'or (meilleur album) pour *Come Prima*, Alfred, auteur de BD bordelais, est invité d'honneur de l'édition 2014 de Regard 9. L'Italie sera au cœur de la manifestation.

Propos recueillis par **Lucie Babaud** et **Clémence Blochet**.



© Chloé Vollmer

REGARDS D'ALFRED



Comment et à quel âge la BD s'est-elle imposée à vous ?

Mes parents sont comédiens, j'ai passé beaucoup de temps à les suivre. D'un tempérament réservé, je dessinais depuis les coulisses les pièces de théâtre lorsqu'ils jouaient. J'ai retrouvé des dessins de quand j'avais 5 et 6 ans : je redessinais leurs personnages. Comment la bande dessinée s'est-elle imposée ? C'est une question à laquelle je pense beaucoup depuis le prix, notamment aux ponts que cette dernière a jetés tout au long de mon parcours. Le gamin de 6 ans que j'étais rêvait de faire de la bande dessinée, et le garçon de bientôt 38 ans que je suis devenu ne s'est en réalité jamais posé aucune autre question. Tout cela s'est présenté sans que je sache vraiment ni comment ni pourquoi. Le dessin est le seul espace où je n'ai à me justifier devant personne. Gamin, j'avais plutôt l'impression que je ne savais pas vraiment où était ma place au sein de ma famille et de l'école. La BD était le seul endroit dans lequel j'avais le sentiment d'en avoir une. Finalement, ce prix m'a apaisé.

Quels sont les auteurs qui vous ont influencé ?

Plusieurs, mais un en particulier : Fred. Il est à l'origine de ma prise de conscience. Je voulais faire comme lui. Je n'avais que 6 ans quand j'ai eu envie de faire de la BD en lisant *Philémon*. J'ai besoin de lire ses bouquins. Ils sont à l'origine de cette envie. Je reçois le Fauve à Angoulême l'année où on lui rend hommage, au milieu d'un décor issu de ses albums. Un hasard auquel on donnera le sens qu'on veut, mais ce fut assez incroyable pour moi de me retrouver là... J'ai eu le sentiment que ça bouclait quelque chose.

Qu'avez-vous ressenti à l'annonce du prix ?

Je trouvais assez incroyable d'être dans la sélection. J'ai vu toutes les raisons possibles pour ne pas avoir le prix. Je l'ai su quelques heures avant, mais je n'arrivais pas à réaliser. C'est un drôle de bazar. C'est trente-six émotions qui passent par la tête : joie, soulagement, inquiétude, pression... Et alors tu te questionnes : ça va vouloir dire quoi ? Quand j'avais 10-12 ans, je commençais à faire des fanzines et des petits festivals, tout cela me faisait rêver. Recevoir un jour un prix parce que tu as touché des gens, c'est une chose que j'imaginais avec beaucoup d'envie, d'admiration. Du coup, se retrouver de l'autre côté, ça concrétise des dizaines d'envies à différents âges. Ce prix arrive à un moment

**Tout cela s'est
présenté sans que
je sache vraiment
ni comment ni
pourquoi.**

particulier de ma vie. Ce livre très personnel a été difficile à construire pour moi après une année de blocage et de dépression. Il arrive finalement au moment où j'avais besoin qu'on me dise : « Souffle deux secondes, t'as ta

place. » Il va falloir la remettre en question sans cesse, mais je sais que je ne me suis pas trompé de chemin.

En quoi *Come Prima* est-il un livre très personnel ?

Quand on écrit un livre, on a souvent l'impression d'aller chercher très loin un sujet, car on n'a peut-être pas envie de se mouiller. Bien souvent, on se rend compte que l'œuvre est bien plus forte et personnelle qu'on le croit. Le bouquin rattrape bien plus souvent son auteur que si ce dernier avait décidé d'écrire une histoire à la première personne. Pour *Come Prima*, j'avais le sentiment d'être

allé chercher loin dans les années 1960, et puis finalement je me retrouve à parler à mes frères, à questionner mon père, à analyser des choses personnelles, à interroger mes racines italiennes.

Pourquoi j'ai tué Pierre, en collaboration avec Olivier Ka, avait été également remarqué en 2007 à Angoulême. Un sujet fort – la pédophilie –, une collaboration. Racontez-nous son aventure.

Ma relation avec Olivier Ka est très forte et à la base de ce projet. Nous nous connaissons depuis quinze ans, mais nos parcours sont liés depuis bien plus longtemps. Nous venons du même terreau. Mes parents comédiens et les siens auteurs fréquentaient les mêmes lieux. Nous ne jouions pas ensemble à l'époque, car nous n'avions pas tout à fait le même âge, mais tout cela a contribué à nourrir l'intimité que nous avons pu avoir l'un pour l'autre. Faire un livre est vraiment pour moi quelque chose d'intime. L'album *Pourquoi j'ai tué Pierre* demandait d'être encore plus en confiance. Au départ, Olivier a commencé à tenir un journal, puis il me l'a confié le jour où il n'a plus bien su quoi faire. Sa fille ayant l'âge qu'il avait quand il fut victime lui-même, l'idée qu'elle puisse se retrouver dans la même situation lui est insupportable et l'a plongé dans une espèce de désespoir complet. Il m'en parle un jour, me confie ses écrits, son journal. Il souhaite trouver une manière d'en parler. Assez rapidement, je lui propose de mettre en images sa parole. Ensemble, on reconstruirait son histoire. Nous réalisons ce livre avec d'autant plus de fraternité, de tranquillité, que nous sommes persuadés que cela n'intéressera personne. Nous ne nous mettons donc aucune pression. Au final, nous n'avons pas pensé une seconde que le livre aurait pu avoir tant d'écho. Le bouquin continue d'avoir une existence propre. Une pièce de théâtre a été créée par la suite.

Chaque album a un univers différent. Il peut même évoluer à travers les pages d'un seul album. Comment expliquez-vous cela ?

Chaque livre doit être autant que possible un morceau de ce que je suis. Rien ne me fait plus peur que d'être facilement identifiable. Ça me terrifie car j'ai pu voir chez des auteurs que j'apprécie le moment où on ne les identifie plus que par quelques traits caractéristiques de leur dessin, de leur manière de raconter des histoires. Tant que tu cherches, que tu as la possibilité de te tromper et de rater, cela signifie que t'es en mouvement. Je suis à la recherche d'endroits dans lesquels je pourrais me planter. Tant que je rate, c'est que j'ai essayé, c'est que j'avais un truc à trouver. Parfois ça marche, parfois non. Les dessins, c'est ce que l'on voit en premier mais qui pour moi arrive en second. Mon métier à moi, en tant que dessinateur, est d'être invisible dans un livre, de sorte que le lecteur ne me voie même pas, qu'éventuellement, au mieux, il ait envie de revenir et de s'attarder sur quelques dessins. L'histoire prime avant tout. Pour cela, il faut que mon dessin bouge en accord avec le scénario.

Bordeaux, ville BD ?

Beaucoup d'auteurs vivent ici. Nombreux sont ceux qui ont reçu des prix et qui collaborent à des publications internationales. D'importantes maisons d'édition sont très actives. Le festival Regard 9 et l'association 9-33, avec les ateliers du professeur Demons, participent activement à la reconnaissance et au rayonnement de la discipline à l'échelle locale. C'est la deuxième ville française après Paris où vivent autant de dessinateurs de BD. Il y a plein de monde, mais nous faisons tous des choses très différentes. Il y a une chouette énergie.

La BD est soutenue par les collectivités locales, le ministère de la Culture et de la Communication. On voit se multiplier depuis quelques années des expos type « dialogue des cultures » dans les grands musées (Louvre, Cité de l'architecture et du patrimoine). La BD trouve aussi largement une place dans l'institution. Plus largement, quelles sont pour vous les potentialités de mise en regard qu'offre le 9^e art ?

Nous sommes à nouveau dans une période de prise de conscience, comme dans les années 1970. En termes de production, d'industrie, de chiffre d'affaires, la BD a un poids très important. La production a été multipliée par dix en dix ans. Existente à présent une BD dite commerciale et une autre plus considérée comme d'auteur. Mais cette dernière peut aussi rencontrer un grand succès commercial. Le paysage a grandement évolué. Les pouvoirs publics et politiques se rendent bien compte que, dans un moment où tous les secteurs de l'édition sont en berne, celui de la BD continue de fonctionner, de faire du chiffre, d'attirer. Je suis ravi de voir cette prise de conscience. Mais que vont devenir ces intérêts à l'avenir ? Quelle sera la politique de fond ? Les institutions s'y intéressent et comprennent que nous ne sommes pas juste des dessinateurs de Mickey sans fond ni créativité. Il y a des auteurs, des cinéastes, des plasticiens qui sont allés piocher dans la BD, et inversement. Les passerelles sont de plus en plus visibles. Se développent aujourd'hui des univers transmédiatiques de mieux en mieux acceptés. Un des derniers exemples en date : *Le bleu est une couleur chaude*, BD qui a

donné le film *La Vie d'Adèle*. L'auteur du livre est en ce moment l'invitée du CAPC. On observe peut-être aujourd'hui un certain effet de mode. J'espère justement que ça n'en est pas un. Nombreux sont les auteurs qui ont des discours intéressants. Demeurent encore de nombreuses passerelles à construire.

La BD est encore peu médiatisée...

Existente les Molières, les César, de multiples prix de littérature, mais la BD reste à ce jour encore peu médiatisée, toujours moins que la littérature ou les festivals de rock. On observe finalement très peu de relais des prix d'Angoulême. Serait-ce lié finalement au fait qu'un dessinateur de BD n'a pas l'aura – humainement parlant – d'un acteur, d'un écrivain ou d'un groupe de musique ? On continue d'imaginer que le dessinateur est toujours en retrait par rapport à ses livres et qu'il ne souhaite pas vraiment en parler. C'est parfois vrai, mais aujourd'hui plein d'auteurs souhaiteraient parler plus de leur métier. On félicite dans les médias un auteur de romans quand il vend 20 000 exemplaires, mais ces chiffres de ventes sont très fréquents chez les auteurs de BD. Je suis à 35 000 ventes pour *Come Prima*. Les auteurs de BD sont encore souvent dans l'esprit de certains journalistes des autistes qui ne savent pas aligner plus de trois phrases. Or certains ont des discours très construits et

posés. De vraies richesses qu'il faudrait exploiter.

Vous avez un projet en cours avec Étienne Daho ?

C'est un projet mené depuis un an avec

Bordeaux deuxième ville française après Paris où vivent autant de dessinateurs de BD.

David Chauvel, qui concerne la réalisation de son dernier disque. Nous avons contacté son manager quand nous avons su que son disque était en préparation. Étienne a été intrigué, nous avons rencontré son manager quelques mois après. Nous avons expliqué ce que nous voulions faire et justement le fait que nous ne savions pas ce que nous voulions faire. Nous aimions son parcours et son univers artistique. Tout s'est enchaîné. Nous l'avons rapidement rencontré, pensant d'abord qu'il allait nous tester, mais humainement le courant est passé de suite. Nous nous sommes vus à Londres en studio il y a un an, pendant l'écriture du disque. Nous réaliserons un livre qui sera une sorte de « documentaire affectif ». Une extrême confiance nous a été accordée. Le livre sortira dans un an. Le but étant de suivre Étienne Daho depuis l'écriture jusqu'à la tournée.

Vous avez sorti un album, Haut Septentrion, dans la collection Donjon en mars dernier...

C'était une super aventure. J'avais contacté Lewis Trondheim et Joann Sfar, il y a des années, en leur disant que je serais ravi de collaborer avec eux. Il s'avère que pendant cinq ans ils n'ont pu sortir aucun numéro. Avec Lewis, j'avais commencé dans *Spirou* la rubrique « L'atelier mastodonte », que nous réalisions chaque semaine : un grand cadavre exquis à 6-7 personnes dans lequel on imagine un atelier rêvé de BD où l'on animerait nos propres avatars. Lewis m'a reparlé de Donjon. Ils ont édité les deux derniers albums : un avec Mazan, l'autre avec moi. Le plus amusant, c'est que, quand



© Alfred

t'es habitué aux personnages en tant que lecteur et que tu passes de l'autre côté, t'as le sentiment qu'on t'offre une boîte de jouets et qu'on te dit : « *Tiens. Amuse toi avec.* » Lewis et Joann ont su créer ensemble une grammaire graphique fascinante, très typée et marquée, mais suffisamment généreuse pour accueillir qui le veut. Et ça marche. C'est artistiquement une prouesse démente de leur part et ils font preuve d'une grande générosité en invitant tous ces auteurs : 36 livres en dix ans. J'ai découvert des trucs sur mon dessin en collaborant avec eux, comme le fait de dessiner des guerriers-dragons. Il y eut comme un plaisir de redevenir gamin et d'interpréter des personnages.

Vous êtes invité d'honneur de Regard 9, festival qui se tiendra en mai à Bordeaux...

C'est une invitation incroyable, qui plus est après David Prudhomme, qui est un auteur que j'admire énormément. Ça met un coup de pression, mais c'est une invitation qui tombe au moment où j'avais besoin de travailler autrement avec des formats et des enjeux différents. J'étais en train de chercher des endroits où faire les choses quand Éric Audebert (directeur artistique du festival) est venu me voir pour Regard 9. J'ai envie de parler de l'Italie sous un angle que je n'abordais pas ou que je n'avais pas envie d'aborder dans *Come Prima*. La manifestation sera axée autour de trois villes italiennes importantes dans mon histoire : la région des Cinq Terre autour de Gênes (d'où vient ma famille), Venise (là où j'ai aidé ma fille à construire ses propres marques avec l'Italie) et Naples (où une partie de ce que je suis est morte). J'étais en résidence à Naples il y a quatre ans, à un des pires moments de ma vie, et j'ai eu le sentiment que cette ville avait pompé toute l'énergie qu'il me restait. Je n'ai jamais été aussi bas dans ma dépression qu'à ce moment-là. Mais Naples est une ville qui a une incroyable énergie ; donc, après, fatalement, je n'ai pu que remonter. De nombreux événements viendront ponctuer le festival Regard 9 : des rencontres, des lectures dessinées, des spectacles, des concerts dessinés. L'idée est de faire revenir des gens dont j'aime le travail ou avec lesquels j'ai vécu des choses fortes : Olivier Ka, Henri Meunier, Olivier Latyk, Manuele Fior et, événement exceptionnel, Stefano Ricci...

Festival Regard 9, du 19 mai au 1^{er} juin, Bordeaux.

Programmation complète : www.rgrd9.com
alfredcircus.blogspot.fr

[À vous de poser vos questions à Alfred]
#DimmiAlfred
www.station-ausone.com



PESTACLES

Sortir de rien

Comment redonner des couleurs et des émotions à la vie quand un père prive sa fille de tout, pétrifié par la peur de la différence et de l'inconnu ? Quand miraculeusement arrive un jeune homme qui dans un souffle poétique peut éloigner ces frayeurs et dévoiler les belles choses du monde.

Le Pays de rien, par La Petite Fabrique, à partir de 6 ans, mardi 6 mai, 20 h, au Centre Simone-Signoret, Canéjan. www.signoret-canejan.fr



D. R.

Le voyage ne tient qu'à un fil

Jo et Benoît mettent les voiles, veulent aller voir ailleurs comment ils sont. Mais leur périple se déroule sur un fil tendu au-dessus d'un plateau suspendu... La compagnie Au fil du vent pratique la danse de fil, qui se situe dans la lignée de la danse de corde, discipline ancestrale où le danseur de fil fait « chanter » et danser son câble, vibrant et résonnant, par l'intermédiaire des personnages. Ici, on prend le large entre air et terre.

L'île sans nom, par la compagnie Au fil du vent, à partir de 6 ans, vendredi 2 mai, 20 h, et samedi 3 mai, 15 h et 20 h, dans le cadre du festival Cinquième saison, théâtre des Quatre Saisons, Gradignan. www.t4saisons.com



© Cie Émilie Valantin

À cordes et à fils

Quand la compagnie de marionnettes Émilie Valantin rencontre le Quatuor Debussy, cela donne une histoire de houpette. Oups... de houppe ! Oui, *Riquet à la houppe*, le conte de Perrault, avec un prince très laid (Riquet) et deux princesses, une aussi laide qu'intelligente, et l'autre belle, mais malheureusement sans esprit. *Seigneur Riquet et maître Haydn*, c'est aussi une très belle rencontre entre la musique de Haydn (les Quatuors) par le Quatuor Debussy et la marionnettiste Émilie Valantin.

Seigneur Riquet et maître Haydn, à partir de 8 ans, samedi 3 mai, 11 h et 15 h, salon Boireau, Grand Théâtre, Bordeaux. www.opera-bordeaux.com



Diane Roques March

Monstre qui es-tu ?

Qui est vraiment le monstre ? Cet enfant pas comme les autres enchaîné au fond d'une cave ? Ou ses parents qui le traitent comme tel ? *Journal d'un monstre*, écrit par Richard Matheson et mis en scène par Florence Lavaud, explore la peur du monstre extérieur, de celui qui est sous le lit. Mais aussi la part obscure de chacun. Elle parle aux enfants et le « monstre » raconte sa vision du monde à travers une scénographie très imagée. Cette histoire propose aux enfants de porter un regard sur leur part d'humanité et d'altérité.

Journal d'un monstre, d'après Matheson, mis en scène par Florence Lavaud, à partir de 10 ans, mercredi 14 mai, 20 h, TnBA, square Jean-Vauthier. www.tnba.org

Chut, écoutez bien

Ssst!, ça siffle et ça susurre, ça swingue et ça secoue... Et c'est surtout l'histoire d'un lapin fildefériste qui, avec quelques bricoles, beaucoup d'astuce et un accompagnement à la guitare, va vivre tout un tas d'aventures inattendues. Le couple de clowns-magiciens Florschütz et Döhnert s'y entend pour mener les lapins et les enfants par le bout du nez dans des histoires loufoques...

Ssst!, par Florschütz et Döhnert, à partir de 2 ans, mercredi 14 mai, 10 h 30 et 16 h 30, Le Carré-Les Colonnes, Saint-Médard-en-Jalles. www.lecarre-lescolonnes.fr

ATELIERS

Le Rocher qui résonne

Chaque mois, les enfants et ados partent à la découverte d'un instrument à la Cabane du monde dans le cadre des Mercredis au Rocher de Palmer. Ce mois de mai, c'est un atelier découverte des percussions, en compagnie du musicien de Nostoc Luc Girardeau. Mercredi 7 mai, 15 h, dès 10 ans, Rocher de Palmer, Cenon ; inscriptions au 05 57 54 45 54 et www.lerocherdepalmer.fr

Grand final pour tout-petits

Dès 3 mois et jusqu'à 6 ans, les enfants s'éveillent à l'art pour peu qu'on les y aide. Et à Cenon, on prend cela très au sérieux. Ainsi, depuis février, des ribambelles d'enfants sont partis à la découverte de manière créative du goût, des odeurs et des couleurs lors d'ateliers. Il est l'heure, en ce mois de mai, de clore cette aventure sensorielle exceptionnelle.

Ce sera le vendredi 23 mai en compagnie des artistes, enfants, parents et professionnels autour d'un goûter champêtre, pour une grande soirée rétrospective émaillée d'animations.

À petits pas... Les pieds dans le plat!, vendredi 23 mai, centre de loisirs La Ré d'Eau, Cenon, 05 57 80 35 50.

CINOCHÉ, SÉANCES SPÉCIALES



© Pixar

Les dessous de Pixar

Dans le cadre de sa séance mensuelle la P'tite Unipop, le Jean Eustache donne une leçon de cinéma sur les coulisses des studios Pixar, spécialisés dans le cinéma d'animation. Leur premier grand succès, *Toy Story* en 1995, les a imposés comme les maîtres du genre. Ainsi ont suivi entre autres *Le Monde de Nemo*, *Ratatouille*, *Monstres et Cie*, *Monstres Academy*. La leçon de cinéma sera suivie de la projection de *Toy Story*, puis d'un goûter.

À partir de 7 ans, mercredi 14 mai, 14 h 15, cinéma Jean Eustache, Pessac. www.webeustache.com

Courts métrages

Léo et Fred, six courts métrages du Hongrois Pal Toth qui racontent la vie au cirque de Léo le lion et Fred le dompteur. C'est un ciné-goûter pour les tout-petits.

À partir de 3 ans, mercredi 7 mai, 15 h 45, cinéma Jean Eustache, Pessac. www.webeustache.com

Super, des super héros !

Le cinéma Le Festival organise une soirée spéciale consacrée aux super héros, avec *The Amazing Spider-Man 2* (3D ou 2D, VF), *Captain America* (3D ou 2D, VF) et, cerise sur le gâteau, le court métrage bordelais *Cole*, inspiré du jeu vidéo *Infamous*, réalisé par Frederick Cavender.

Le vendredi 2 mai, 18 h 30 et 21 h, cinéma Le Festival, Bègles. www.cinemalefestival.fr

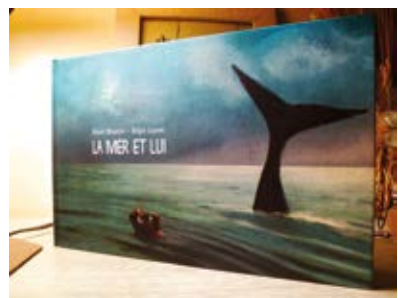
SALON-FESTIVAL

Quand les mômes rêvent

Ce sont les gosses qui bossent pour le festival CréaMômes. Bien contents de participer au premier rang de cet événement original qui réunit les forces vives du territoire de la communauté de communes de Montesquieu. Pendant plusieurs mois, ils ont bûché lors d'ateliers, rencontré des artistes, planché sur leurs rêves (c'est le thème de cette

3^e édition). Et maintenant, voici venue l'heure de présenter le fruit de ce travail. Treize jours où le public découvrir les créations des mômes et les spectacles de professionnels, dont la Smart Cie, qui assure la direction artistique globale, Michel Macias en ouverture, la Compagnie du Si ou Patrice Caumon. Arts plastiques, cirque et théâtre, marionnettes, photos, toutes les propositions sont déployées autour du thème « Non mais je rêve ». La nouveauté de cette année est la caravane sonore qui diffusera les créations audio des enfants.

Festival CréaMômes, du 16 au 28 mai à Saint-Morillon. www.creamomes.fr



E. B.

Lire les pieds dans l'eau

Il a tout juste cinq ans, ce salon. L'âge des tout premiers lecteurs. La 5^e édition du Salon du livre jeunesse d'Andernos-les-Bains accueille nombre d'auteurs et illustrateurs qui comptent dans ce vaste domaine, se déployant de la petite enfance à l'adolescence. Il y en aura pour tous, et des rencontres sont organisées avec les auteurs. Notamment avec Sophie Ducharme, la marraine du club Mollat ados autour de son roman psychologique *Illusion d'optique*, mais aussi Pierre Bertrand, un conteur d'autant plus apprécié qu'il est l'auteur de la célèbre *Cornebidouille*. Ou l'illustrateur Régis Lejonc, qui, avec son comparse Henri Meunier, ont inventé cette histoire pleine de poésie *La Mer et lui*, aux éditions du Rouergue. Un vieux capitaine, le jour de sa retraite, propose à la mer de le suivre. Naïve et romantique, la mer accepte de rentrer dans un verre et de vivre avec le vieil homme dans son appartement. Mais cette relation trop exclusive dérange les marins, les oiseaux et les pêcheurs. Enfin, on ne peut rester toute sa vie seul avec sa mer ! Les enfants du Bassin le savent mieux que les autres. Au programme, en plus de ces rencontres, des animations, des expositions, des conférences et tables rondes. Par ailleurs, plusieurs éditeurs et libraires sont invités, dont les Éditions L'Édune, Itak éditions ou Les Petites Moustaches.

Salon du livre jeunesse, entrée libre pour le public, vendredi 23 mai de 16 h 30 à 18 h 30, samedi 24 mai de 10 h à 18 h, salle du Broustic, Andernos-les-Bains. www.grandilire.fr

L'élégance à votre portée...



REPUBLIC OF **Fritz Hansen**®

AGORA

17, cours Georges-Clemenceau 33000 Bordeaux
Tél. 05 56 06 05 86 - Fax 05 56 23 08 84
agora.philippe@me.com - www.agoramobilier.fr



« Entre deux expositions »

20 mars - 20 juillet 2014



Institut Culturel
Bernard Magrez
Bordeaux

Collection et nouvelles acquisitions de l'Institut — 90 œuvres

PAUL ALMASY / VALERIE BELIN / BERNARD BUFFET / JOHAN CRETEN / MARC DESGRANDCHAMPS / WIM DELVOYE / JR / BHARTI KHER /
CLAUDE LEVEQUE / BENOIT MAIRE / STEVE MC CURRY / SERGE POLIAKOFF / MARTIAL RAYSSE / LATOYA RUBY FRAZIER / SEBASTIAO
SALGADO / LORNA SIMPSON / PIERRE SOULAGES / VICTOR VASARELY / XAVIER VEILHAN / ANDY WARHOL / SHEN YUAN / ...

Château Labottière, 16 rue de Tivoli - 33 000 Bordeaux - Tél. : 05 56 81 72 77 - Mail : contact@institut-bernard-magrez.com - www.institut-bernard-magrez.com
Ouvert du jeudi au dimanche de 14h à 19h - Visites guidées tous les jours à 16h, sur rendez-vous pour les groupes
Tarif : 7 € / Réduit : 5 € / Gratuit : moins de 12 ans et demandeurs d'emploi

Xavier Veilhan, Alice, 2011, bronze, 155 x 71 x 114 cm, Collection Institut Culturel Bernard Magrez,
courtoisie de l'artiste et de la Galerie Perrotin © ADAGP, Xavier Veilhan 2014.